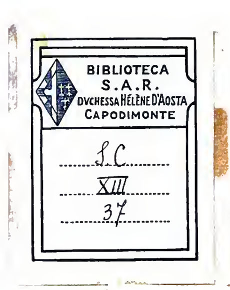






HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE,

PAR

MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd
the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie.
TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

TOME TROISIÈME.



BERLIN,
CHEZ F. T. DELAGARDE.

AN X.



LES
MÈRES RIVALES,
OU
LA CALOMNIE.

LETTRE PREMIÈRE.

De monsieur du Resnel au vicomte de St. Méran.

Le 12 septembre.

J'AI reçu votre lettre du 17 aujourd'hui, mon cher vicomte. Je dînais à Erneville, et j'y ai lu la description du jardin allégorique.

Pauline en a été dans un enthousiasme inexprimable, elle m'a fait recommencer deux fois cette lecture pour Léocadie; cette enfant n'a que

huit ans et demi, mais je vous assure qu'elle sent comme si elle en avait quinze. Elle et sa mère adoptive vous conjurent de leur envoyer, dans une lettre, le plan de ce jardin; d'après ce dessin, on en fera à Erneville un grand plan en relief, qui sera placé à demeure dans la chambre de Léocadie, qui sur-le-champ a eu l'idée de demander cette grace, qui lui a été promise. J'ai promis de mon côté que vous auriez la complaisance qu'on attend de vous. Je crois que vous ne dessinez pas; mais vous savez lever un plan, et c'est tout ce qu'il nous faut.

Oui, mon ami, vous ne deviendrez point un *mal-honnête homme*; et loin de m'inquiéter sur votre situation, je la trouve desirable avec une ame telle que la vôtre. Nous pouvons, à notre gré, multiplier les bonnes actions; mais les occasions d'en faire de grandes et de véritablement généreuses, se présentent rarement. Ce sont les *prédestinés de la terre* qui reçoivent du

ciel ces occasions précieuses. Vous ne laisserez point échapper celle qui vous est offerte ; ayant acquis, par la plus singulière aventure, des droits puissans sur le cœur de madame de Rosmond, admis à son intimité, ayant pour cette personne extraordinaire une passion d'autant plus violente, que vous n'avez jamais connu l'amour, vous triompherez de vos sentimens en faveur d'un ami qui a placé toute sa confiance en vous. Vous le servirez, non-seulement loyalement, mais avec zèle, avec promptitude ; vous répondrez d'une constance dont vous êtes le témoin depuis cinq ans ; et que vous réussissiez, ou non, vous pourrez ensuite, du haut *de la montagne sacrée*,

Tourner les yeux, regarder en arrière,

jouir de ce doux souvenir ajouté à tant d'autres, et vous féliciter d'une gloire réelle et du seul bonheur véritable.

Adieu, mon ami ; quand vous

retournerez à Paris, je vous prie de m'y chercher un jeune artiste qui sache bien peindre en miniature, et qui consente à venir partager ma solitude pendant six ou sept ans; je lui ferai le sort qu'il desirera, pourvu qu'il soit honnête, et qu'il ait du talent. J'ai entendu Pauline desirer un tel maître pour Léocadie: jugez de l'intérêt que j'attache à cette commission!

LETTRE II.

Du comte de Poligni au vicomte de S. Méran.

Paris, le 21 septembre.

Je reçois tes deux lettres à la fois, j'arrive de Fontainebleau.... Grand Dieu! quel événement!.... Tu as contribué à lui sauver la vie, et de quelle étonnante manière! Je n'étais pas digne d'un tel bonheur!... le ciel ne pouvait le réserver qu'à un être pur, irréprochable..... Et toi son libérateur, toi devenu son ami, tu me promets de me servir, de lui parler pour moi!.... O généreux St. Méran! toi seul au monde es digne d'elle, je le sens, j'en conviens; je suis sûr que tu n'as pu conserver près d'elle ton indifférence, tes lettres même me le prouvent; et tu ne m'abandonnes point, et tu me restes fidèle. Oh! ma vie entière te sera dévouée!.... Je n'ai point d'espoir; non, je n'en ai point!.... Quand je

me rappelle mes égaremens passés, je tombe dans un affreux découragement. Ah! depuis que je l'aime, quel juge sévère je suis devenu pour moi-même!.... Mais un changement de mœurs si vrai, si persévérant, et cinq ans de constance!.... Elle me méprise, elle me hait... Obtiens-moi du moins son estime et sa pitié. Peins-lui mon ame, tu la connais... Oui, elle me hait!... Que lui demandé-je? Seulement d'être admis quelquefois chez elle, avec promesse, avec serment de ne lui parler jamais d'un amour qu'elle rejette.... Tu sais sa dernière réponse:

Monsieur de Poligni ne pourrait être admis chez moi qu'à une condition qu'il n'accepterait certainement pas! — Confondu de cette étrange réponse, j'ai protesté que j'accepterais à ce prix avec transport toutes les lois qu'elle m'imposerait; je l'ai fait conjurer de s'expliquer, et c'est ce qu'elle a toujours refusé avec l'inflexibilité la plus persévérante.

Je n'ai pas la folie d'espérer que

tu puisses la toucher en ma faveur ; mais je te conjure de tâcher de l'engager à déclarer quelle est cette condition que sa froideur juge *impossible*: rien ne m'est *impossible* pour me rapprocher d'elle. Elle n'a point dit ce mot au hasard, elle y attache une idée. J'ai le droit d'en demander l'explication : elle ne peut avec justice me la refuser. C'est pour elle une chose dénuée d'intérêt et d'importance, mais c'est tout pour moi. Fais-la donc parler. Quelle est *cette condition* ? J'y souscris aveuglément d'avance.

Je pars jeudi pour la ville d'Eu, où j'ai si souvent en vain séjourné !... Avec ma soumission accoutumée je ne mettrai point un pied profane sur la terre heureuse où l'on te retient !... Mais à deux lieues d'elle et de toi je serai moins malheureux, et je pourrai t'écrire à toutes les heures. Cher St. Méran, mon vertueux ami, si tu te refroidissais pour moi, que deviendrais-je ?....

LETTRE III.

Du vicomte de St. Méran au comte de Poligni.

Le 22 septembre.

Je n'ai encore reçu aucune réponse de toi ; je suppose que tu n'es pas à Paris, ou, pour mieux dire, j'en suis certain ; car depuis long-tems tu n'as qu'une *affaire*, et mes dernières lettres ne te parlent que de l'objet qui t'occupe uniquement.

J'ai enfin parlé à la comtesse, je me suis borné à lui demander quelle est *cette condition* qu'elle voudrait t'imposer en t'accordant la permission de venir chez elle. Là-dessus elle a voulu rompre cet entretien, et comme j'insistais vivement : Je conçois, a-t-elle repris, que le mot qui m'est échappé, a dû exciter la curiosité de monsieur de Poligni ; mais je puis vous assurer que c'est en grande partie

par égard pour lui que je ne veux point la satisfaire, et que je suis très-certaine qu'il rejeterait infailliblement la seule condition qui pût le faire admettre chez moi. Voilà, ai-je répondu, ce qu'il est impossible que vous sachiez ; souffrez que je vous dise qu'il n'est digne ni de votre raison, ni de votre équité, de juger irrévocablement des décisions d'une personne à laquelle vous refusez d'expliquer vos volontés. — Ceux qui me connaissent, savent que je ne suis ni injuste, ni bisarre. — Cela ne suffit pas ; il faut qu'on ne puisse vous reprocher un procédé inexplicable. On en pensera ce qu'on voudra ; je ne veux ni m'expliquer, ni recevoir monsieur de Poligni. — Est-ce madame de Rosmond qui parle ainsi ? est-ce la femme la plus distinguée par la supériorité de sa raison ?... — Non, monsieur, c'est une personne très-commune. — Vous m'affligez mortellement.... que risquez-vous à vous expliquer ?... Si Poligni n'accepte pas

la condition imposée, vous êtes pour jamais débarassée de ses poursuites; et si vous vous obstinez à vous taire, vous lui donnez le droit de vous importuner sans relâche. C'est désormais ce qu'il fera, n'en doutez point; car c'est ce qu'il doit faire. Vous l'autorisez à quitter cette réserve qu'il vous a montrée jusqu'ici; daignez vous mettre un moment à sa place... Ici madame de Rosmond irritée d'être contrariée, m'interrompit avec une sorte d'emportement, pour me dire qu'elle ne voulait plus entendre parler de cette *ennuyeuse tracasserie*. En disant ces mots elle s'est levée, et m'a quitté brusquement... Elle a donc un défaut!... elle ne peut supporter la contradiction!.... Cependant elle s'est repentie de ce premier mouvement. Une heure après elle m'en a fait les excuses les plus aimables, et elle m'a promis de réfléchir mûrement *à ma demande*, et de me rendre une dernière réponse dans quelques jours. J'entre-vois qu'il y a là-dessous quel-

que calomnie contre toi. Je te conseille de venir sans délai. Va droit à la ville d'Eu ; le prince y est, et te recevra avec joie, et là nous causerons ensemble tout à notre aise. Je crois pouvoir te répondre que la comtesse enfin donnera l'éclaircissement desiré depuis si long-tems. Adieu, mon ami ; ne perds point de tems ; viens le plutôt que tu pourras.

LETTRE IV.

Du même à monsieur du Resnel.

De la M**, le 25 septembre.

POLIGNI arriva à la ville d'Eu mardi dernier ; j'y fus aussitôt, nous passâmes quatre heures ensemble. Je le trouvai plus amoureux que jamais, et dans la plus violente agitation ; mais d'ailleurs toujours le même, mêlant avec originalité les saillies les plus plaisantes aux traits de passion et de sensibilité les plus touchans. En me questionnant sur le jardin allégorique qu'il ne connaît pas, et qui n'est fini que de cette année, il me dit que si on lui permet jamais d'y entrer, toutes les fois qu'il sera sur le sommet de la *montagne sacrée*, il fera semblant d'avoir un *torticolis*, afin de se dispenser de regarder *en arrière*. Je ne connais point d'homme

plus aimable que lui. Je suis persuadé que s'il peut vaincre les préventions de la comtesse, il finira par s'en faire aimer. Enfin aujourd'hui elle a cédé à mes vives instances, elle m'a formellement promis de s'expliquer demain : nous saurons donc quelle est cette mystérieuse *condition.* La comtesse veut donner elle-même à Poligni cet éclaircissement en ma présence. Dans l'incertitude de l'*acceptation*, elle ne reçoit point Poligni chez elle ; c'est, comme dit Poligni, *sur la frontière*, *en pays neutre*, que se fera cette singulière entrevue. Elle a désigné le bois de *Rouville*, appartenant à monsieur le duc de P*** pour le lieu du rendez-vous. Jugez, mon ami, comme nous comptons les heures ! comme nous sommes impatiens, inquiets, troublés !...

La poste repart après demain ; je ne la manquerai sûrement pas, vous saurez tout. Je vous avoue qu'outre l'intérêt que je prends au pauvre Poligni, je suis possédé de la plus ar-

dente curiosité que j'aie éprouvée de ma vie. Ce qui y met le comble, est l'état où je vois madame de Rosmond: elle ne m'a montré jusqu'ici pour Poligni que de l'aversion : car ses préventions contre lui sont affreuses, et cependant elle paraît redouter mortellement cette entrevue : pourquoi la craindrait-elle autant, si elle n'avait que de l'indifférence ? Enfin elle m'a prévenu que je serais témoin d'une *scène étonnante*, et elle m'a demandé d'avance le secret sur tout ce que j'entendrais.

LETTRE V.

Du même au même.

De la M**, le 25 septembre.

QUEL étrange dénouement !... et combien il va vous surprendre !.... J'en suis encore tout ému, et j'aurais beaucoup de peine à mettre un peu d'ordre dans mon récit !...

Hier, qui était le grand jour désigné pour l'entrevue, madame de Rosmond et son amie furent enfermées ensemble toute la matinée : je ne vis l'une et l'autre qu'à l'heure du dîner. La comtesse était, comme la veille, triste, distraite et silencieuse. En sortant de table, je la quittai pour aller chercher Poligni : je le trouvai déjà sur la route ; nous descendîmes de cheval, et nous entrâmes à pied dans le bois ; je fis à Poligni le détail de mes observations sur la comtesse, nous nous épuisâmes en conjectures ;

tout ce que Poligni put deviner, c'est que la comtesse exigerait de lui qu'il se fît *capucin*, ou même *chartreux*. Il eut le tems de dire beaucoup de folies de ce genre, car nous attendîmes plus de deux heures : enfin un domestique, placé en embuscade sur le grand chemin, vint nous avertir qu'on appercevait la voiture de la comtesse. Au bout de quelques minutes, nous vîmes paraître madame de Rosmond donnant le bras à son amie. Nous avançames à leur rencontre ; la comtesse avait l'air extrêmement ému, elle était même tremblante ; mais on ne voyait sur sa physionomie que l'expression de l'indignation et de la colère..... Elle s'assit sur un tronc d'arbre, et fit asseoir Agnès à côté d'elle.....

Poligni, consterné d'un accueil si peu rassurant, n'osait rompre le silence ; je pris la parole, quoique je ne fusse assurément pas moi-même sans émotion. Eh bien ! madame, dis-je à la comtesse, mon ami vient

recevoir vos ordres... Mes ordres ? reprit - elle d'un air fier et dédaigneux, je n'en ai point à lui donner ! Je ne hasarderais même pas un conseil !... Eh pourquoi donc, madame, tant de marques de dédain? interrompit Poligni; je puis souffrir avec autant de respect que de douleur votre indifférence, et même votre haine, mais je ne me sens point fait pour supporter votre mépris. On m'a noirci près de vous; parlez, expliquez-vous, donnez - moi les moyens de me justifier.. — Vous justifier ? cela est impossible : vous ne pourriez que réparer... — Parlez, madame, je confondrai d'odieuses calomnies... — Souvenez-vous, monsieur, que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous épargner une accablante confusion....., mais vous m'avez fait menacer de me poursuivre en tous lieux pour obtenir un éclaircissement; alors vous n'auriez pu manquer de découvrir ce triste secret : je vais donc vous en instruire.... Vous allez sa-

voir pourquoi je ne pouvais vous recevoir chez moi ; vous allez connaître qu'il n'est qu'un seul moyen... Au nom du ciel, madame, interrompit Poligni, expliquez-moi cette inconcevable énigme ! Eh bien, ma sœur, reprit madame de Rosmond, en se retournant vers Agnès, relevez votre voile !.... A ces mots, Agnès appuyée jusqu'alors sur l'épaule de la comtesse, relève d'une main tremblante le crêpe épais qui cachait son visage... Poligni la regarde, et pâlit en s'écriant : Juste ciel ! mademoiselle de Cernin !...... Agnès laisse retomber son voile, et se jette sur le sein de madame de Rosmond qui la serre en pleurant dans ses bras... Il y eut un moment de silence. Ensuite Poligni éperdu s'appuya contre un arbre, en mettant ses deux mains sur son visage... Oui, c'est elle, dit madame de Rosmond, c'est cette jeune infortunée séduite par vous, il y a six ans ; elle en avait alors *quinze* ! Fille d'un

gentilhomme de Picardie, elle était au moment de faire un mariage avantageux, elle épousait avec joie un honnête homme dont elle était adorée, et qui faisait sa fortune... Pour son malheur votre régiment vint en garnison à Chauny!... vous la vîtes, vous en devîntes amoureux, vous abusâtes de son inexpérience et de sa sensibilité... et vous l'abandonnâtes... Son vieux père en mourut de douleur,.. il laissa plus de dettes que de bien, et cette intéressante victime de votre barbarie se trouva à seize ans sans asyle, sans amis, sans protecteurs, sans ressources, avec une passion malheureuse, un nom déshonoré et des remords déchirans! Mais, poursuivit la comtesse, je vois couler vos pleurs : oh! ne les cachez pas! heureux, mille fois heureux qui peut réparer une grande faute!... Ah! c'est reprendre vie nouvelle! Quelle serait la joie d'un coupable repentant, si Dieu daignait le ramener aux premiers beaux jours de sa carrière avec le

souvenir de ses erreurs et de ses remords !... Pouvoir recouvrer l'innocence vivement regrettée, n'est-ce pas renaître? Madame de Rosmond parlait avec un feu, avec une véhémence dont il m'est impossible de vous donner une idée... Il y avait quelque chose d'irrésistible dans le son de sa voix et dans l'expression sublime de son visage...... Poligni baigné de larmes, tombe aux genoux d'Agnès : Disposez de moi, lui dit-il, je suis à vous, daignez m'accorder mon pardon, daignez, en recevant ma foi, me rendre le repos, votre estime et la mienne !.O mon frère !.. s'écria madame de Rosmond avec l'accent le plus pathétique..... oui, vous êtes mon frère !... C'est à vos pieds, interrompit Poligni avec enthousiasme, que je jure de lui consacrer ma vie! fut-il jamais un serment plus sacré ? Oui, demain je la conduis à l'autel... Non, Poligni, dit Agnès, je suis sensible au repentir que vous me montrez ; mais je

je ne quitterai pas la bienfaitrice qui m'a recueillie, qui m'a consolée, pour l'homme qui m'a trompée et oubliée ; l'amour n'a servi qu'à me perdre ; l'amitié a guéri toutes les blessures de mon cœur, c'est à elle que je dévoue le reste de mes jours.

Madame de Rosmond et Poligni combattirent en vain ce dessein ; Agnès y persista avec autant de fermeté que de douceur. Au jour tombant il fallut se séparer, mais auparavant madame de Rosmond dit à Poligni les choses les plus touchantes, et lui promit son amitié. Poligni hors de lui se crut heureux dans ce moment ; il tenait la main de madame de Rosmond dans les siennes, il la baignait de larmes !... Les deux amies remontèrent en voiture ; pour moi, j'entraînai Poligni hors du bois, nous nous jetâmes dans un cabriolet qui nous attendait sur la grande route, et nous prîmes le chemin de la ville d'Eu où j'ai couché. — Poligni est bien malheureux ! ma-

dame de Rosmond est perdue pour lui sans retour. Agnès persistera certainement dans sa résolution ; il n'est ni convenable, ni possible qu'elle puisse consentir à vivre en société avec son séducteur : elle doit à présent cesser de le mépriser et de le haïr, mais elle doit aussi cesser de le voir. Enfin, quelque chose que puisse faire Poligni par la suite, il n'engagera jamais la comtesse à partager ses sentimens. Agnès sacrifie l'ambition, le plus grand établissement, et peut-être l'amour, à la reconnaissance et à l'amitié; la comtesse dont l'ame est si grande et si sensible, pourrait-elle se résoudre un jour à s'unir au séducteur d'une telle amie ?... Poligni a déjà fait toutes ces réflexions ; il a pris son parti, mais il est désespéré. Il retourne demain à Paris ; il y passera peu de tems, il est décidé à voyager pendant dix-huit mois ou deux ans.

Madame de Rosmond me témoigne beaucoup d'amitié et de confiance ;

elle m'a répété plusieurs fois que rien au monde ne pourrait l'engager à se marier. Elle me disait aujourd'hui à la suite d'une longue conversation : *Mon cœur est libre, mais il est rempli !...* En disant ces mots, elle a soupiré, ses yeux se sont remplis de larmes, et elle est tombée dans une profonde rêverie... Il y a certainement dans sa vie, comme dans son caractère et dans sa personne, quelque chose de très-extraordinaire, et ces mystérieux tableaux voilés !...

Rien n'est plus intéressant à étudier qu'une personne supérieure qui a une grande originalité. J'observe madame de Rosmond avec une attention dont rien ne peut me distraire ; je connais déjà parfaitement son ame, je suis sûr qu'il n'en est point de plus noble, de plus sensible et de plus belle. Son caractère est moins facile à pénétrer, car il n'est pas toujours naturellement ce qu'il paraît être ; non qu'elle soit dissimulée, mais parce qu'elle a formé

le projet de se réformer à certains égards. On ne peut jamais lui trouver de la fausseté ; on sent au contraire que, si elle se laissait aller, elle serait franche jusqu'à l'étourderie ; mais on voit souvent qu'elle se réprime, et qu'elle veut prendre des vertus que la nature ne lui a pas données. Née fière, impétueuse, elle fait des efforts surprenans pour devenir humble, douce, circonspecte et flegmatique. Elle y travaille avec ardeur et de bonne foi ; mais, comme l'a dit Destouches,

Chassez le naturel, il revient au galop.

Aussi ses premiers mouvemens sont-ils toujours en contradiction avec ses manières habituelles. Voyez-la quand rien ne l'émeut ou ne l'irrite, tout en elle annonce la douceur et l'humilité ; surprenez-la dans un moment de trouble et d'agitation, vous découvrez une excessive fierté, une énergie peu commune, une vivacité qui va jusqu'à la violence ;

Elle ne cherche point à cacher ses défauts, elle veut sincérement les vaincre. Quoiqu'elle ait une extrême philantropie, en général elle méprise les hommes : elle est sauvage ; elle n'attache aucun prix à l'opinion du monde ; en travaillant ainsi sur elle-même, elle ne veut en imposer à personne, elle n'agit que pour sa conscience. Les observateurs superficiels ou malins, peuvent ne voir en elle qu'une personne inconséquente, fantasque et même artificieuse, mais ses disparates sont rachetées par des qualités si éminentes, par une ame d'une trempe si supérieure, qu'il est impossible de l'aimer modérément quand on la connaît bien.

Je vous envoie le plan du *jardin allégorique* et toutes les inscriptions ; j'ai mis à cet ouvrage tout le zèle et toute l'activité que devaient m'inspirer le desir de vous obliger et l'espérance de plaire à la charmante Léocadie.

J'ai beaucoup parlé de vous et de vos voisins à madame de Rosmond, et je l'ai tellement intéressée, qu'elle m'a fait toutes les questions possibles sur ce sujet. Oh ! pourquoi est-elle si sauvage, et pourquoi, outre l'éloignement, le seul nom qu'elle porte est-il un obstacle réel à une liaison qui serait d'ailleurs si bien assortie ! Un des souhaits de mon cœur serait de pouvoir conduire madame de Rosmond dans les jardins d'Erneville, et de voir Pauline se promener dans celui-ci.

P. S. Je joins à mon paquet un ouvrage que je n'aime ni n'estime, mais le premier qui ait fait du bruit depuis la mort de Voltaire et de Rousseau, *les Confessions* de ce dernier. Elles n'auront pas, je crois, votre *absolution*.

LETTRE VI.

De monsieur du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Gilly, le 24 février.

Je suis enchanté, mon ami, du jeune artiste que vous m'avez envoyé; outre qu'il peint comme un ange, il est très-aimable et d'une gaîté charmante.

Il va deux fois la semaine à Erneville donner des leçons à Léocadie; il est enthousiasmé de ses dispositions et du talent qu'elle a déjà pour le dessin, et qu'elle doit à Pauline. Cette enfant qui vient d'avoir neuf ans accomplis ces jours-ci, est véritablement une ravissante créature. Je l'aime à présent pour elle-même.

Je n'ai point de proches parens, je ne me remarierai jamais, et, entre nous, au fond du cœur j'ai aussi

adopté Léocadie ; en lui assurant ma fortune, nous ne serons ni inquiets de son établissement, ni pressés de la marier. Qu'il m'est doux de m'associer ainsi aux sentimens de Pauline ! et même à sa destinée si intimement unie à celle de cette enfant !

Nous avons fini le plan en relief du jardin de la comtesse de Rosmond ; je dis *nous*, car nous y avons tous travaillé. Nous avons fait venir de Paris de petites figures de biscuit (1) de Sèvres, qui font les statues de la *Vérité*, de la *Vertu*, etc ; les obélisques, les temples, les grottes sont en carton. Les arbres sont parfaitement imités, et le tout est orné d'une multitude de charmantes petites fleurs artificielles. Nous avons placé toutes les inscriptions ; enfin, ce plan est la plus jolie chose qu'on puisse voir dans ce genre, et il donne certainement une idée très-juste de l'original.

(1) Sorte de porcelaine.

Nous espérons que vous viendrez le voir cet été, mes voisins le desirent presqu'autant que moi. Adieu, mon cher vicomte, parlez-moi toujours de madame de Rosmond; depuis que Poligni ne peut plus avoir d'espérances, j'en ai pris pour vous de très-vives., et quoi que vous en disiez, je veux les conserver, et je suis sûr qu'elles se réaliseront.

LETTRE VII.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

De Paris, le 28 mars.

Je vais vous annoncer, mon cher ami, une nouvelle qui fera un grand effet dans votre province. C'est que madame la duchesse de*** ira cet été aux eaux de Bourbon-Lancy; c'est madame d'Olbreuse qui l'a décidée à ce voyage, et elle l'accompagnera. D'Olbreuse est ami du marquis d'Erneville. J'imagine que cette ancienne amitié est une des raisons qui a fait préférer Bourbon-Lancy, car c'est madame d'Olbreuse qui a fait tout cet arrangement. Les médecins ordonnaient à notre princesse les eaux de Forges; son amie lui a conseillé celles de Bourbon, et nous avons trouvé que pourvu que l'on fît un voyage et que l'on prît des eaux minérales, la fa-

culté devait être contente, et si l'on ne guérit pas, ce sera toujours elle qui aura tort.

Voyez-vous d'ici l'effet que produira une princesse du sang à Bourbon, à Luzi et dans les environs? et les dépits, les rancunes mortelles que causeront les préférences, si naturelles, données avec éclat aux habitans d'Erneville?

Je crois que l'on partira au mois de juillet, ou au plus tard au mois d'août. Je serai certainement du voyage ; il n'y a plus pour moi que deux voyages intéressans, celui de Gilly et celui de la M**.

Madame de Rosmond quitte Paris dans trois semaines; elle emmène avec elle à la M** son neveu, le fils du duc de Rosmond, qu'on appelle le comte Jules, jeune homme de quinze ans, charmant à tous égards, et qui, loin d'avoir les vices et la frivolité de son père, annonce déjà toutes les vertus de sa mère et de sa tante. Le duc par bonheur ne s'est jamais mêlé de son éducation, dont la comtesse

de Rosmond s'est particuliérement occupée depuis cinq ou six ans. Enfin ce jeune homme a pour précepteur un ecclésiastique du plus rare mérite, et l'ami le plus intime de madame de Rosmond.

Adieu, mon ami; mandez-moi si vous êtes toujours aussi content du jeune Sauval.

LETTRE VIII.

De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.

De Paris, le 10 avril.

Je vais vous répondre, monsieur, avec toute la franchise que vous avez droit d'attendre de moi. J'ai appris à me taire.... mais je serai toute ma vie incapable de tromper ! Je vous dirai plus que vous ne me demandez ; car si je me contentais de répondre à vos questions, je ne vous ôterais sûrement pas une espérance chimérique ; et vous la laisser, serait vous abuser.

Je n'ai point une *passion malheureuse*, j'ai ce qu'on appelle improprement *le cœur libre*, c'est-à-dire, que je n'ai point *d'amour* ; mais cet enthousiasme d'un jour, ce sentiment fragile est-il le seul qui puisse occuper et remplir une ame passionnée ? est-il

le seul qui puisse exalter une imagination ardente?... Ah ! je dois vous l'avouer, mon cœur et mon avenir ne sont plus à moi;... j'ai donné l'un sans réserve, et l'autre ne dépend plus de moi....

Votre estime m'est précieuse, parce que votre amitié m'est nécessaire. Vous m'aimez, ainsi je n'ai pas besoin de me justifier auprès de vous du crime exécrable que m'impute la calomnie.

Craindre que vous puissiez soupçonner d'adultère et d'inceste celle dont vous demandez la main, ce serait vous outrager et vous méconnaître.

Cependant, outre les affections particulières de mon cœur, il est un obstacle secrèt, invincible, et que rien ne peut détruire, qui seul m'empêcherait toujours de songer à me marier !....

Je pars demain pour la M** avec Agnès, le respectable abbé et mon

neveu. Venez nous y trouver quand vous le pourrez, et je vous donne ma parole de vous tout révéler. J'espère que du moins l'amitié pourra vous dédommager.

Elle a, comme l'amour, sa dernière faveur;
C'est son secret le plus intime (1).

---

(1) La Mothe.

LETTRE IX.

De monsieur d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 6 août.

Tous les bagages de la princesse sont déjà arrivés ; Bourbon-Lancy est sens dessus dessous. Les logemens sont préparés, toutes les harangues sont faites, tout le monde est en l'air à quatre lieues à la ronde. Venez donc, mon cher chevalier, vous qui êtes d'une des meilleures maisons de la province, vous serez sûrement du nombre *des élus*. Quant à moi, bon bourgeois sans prétention, je resterai paisiblement dans mon manoir. Entre nous, ceci peut devenir bien embarrassant pour mon frère, qui a eu la folie de s'assimiler à la noblesse ; car si la princesse, comme on le dit, ne s'écarte pas de l'étiquette, il est impossible qu'il soit admis chez elle :

peut-être, à cause de la naissance personnelle de Pauline, aurait-on fait une exception ; mais la princesse a des mœurs très-austères, et elle ne voudra sûrement pas accorder une telle distinction à une personne entièrement perdue de réputation. Et vous jugez bien que la princesse saura, dès le lendemain de son arrivée, toute l'histoire scandaleuse. Vous connaissez *les langues* du pays ; et les plus grands ennemis de mon frère et de sa femme sont dans ce moment aux eaux de Bourbon, afin d'y faire leur cour à la princesse. La vieille marquise de T*** avec sa famille y est depuis huit jours. Son frère a été attaché pendant quinze ans au palais ***, ce qui lui assure un accueil distingué ; d'ailleurs, elle est aussi par son mari d'une très-grande naissance. Enfin, elle est méchante comme un diable, elle a un esprit prodigieux, un grand usage du monde, ayant fait tant de voyages à Paris. Elle déteste, depuis quarante

ans, tout ce qui s'appelle Erneville ; jugez des préventions qu'elle va donner à la princesse. Venez donc, vous verrez tout cela de près, et vous me conterez toutes ces tracasseries dont nous nous amuserons philosophiquement.

Denise qui a été l'autre jour à Bourbon dîner chez la jeune comtesse de T***, dit que toute cette société vous desire extrêmement.

LETTRE X.

Réponse du Chevalier.

D'Autun, le 9 août.

.....T*ANT de grandeurs ne me touchent plus guères !* Mais comme je devais tout naturellement aller dans vos cantons ce mois-ci, je ne changerai point mes arrangemens pour éviter de voir une princesse charmante et respectable, dont la réputation est si parfaite à tous égards, que l'on desirerait vivement la connaître personnellement, quand elle ne serait qu'une simple particulière.

L'article entier de votre lettre, relatif à votre frère, est pensé finement et judicieusement. La marquise de T*** sera, comme de raison, la femme de qualité de la province la mieux traitée par la princesse, et c'est une chose si simple, que per-

sonne ne s'avisera d'en avoir de la jalousie : la marquise a un mérite vraiment supérieur, elle n'est méchante que pour ses ennemis, et, après tout, c'est politiquement, un fort bon parti à prendre, c'est un grand moyen de considération; et dans le monde on n'est jamais opprimé quand on est constamment ami serviable et dangereux ennemi. Je la trouverai à Bourbon avec un extrême plaisir, j'ai toujours été un de ses grands admirateurs. Je partirai la semaine prochaine, et avant tout, j'irai passer trois ou quatre jours avec vous.

Adieu, mon cher; mes hommages à madame d'Orgeval et à la petite Zéphirine.

LETTRE XI.

De monsieur du Resnel à la baronne de Vordac.

De Gylly, le 22 août.

Je suis vraiment au désespoir, madame ; les noirs envieux de nos amis triomphent ; vous n'avez pas d'idée des méchancetés qui se trament à Bourbon. Par malheur le vicomte de St. Méran, ainsi que monsieur et madame d'Olbreuse, n'ont pu partir en même tems que la princesse, et ne sont point encore arrivés ; de sorte que la vieille marquise de T***, son insipide famille et le chevalier de Celtas, etc. etc. peuvent tout à leur aise calomnier les habitans d'Erneville. Madame la duchesse *** n'a, dans ce moment avec elle, que deux jeunes dames brillantes et légères, qui paraissent s'amuser beaucoup de ces méchan-

cetés, on les a vues, à la fontaine publique, tenir l'infâme libelle, et on les a entendues chanter à demi-voix ces abominables couplets. On dit que la princesse, à propos de l'adoption de Léocadie, a témoigné la plus grande indignation ; enfin, on cite les épigrammes les plus piquantes, les dérisions les plus offensantes. Quelle victoire pour le chevalier de Celtas et ses amis !.... M. et madame d'Orgeval ont assez peu d'esprit et assez peu d'ame pour éprouver une joie stupide de toutes ces noirceurs ; ils ont été deux fois à Bourbon, dîner chez madame de T***. Madame d'Orgeval était à la fontaine jeudi dernier, la princesse lui a parlé, faveur qu'elle a due à la protection de la marquise de T*** et *aux sentimens* du chevalier de Celtas, et qu'elle attribue sûrement à ses graces... Oh ! que je hais les méchans quand ils réussissent !...

Songez-vous, madame, que ces indignes calomnies iront circuler,

jusqu'à Paris, et qu'elles vont acquerir ici un poids et une importance qu'elles n'ont jamais eus ?... Mon Dieu, madame, ne pourriez-vous pas aller à Bourbon ? pourquoi ne vous pas faire présenter à madame la duchesse ? Je crains à présent que St. Méran ne vienne plus du tout... Je suis inquiet, je suis outré; de grace un mot de réponse.

LETTRE XII.

Réponse de la Baronne.

Le 23 août.

Ah! croyez que je serais à Bourbon, si j'avais pu en obtenir *la permission*. Mais toutes mes prières ont été vaines. On m'a répondu que la marquise de T*** étant en grande faveur, je serais certainement confondue dans la foule, et que peut-être même j'éprouverais quelque désagrément, et ces considérations d'amour-propre l'ont emporté sur toutes les autres. Ce que je souffre depuis huit jours est inexprimable! Hélas! monsieur le baron a raison, les heureux de ce monde seront éternellement les sots, les intrigans et les fripons.

P. S. Je r'ouvre ma lettre pour vous dire que madame Regnard, qui

qui vient de Bourbon, a vu arriver à la grille au moment où elle en partait, le comte, la comtesse d'Olbreuse et le vicomte de St. Méran dans la même voiture..... Ah ! je respire, nous aurons des défenseurs !..

LETTRE XIII.

De la même à la Comtesse.

D'Erneville, le 5 septembre.

Enfin, madame, les méchans sont déjoués, démentis et confondus. J'aimerai toute ma vie la comtesse d'Olbreuse. Elle qui ne connaissait point du tout Pauline, a montré dès le premier moment le zèle le plus ardent à la défendre; le lendemain de son arrivée elle a été avec son mari et le vicomte de St. Méran à Erneville, ce qui a beaucoup surpris les habitans de Bourbon, d'autant plus qu'on a vu tout de suite que madame d'Olbreuse était *la favorite* la plus chérie et la plus estimée. Le jour suivant, à la fontaine, madame d'Olbreuse n'a parlé que d'Erneville et de Pauline avec le plus vif enthousiasme, et en présence de mesdames de T*** et de leurs *adhérens*.

Jugez, madame, du dépit et des *fureurs intestines*...... Deux jours après, la princesse avait toute cette clique à dîner, et beaucoup d'autres personnes. Après le dîner on se met à la table de cavagnole ; au bout d'une heure la princesse se lève en disant qu'elle est obligée de sortir pour la promenade un peu plutôt qu'à l'ordinaire, parce qu'elle va se promener dans les jardins d'Erneville !.... Le coup de foudre a été si terrible, que l'on assure que la vieille marquise en est presque tombée en apoplexie. On a été obligé d'ouvrir toutes les fenêtres et de lui faire respirer des sels. Le chevalier de Celtas a pâli, rougi, étouffé, écumé; mais grace au ciel il n'en est pas mort sur la place, la providence lui réservait bien d'autres angoisses......

La princesse a invité Pauline et son mari à aller à Bourbon. Le lendemain madame d'Olbreuse est venue prier Pauline de la mener chez moi. J'ai reçu à bras ouverts cette aima-

ble visite que je devais à ma chère Pauline. J'ai été avec le baron à Bourbon ; on nous a présentés à la princesse, et mercredi dernier nous y avons dîné avec Albert et Pauline.

Quand madame d'Olbreuse est arrivée, la princesse était horriblement prévenue contre Pauline ; mais une heure d'entretien avec la favorite a détruit tout l'effet des calomnies. Enfin Pauline a personnellement charmé la princesse. Elle triomphe avec une modestie ravissante. Pour moi, madame, je vous avoue que je suis très-insolente ; il m'est impossible de jouir avec modération des succès de mon amie.

La rage de madame de T*** et de sa famille est inexprimable, mais celle du chevalier de Celtas est encore plus violente ; à présent tout le monde leur donne tort, ils sont délaissés, blâmés, démasqués, mais je ne les trouve pas encore assez punis.

Monsieur et madame d'Orgeval dans

tout ceci ont joué comme à leur ordinaire un bas et pitoyable rôle ; la vengeance de Pauline sera de leur obtenir la faveur d'être admis chez la princesse.

Voilà, madame, toutes les nouvelles qui, je vous assure, font ici une vive sensation. Je sais combien elles plairont à votre cœur maternel ; j'ose croire que la satisfaction que j'éprouve moi-même, peut me donner une idée précise de la vôtre. Recevez avec votre bienveillance accoutumée les assurances de mon respect et de mon tendre attachement.

LETTRE XIV.

De la même à la même.

Le 13 septembre.

Je sais, madame, que Pauline vous écrit aujourd'hui ; mais je sais aussi que, surtout ce qui la concerne, vous trouverez que *je conte* beaucoup mieux qu'elle, car sa modestie vous prive des détails qui vous feraient le plus de plaisir.

La princesse a dîné à Erneville samedi dernier. Pauline lui ayant fait demander la liste des personnes qu'elle desirait qui fussent invitées, la princesse a répondu de sa main : *Qu'elle allait chez ses amis sans étiquette, et que tout ce qu'elle trouverait à Erneville lui serait agréable.* En conséquence, le bon M. du Resnel a été invité, ainsi que M. et madame d'Orgeval. Il y avait encore une dame de Toulouse qui est

aux eaux, qu'on appèle madame la comtesse de ***. C'est une veuve de trente ans, belle, aimable, riche, et qui paraît avoir pris un grand sentiment pour M. du Resnel. Ainsi elle pourrait bien devenir une de nos voisines. La princesse est arrivée avec toute sa cour; nous étions en tout vingt-quatre personnes, sans compter les enfans. Les dames de la princesse sont jeunes et jolies; l'une d'elles est veuve, elle ne me plaît pas:

Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond (1).

L'autre est assez aimable. Tout s'est passé dans la perfection. Pauline a été plus charmante que jamais; elle n'a été ni *affairée*, ni *surchargée*, ni embarrassée. Elle a tout prévu, tout vu, et suffit à tout. Elle a reçu les marques de bonté de la princesse avec une reconnaissance respectueuse mêlée de sentiment et

(1) Du Fresny.

de dignité, enfin avec un maintien et des manières qui offraient la juste mesure de tout ce qu'il fallait exprimer. Elle était mise avec son élégance ordinaire ; je ne l'ai jamais vue plus fraîche et plus jolie. La princesse et ses dames ne peuvent se persuader qu'elle ait vingt-huit ans et demi, elle paraît à peine en avoir vingt.

La princesse a été affable, gaie, *parlante*. Elle a parlé à mademoiselle du Rocher, qui depuis ce moment la compare à *Mandane*, à *Clélie* et à toutes les plus fameuses héroïnes de roman que sa mémoire peut lui rappeler. Dans cette *grande journée* M. et madame d'Orgeval ont plus d'une fois fait souffrir Albert et Pauline. Denise par sa prétention aux graces *vives et légères*, et son mari par son mauvais ton. Il voulait avec la princesse avoir l'air de l'aisance, ne sachant pas qu'avec les personnes de ce rang, les manières familières sont également ignobles et ridicules. Je

crois qu'au fond de l'ame madame la duchesse de *** l'a trouvé sot et impertinent ; mais loin d'en rien témoigner, elle l'a invité avec beaucoup de grace à aller chez elle à Bourbon. Monsieur et madame d'Orgeval craignant de paraître éblouis de cette faveur, l'ont presque reçue dédaigneusement. Je crois que les plus lourdes balourdises que l'on puisse faire, seront toujours causées par l'orgueil réuni au mauvais goût et au défaut d'usage du monde.

Léocadie a été universellement admirée. La princesse l'a excessivement caressée ; mais deux personnes surtout ont été particuliérement occupées d'elle, madame d'Olbreuse et le vicomte de St. Méran. Madame d'Olbreuse a conjuré Pauline de lui donner un portrait de cette enfant. Pauline y consent avec plaisir ; et en conséquence monsieur Sauval dans ce moment peint Léocadie pour la quatrième fois. Au milieu de ces brillans succès, cette charmante petite a montré le

meilleur naturel, elle ne songeait qu'à faire valoir son amie Zéphirine auprès de la princesse et de madame d'Olbreuse, et d'une manière délicate et touchante, infiniment au-dessus de son âge. Mais rien ne peut désarmer l'envie. J'ai entendu madame d'Orgeval appeler ces soins généreux *un drôle de petit manège.*

Avant-hier madame la duchesse*** a été à Gilly voir la maison et les belles collections de notre philosophe, qui lui donna une superbe collation à laquelle tout le *bon voisinage* fut invité. En retournant à Bourbon, la princesse emmena dans sa calèche Léocadie. On la vit arriver tenant cette enfant sur ses genoux. Madame de T*** était à sa fenêtre qui donne sur la rue, le chevalier de Celtas était à pied sur la place. Léocadie passa la nuit à Bourbon dans la chambre de madame d'Olbreuse. La pauvre petite séparée de Pauline fut si triste, que rien ne put la distraire, pas même les apprêts d'un bal donné pour elle.

Hier ce bal d'enfans eut lieu chez madame la duchesse ***. J'y fus avec Pauline, madame d'Orgeval et Zéphirine. Le bal fut charmant, mais on n'y vit que Léocadie ; elle danse comme Pauline, et sa beauté était véritablement angélique. Maurice eut aussi beaucoup de succès pour sa danse et sa jolie figure, et j'ai vu enfin *l'orgueil* mêlé à l'attendrissement et à la joie, se peindre sur le doux visage de Pauline. Madame la duchesse *** et les jeunes mères ont dansé jusqu'à trois heures du matin. Il est inutile de vous dire que Pauline a eu tous les succès du bal de nuit, mais ce ne sont pas ces succès-là qui peuvent l'énorgueillir. Albert, malgré toutes nos instances et celles de la princesse, n'a jamais voulu danser.

Le chevalier de Celtas est venu au bal de nuit. Il s'était armé d'effronterie, mais son dépit et son humeur perçaient à chaque instant malgré lui. La princesse l'a nommé une fois pour

danser avec elle ; je suis sortie de la salle du bal pour ne pas voir danser cette contredanse.

Les petits enfans de la marquise de T*** ont été invités au bal d'enfans, et n'y sont point venus. Toute la famille boude la princesse ; ils partiront tous la semaine prochaine, ce qui sera d'autant plus ridicule qu'ils avaient loué leur logement pour deux mois. Je crois que le chevalier de Celtas retournera aussi fort incessamment à Autun, et avec une rage d'autant plus violente, qu'il n'aura pas la ressource de calomnier et de nier nos triomphes, car nous avons ici cinq Autunois qui rendront un témoignage impartial de tout ce qui s'est passé. D'ailleurs le chevalier a commencé par montrer le plus grand enthousiasme pour madame la duchesse *** ; il n'aura pas manqué d'écrire à ses nombreux correspondans qu'elle est belle, spirituelle, vertueuse, enfin une princesse accomplie ; car sa manière de juger est

très-simple, et on peut toujours la prévoir : elle est uniquement fondée sur l'opinion qu'il suppose qu'on a de lui. Il soutient très-gravement qu'il aime mieux la figure de madame d'Orgeval que celle de Pauline. Dès qu'on ne peut ni l'admirer ni l'aimer, on est laid, sot et vicieux ; dès qu'on le trouve aimable, on a toutes les perfections. Comme les anciens, il n'a pour peindre que deux couleurs, mais par malheur elles sont toujours fausses.

Il y a entre lui et les d'Orgeval beaucoup de refroidissement. Depuis que ces derniers sont admis chez la princesse, ils ont cessé d'aller chez madame de T***. Tout cela a produit une infinité de tracasseries, et j'espère que monsieur d'Orgeval finira par se dégoûter entiérement des mauvaises liaisons qui seules ont causé presque tous ses torts. C'est un pauvre homme, mais au fond il n'est pas méchant. Il aurait eu même de la bonhomie, et ne se serait jamais avisé

d'être jaloux de son frère, sans la flatterie qui lui a donné tant de prétentions ridicules. Je ne dirai pas la même chose de sa femme, elle est naturellement fausse et envieuse.

La princesse part le 2 du mois prochain ; mais madame d'Olbreuse et son mari ne partiront que le 19, afin de passer une quinzaine de jours au château d'Erneville.

Adieu, madame ; conservez-moi les bontés qui me sont si chères ; j'ose dire que j'en suis digne par mon affection pour Pauline, et mon respect filial pour vous.

LETTRE XV.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix.*

D'Autun, 18 septembre.

Il n'y a point au monde *de princesse* qui puisse me faire oublier mon aimable cousine; mais pendant le tems que j'ai été à Bourbon, on a disposé de moi si impérieusement, qu'il ne m'a pas été possible de donner un moment à des intérêts beaucoup plus chers que ceux de la vanité. Madame la duchesse*** m'a comblé de marques de bonté. Il est bien dommage que cette princesse ait pour favorite une femme justement décriée et flétrie, la comtesse d'Olbreuse, coquette surannée, sans graces, sans esprit, mais intrigante habile, et d'autant plus dangereuse que tous les moyens lui sont bons. Je n'ai pas eu le bonheur de lui plaire; car d'après sa réputation et ce que j'ai vu d'elle, je n'ai pu lui cacher le profond mépris

qu'elle m'inspirait, et j'avoue que c'est sans aucune vertu que j'ai pu résister à ses avances et à ses agaceries.

Ce qu'on vous a mandé des *brillans succès* des d'Erneville, est excessivement exagéré ; avant l'arrivée de la d'Olbreuse, la princesse livrée à elle-même avait montré l'indignation la plus vive sur la prétendue adoption, etc ; mais ensuite, par complaisance pour sa favorite, elle a, au grand scandale de toute la noblesse, reçu chez elle des gens si peu dignes, à tous égards, d'y être admis. Cependant, lorsqu'on n'est pas à sa place, il est impossible d'éviter de certaines humiliations, et *le grand Albert* en a dévoré plusieurs. Par exemple, la princesse a donné un bal auquel il eut permission de venir, mais sous la condition expresse de n'y point danser. Cela n'est-il pas fâcheux pour le plus beau danseur de la province ? Moi qui n'ai nulle prétention à ce talent, et qui desirais même n'être que spectateur, je fus nommé pour

danser avec la princesse. Jugez combien je fus envié !

Quant à la subite liaison de la d'Olbreuse et de la *merveilleuse marquise*, elle est fondée sur la conformité de caractères et de conduite. Pendant le séjour du marquis à Paris, il eut madame d'Olbreuse, plus jeune alors de dix ans, veuve de monsieur de S*** et qui n'était point encore remariée. Elle devint grosse, et accoucha secrètement de ce petit Stéphen *adopté* par la comtesse d'Erneville. Ainsi elle a vu avec beaucoup d'indulgence la jeune *Léocadie*. L'aventure de Pauline ne lui paraît qu'une faiblesse très-naturelle et très-simple.

Me voilà de retour à Autun. J'étais si excédé du tumulte de Bourbon, que je m'en suis sauvé furtivement, au moment où l'on s'y attendait le moins. Viendrez-vous nous voir cet hiver ? Ne m'ôtez point une espérance qui me rend si heureux ! Adieu, ma belle cousine; je vous récrirai cette semaine par Bel*** qui compte retourner à Lyon ces jours-ci.

LETTRE XVI.

De la baronne de Vordac à la marquise d'Erneville.

D'Erneville, le 25 septembre.

Oui je conçois, chère amie, qu'avec votre caractère et vos goûts vous vous retrouvez avec plaisir dans la solitude. Je ne suis point étonnée que madame d'Olbreuse ait pleuré en vous quittant, et moins encore qu'elle vous ait promis de revenir... Ma Pauline !... je ne puis vous cacher ce que je pense !...... non, cela m'est impossible. Il faut que vous sachiez une idée que je condamne, et que je repousse vainement; ne m'en grondez pas; soyez bien sûre que je ne puis la confier qu'à vous. J'aime aussi cette bonne, cette aimable comtesse d'Olbreuse; il y a tant de graces dans sa personne, tant de franchise et d'obligeance dans son caractère; elle est

si naturelle et si sensible, sa figure est encore si agréable, comment pourrait-on ne pas l'aimer ? et elle a été si charmante pour vous !... Mais, chère amie, n'avez-vous pas remarqué ce qui m'a frappé si vivement ? De bonne foi, son affection pour Léocadie vous paraît-elle une chose simple ?... Assurément Léocadie est une enfant incomparable : c'est un ange. Mais n'avez-vous pas vu de quelle manière madame d'Olbreuse la regardait, et combien de fois, en la contemplant, les larmes lui sont venues aux yeux ? et cette curiosité sur tout ce qui la regarde, ces questions sans fin, ce desir extrême d'avoir son portrait !... Songez encore que c'est madame d'Olbreuse qui a déterminé la princesse à préférer les eaux de Bourbon... Songez avec quelle ardeur elle vous a défendue avant de vous avoir vue..... Elle parle de votre innocence avec une certitude !... d'où lui vient cette parfaite assurance ? elle vous connaît

si peu !..... Je vous l'avoue ; mon amie, je n'ai jamais parfaitement cru que madame du Resnel fût la mère de Léocadie, et je crois la reconnaître, à ne pouvoir s'y méprendre en madame d'Olbreuse. Je sais combien cette idée est injurieuse pour elle ; il faut lui supposer une faiblesse inexcusable, puisqu'elle l'aurait eue pour un autre que celui qu'elle a épousé..... mais comment démentir le témoignage de ses yeux !.. Me voilà soulagée, je vous ai ouvert mon cœur. Je suis sûre que vous allez repousser avec sévérité cette imagination ; mais, mon amie, vous ne me l'ôterez jamais.

La belle Toulousaine est ici depuis hier ; elle a une véritable passion pour M. du Resnel ; elle songe très-sérieusement à l'épouser, et m'a chargée de le sonder à cet égard. C'est ce que j'avais déjà fait avant d'en avoir la commission, et je suis certaine que notre philosophe n'engagera plus sa liberté. J'avoue que

j'en suis bien aise ; il me semble que, s'il était remarié, il serait moins notre ami ; et quel ami !..... c'est son incomparable attachement pour vous, qui lui a gagné mon amitié. A présent je sens que je l'aime aussi pour lui-même ; je sais bien que je ne suis pour lui que *l'amie de Pauline* ; mais ce sentiment indirect est si touchant pour moi ! il me suffit, je ne lui en desire point d'autre.

Adieu, ma chère amie ; on vous attend samedi à Gilly, et l'on y prépare une jolie surprise à Léocadie ; on lui offrira une charmante collection de *laves du Vésuve*, et d'autres choses curieuses qu'on a fait venir d'Italie pour elle. Tâchez d'arriver moins tard qu'à l'ordinaire.

LETTRE XVII.

Réponse de la Marquise.

D'Erneville, le 28 septembre.

ASSURÉMENT je vous gronderai, mon amie. Quelle idée indigne de vous! Je suis si accoutumée à juger comme vous, je vous regarde si bien comme une autre moi-même, qu'il me semble que je suis coupable aussi de cette vilaine pensée. Je me repens que vous l'ayez eue. Quoi! parce que cette femme intéressante m'a rendu justice, parce qu'elle m'a donné les preuves d'estime et d'amitié les plus aimables et les plus utiles, nous aurions l'ingratitude de la soupçonner de l'égarement le plus avilissant! Il est vrai, elle a montré un extrême enthousiasme pour Léocadie; mais c'est ainsi qu'on aime cette enfant, et sans parler de M. du Resnel, n'avez-vous pas remarqué

que le vicomte de St. Méran en était si singulièrement occupé, que, si Léocadie avait quelques années de plus, on l'en aurait cru passionnément amoureux ? Je conviens cependant que j'ai été frappée de la manière dont madame d'Olbreuse m'a parlé dans notre premier tête-à-tête sur la naissance de Léocadie. C'est une chose si universellement reçue que cette enfant est ma fille, que, depuis longtemps, je ne songe plus à me justifier de cette calomnie ; je sais trop que tout ce que je pourrais dire ne paraîtrait que de la fausseté ; j'aurais une sorte de honte de nier formellement ce que tout le monde croit si positivement. Ainsi, quand madame d'Olbreuse me parla de cette aventure, je répondis simplement que je n'avais rien à dire là-dessus, que j'avais pris mon parti sur l'opinion publique, que je me contentais du témoignage de ma conscience. Là-dessus elle m'embrassa avec attendrissement, en me disant tout ce qui pouvait me con-

vaincre qu'elle était intimement persuadée de mon innocence. Son ton était si vrai, ses expressions si fortes, qu'il m'était impossible de douter de sa sincérité. Enfin, une chose encore qui m'a frappée, c'est qu'elle m'a fait très-peu de questions sur le passé, et qu'elle m'a montré la plus vive curiosité sur l'avenir et sur tous mes projets pour Léocadie. Je lui ai dit que je ne lui déclarerais sa naissance que le jour de sa première communion. Je lui détaillais mes raisons qu'elle a fort approuvées ; et toujours elle répétait qu'un devoir sacré pour moi, était d'inspirer à Léocadie une vive affection pour cette mère inconnue, si malheureuse et si tendre. Tout ceci m'a fait naître une pensée beaucoup plus naturelle que la vôtre ; c'est que madame d'Olbreuse connaîtcette mère inconnue, et qu'elle est sans doute sa confidente et son amie. Cette supposition explique beaucoup de choses, entr'autres le choix qu'on a fait de moi pour me confier l'enfant.

Albert

Albert était lié à Paris avec le comte et la comtesse d'Olbreuse, il leur parlait souvent de moi; il est probable que c'est madame d'Olbreuse qui eut l'idée de me donner l'enfant. Mais gardons toutes ces conjectures pour nous. Je n'ai pas montré à la comtesse l'apparence d'un soupçon; ce secret n'étant pas le sien, toutes mes questions seraient inutiles, et je n'en ai parlé ni à ma mère, ni à mon mari. La première n'a jamais douté une minute de mon innocence, et Albert, quelques preuves que je puisse lui en donner, sera toujours flottant à cet égard entre l'erreur et la vérité. Je n'ai été complétement justifiée à ses yeux que dans les premiers momens de la fausse déclaration de madame du Resnel; mais peu de tems après je remarquai fort bien qu'il avait repris des soupçons. Il a sur ce point une si longue habitude de défiance, que je crois réellement qu'il la conserverait même alors que la véritable mère se nommerait et se mon-

trerait. Votre pauvre amie ne se justifiera qu'au lit de la mort! . . . . C'est une douce consolation qui m'est assurée dans mes derniers momens. Après avoir supporté, sans me plaindre, durant toute ma vie, le poids accablant de la calomnie, on me croira quand sur le bord de la tombe je prendrai Dieu à témoin de mon innocence! Alors je dirai à Albert : Tu fus injuste, et je t'aimai toujours, je te pardonnai sans effort!.. Tous ses doutes s'évanouiront, et du moins il honorera ma mémoire !....

Ah! mon amie, que mon cœur est surchargé dans de certains momens! .... et comme il se déchire quand je me rappelle la félicité dont j'ai joui dans ma première jeunesse et dans les deux premières années de mon mariage! ..... Où sont-ils ces beaux jours! que sont devenues tant de délicieuses espérances!... oh! qui m'eût dit alors que je pourrais vivre sans l'estime d'Albert!.., Les souvenirs laissés par l'amour perdent avec

le tems tout leur charme, ils n'ont d'attrait que durant la jeunesse; mais quel souvenir ineffaçable que celui d'une amitié si tendre, d'une confiance si intime, d'un sentiment si paisible, si pur, enfin d'une affection si parfaite! .... Il me tourmentera dans ma vieillesse ainsi qu'à présent, ce souvenir désolant et chéri !.... La vieillesse!... autrefois je l'envisageais sans aucune peine, je voyais la mienne honorée par la confiance, la reconnaissance et l'estime d'Albert!.... mais vieillir avec son mépris!...... odieuse existence, plus affreuse que le néant!... Quand j'aurai perdu ces agrémens et ces talens qui lui plaisent, que je n'aurai plus qu'une ame qu'il ne connaît pas, et qu'une réputation flétrie! grand Dieu, quel sera mon sort!.... Et maintenant même, combien il serait horrible, si je n'avais eu que des amis froids et lâches!... Ah! je sens profondément tout ce que je dois à l'amitié qui m'a protégée, défendue avec tant de courage, de

zèle et de constance !.... Croyez, mon amie, que la reconnaissance est ma plus douce consolation.

Adieu ; je vous promets d'arriver de bien *bonne heure* samedi à Gilly.

LETTRE XVIII.

Du duc de Rosmond à la comtesse de Rosmond, sa sœur.

Paris, le 19 décembre.

Quoi donc, chère sœur, encore à la M**, le 19 décembre ! Comptez-vous y passer l'hiver ? *Le vertueux St. Méran* qui est avec vous, serait-il cause de ce projet ? et votre superbe cœur serait-il enfin captivé ? . . . Je n'en crois rien ; les femmes, même les plus fières, telles que vous, estiment les *bons sujets* ; mais ce n'est jamais qu'en faveur des *mauvais* qu'on les voit renoncer à leur système d'indifférence. Je me suis bien moqué de Poligni qui, pour vous séduire, imagina de *se convertir*, et que le desir de vous plaire a rendu le plus triste de tous les mortels. Quant à St. Méran qui, comme chacun sait, est éperdûment amoureux de vous, je parie que son respect et sa timidité égalent son amour ; vous n'avez

jamais inspiré que des passions de ce genre ; c'est pourquoi vous n'avez jamais aimé. Qui sait où l'on aurait pu vous mener avec de l'étourderie, de l'audace et de la persévérance ? Si St. Méran avait un peu plus de connaissance des femmes, quel chemin il vous ferait faire dans cette solitude où vous ne craignez point de l'admettre ! A sa place, je serais mortellement piqué de cette sécurité, et je concevrais le hardi dessein de vous tourner la tête, de vous *égarer* sur *la montagne sainte* à la face de l'*autel de la Vertu*. Cette idée vous paraîtra monstrueuse, mais je ne conçois pas que votre jardin allégorique en puisse inspirer d'autres à vos malheureux amans. Je m'occupe aussi beaucoup de mon jardin de G**. Vous le trouverez très-embelli. J'ai fait l'acquisition d'une charmante statue de la *Liberté*. Je l'ai placée dans cette partie du jardin qui ressemble à la Suisse, parmi les rochers, les montagnes et les précipices ; ce morceau de sculpture forme un groupe

d'un très-bel effet. L'artiste, d'après l'ingénieuse idée des anciens, a représenté la Liberté entre *Abéone* et *Adéone*, les deux divinités qui présidaient au départ et au retour, parce qu'en effet la liberté renferme le pouvoir d'aller et de revenir où l'on veut (1).

Jules nous écrit des lettres charmantes; mais avec toutes les graces de sa tante, il a déjà ses idées romanesques: pauvre Jules! comme il sera un jour le jouet et la dupe des femmes!

Je ferai pour l'abbé toutes les démarches que vous desirez avec tant d'ardeur. Il a de la naissance, et sans doute un très-grand mérite; mais avec une austérité de mœurs pareille à la sienne, les prêtres obtiennent des cures, et non des évêchés. Au reste, je sens combien il serait flatteur pour nous de faire un

(1) La liberté antique est ainsi caractérisée sur un nombre infini de vieilles médailles; les modernes ont malheureusement supprimé ces attributs! (Voyez dans l'Encyclopédie le mot *Liberté*).

Note de l'Editeur.

évêque du précepteur de mon fils, et j'espère que j'y réussirai. L'évêché en question est demandé par le prince*** pour le précepteur de son fils; madame de*** devenue l'ennemie implacable du prince, saisit l'occasion de lui donner ce désagrément éclatant, et m'a promis d'employer tout son crédit pour moi; et voilà comment, ma chère Uranie, l'*homme vertueux* aura la préférence. Sans les passions secrètes, et sans l'intrigue et la faveur, il resterait à jamais dans l'obscurité.

Adieu, mon aimable Uranie. Votre belle-sœur se plaint vivement d'une absence qui la prive depuis si long-tems de vous et de son fils; revenez-nous bien vîte, il est nécessaire pour l'affaire de l'abbé, que vous ne différiez plus votre retour. Vos terreurs sur la guerre m'ont fait rire. Un peu de philosophie vous ôterait ces idées gothiques. Soyez donc bien sûre qu'*il y a aujourd'hui impossibilité morale de faire des conquêtes* (1).

(1) Encyclopédie, mot *Législateur*.

LETTRE XIX.

De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.

De Paris, le 15 mai.

Je vous envoie un courier pour vous faire partager ma joie. Notre bon abbé est nommé à l'évêché d'Autun. Il a fallu pour cela toute la faveur dont mon frère jouit depuis cinq ans, et toute la haine de madame de *** pour monsieur le prince ***. Enfin, une fois sans conséquence, le crédit et l'intrigue auront servi à récompenser la vertu ! Heureux le diocèse qui sera gouverné par ce digne prélat ! Il ne partira pour s'y rendre que sur la fin d'octobre, et ensuite il s'y fixera pour jamais ; nous le perdrons pour toujours. Ce sera un grand vide dans ma vie, mais je serai consolée en apprenant toutes les bonnes actions qu'il fera. Quel plaisir de voir le mé-

rite à sa place ! c'est une jouissance qu'on a si rarement !.... Mon frère s'est conduit dans cette affaire avec une suite que je n'osais attendre de sa légèreté naturelle ; il est enchanté de ce succès, mais la joie que lui cause cette espèce de triomphe, est troublée par un chagrin particulier très-amer. La pauvre *Camille Dercy*, sa maîtresse, est morte hier d'une fluxion de poitrine !.... Mon frère est extrêmement affligé !...

Adieu, mon ami. Agnès vous dit mille choses tendres. Nous espérons toujours que vous serez ici le 2 ou le 3.

LETTRE XX.

Du marquis d'Erneville à la Comtesse.

D'Erneville, le 25 mai.

Hélas, ma mère, cette malheureuse Camille n'existe plus !.... D'Olbreuse me mande qu'elle est morte le cinquième jour d'une fluxion de poitrine, le 14 de ce mois !... si jeune encore !... Combien elle est présente à mon souvenir !... comment oublier cette figure parfaite, si noble, si expressive, si brillante !... et tant de graces, d'esprit et de talens !...

Je vous supplie, ma mère, de trouver un prétexte pour faire prendre le deuil à Stéphen !....

J'ai tant de tristesse, j'ai l'imagination si noire, que je partirai demain pour Decize, uniquement pous passer deux ou trois jours entiérement seul.

Ce fut dans ce mois que, pour mon malheur éternel et pour le sien,

je vis pour la première fois cette infortunée ! . . . avec cette ineffaçable idée, il n'est plus pour moi de printems !...

Adieu, ma mère ; je ne suis pas digne aujourd'hui de m'entretenir avec vous !

LETTRE XXI.

De madame d'Orgeval à son mari.

D'Erneville, le 1.er août.

Je suis ici depuis quatre jours, mon bon ami. Le vicomte de St. Méran y est arrivé avant-hier. Ses voyages en Bourgogne deviennent fréquens; aussi le reçoit-on avec des graces !......

Nous avons un *revenant* dans le village, qui fait toutes sortes d'espiégleries. Tu sais que la tante de Jacinthe demeurait dans une petite maison isolée, sur le bord de la Loire, au *port du Fourneau*. Cette vieille femme est morte, et les villageois disent que *son ame, habillée de blanc*, revient toutes les nuits; elle entre dans le souterrain qui conduit du *port du Fourneau* à l'entrée du village; les servantes du château assurent aussi qu'elles l'ont vue : tous ces récits causent un effroi universel.

Je crois qu'il y a là-dessous quelque intrigue d'amour. J'ignore si elle est subalterne ou *d'un genre relevé*.

Je compte rester ici jusqu'à ton retour, qui sera, je l'espère, la semaine prochaine.

Adieu, mon bon ami; Zéphirine se porte bien; Pauline a toujours l'air de l'aimer beaucoup; elle m'a demandé de la lui laisser tout l'été, à cause des leçons qu'on lui donne ici. On en fera *une merveilleuse*; je la trouve déjà maniérée pour son âge; mais je m'en consolerai, pourvu qu'elle épouse Maurice.

LETTRE XXII.

De la marquise à la baronne de Vordac

D'Erneville, le 4 août.

En vérité, chère amie, notre revenant commence à m'étonner moi-même, et après m'être bien moquée des frayeurs des femmes de chambre et des villageois, je crois que j'en ai peur aussi. La France, qui n'est ni sot, ni poltron, m'a juré qu'il a vu le spectre hier, à une heure après minuit, qui courait *comme un cerf* dans l'allée qui conduit au souterrain. Le marinier Rochu m'a protesté qu'il a vu ce même fantôme sortir une fois de la maison de la tante de Jacinthe, et une autre fois y rentrer, non par la porte, mais en perçant la muraille. Sa femme et son fils ont été témoins de ce dernier fait. Cependant la maison est absolument inhabitée, le vicomte de St. Méran a été l'examiner avec le

plus grand soin, et il n'y a point d'autres ouvertures que celles de la porte et de cinq fenêtres. On compte bien d'autres choses plus merveilleuses, je ne vous rapporte que les plus authentiques. Jacinthe et toutes nos femmes sont bouleversées de terreur, sans en excepter mademoiselle du Rocher, qui a long-tems fait l'esprit fort, mais qui s'est trahie hier en se trouvant mal, parce que le vent a éteint une lumière qu'elle tenait en traversant la cour. Cet événement ne vous paraît pas surnaturel; mais mademoiselle du Rocher a cru que c'était une niche du revenant, et elle est tombée sans connaissance sur la place. Quand elle a repris ses sens, elle nous a soutenu qu'une figure blanche *monstrueusement gigantesque*, qui courait *comme un trait*, avait en passant éteint sa lumière. Je prends toutes les précautions imaginables pour que ces histoires ne soient pas contées aux enfans, et jusqu'ici ils n'en savent pas un mot.

Combien nous aimons le merveilleux, c'est-à-dire, tout ce qui nous émeut vivement ! Ces frayeurs, qui sont très-réelles, amusent tout le monde; elles ont une sorte de charme pour ceux même qui les éprouvent; car ils seraient fâchés d'en être désabusés. Jamais le château n'a été si animé, jamais on ne s'y est moins ennuyé. Il n'y a sur la terre qu'un véritable bien, c'est la paix, c'est la douce tranquillité, et notre cœur inquiet veut toujours être agité ! preuve certaine que nous n'avons pas été formés seulement pour cette vie passagère, et qu'il en est une autre où nos sentimens seront assortis à notre destination.

Ma Léocadie ne se porte pas bien depuis deux jours; elle grandit beaucoup, j'espère que c'est la seule cause du mal-aise qu'elle éprouve. Que je trouve le vicomte de Saint-Méran aimable ! il a tant d'esprit, et un si bon esprit ! Et puis, je vous assure qu'il est amoureux de Léoca-

die ; il la regarde, il soupire, il rêve, et il n'est occupé que d'elle. J'ai lu que madame de Maintenon inspira une passion à onze ans ; Léocadie a dix ans et demi, et elle est sûrement mille fois plus jolie que ne le fut jamais la veuve de Scaron, qui n'avait pas une beauté remarquable.

Adieu, mon amie ; venez nous voir. Vous qui aimez les histoires de revenans, vous serez trop heureuse ici ; vous en aurez tous les jours cinq ou six nouvelles. Je trouverais notre fantôme beaucoup plus aimable qu'effrayant, s'il pouvait vous attirer.

LETTRE XXIII.

Du marquis d'Erneville à la Comtesse.

D'Erneville, le 7 août.

GRAND Dieu !.. il ne me manquait que de devenir visionnaire !... Mais que dis-je !.... ah ! malheureux !.... non ! ce ne fut point une illusion !... Ma mère, vous seule pouvez me plaindre !... mais il m'est impossible de vous confier aujourd'hui cet étrange secret... J'ai la tête brûlante, ma main tremble... mes idées sont si confuses !... Oh ! que ne puis-je perdre entiérement la tête et la mémoire !.,....

LETTRE XXIV.

De madame d'Orgeval à son mari.

D'Erneville, le 8 août.

Tu as bien fait, mon bon ami, de différer ton retour; tu ne te serais pas amusé ici. Nous avons passé ces trois derniers jours bien tristement. Léocadie a eu, pendant deux jours, une grosse fièvre, sans aucun danger; mais tu penses bien que Pauline a été dans des états violens, elle a veillé deux nuits, tous *les amis* sont venus, la baronne et le philosophe, et nous avons eu d'heure en heure des *scènes de sensibilité*... St. Méran est absolument *passionné* pour cette petite fille; je n'ai jamais vu d'exagération plus ridicule, et c'est beaucoup dire du lieu d'où je t'écris. Zéphirine a fort bien joué son rôle aussi, elle a parfaitement fait

sa cour à Pauline. Je te réponds que la petite rusée en sait déjà long pour son âge ; mais elle est en bonne école pour cela.

Ce n'est pas tout. Léocadie est beaucoup mieux, mais ton frère est fort malade depuis hier. Ce mal subit est venu de la manière du monde la plus extraordinaire. Je vais te conter tout ce que j'en sais ; tu en jugeras.

Avant-hier au soir Léocadie était déjà beaucoup mieux, mais Pauline la veilla encore jusqu'à deux heures et demie du matin ; *les élus* étaient avec elle dans sa chambre, c'est-à-dire, la baronne, le philosophe St. Méran, tandis que le baron, la du Rocher, Remi, Sauval, madame Regnard et moi nous étions dans le salon. Nous jouions au wisk et au reversi, mon frère allait et venait. Enfin à trois heures moins un quart, Pauline, entourée de sa cour, parut, vint me baiser au front, dit languissamment un mot de bonté à cha-

cun, et s'appuyant sur le bras de la confidente Vordac, nous quitta pour aller se coucher. Après le départ *de la reine*, les favoris disparurent, il ne resta plus dans le salon que Remi, Sauval et moi.

Mon frère dit que, le chaud étant excessif, il avait besoin d'aller prendre l'air après avoir été renfermé toute la journée, Nous lui fîmes promettre d'aller du côté du souterrein, afin d'épier *le revenant*, et moi je me décidai à attendre son retour. Nous nous mîmes à prendre du thé, et au bout de cinq quarts-d'heure, le marquis ne revenant point, le jeune peintre me proposa d'aller au-devant de lui. Comme il faisait grand jour, j'y consentis. Nous fûmes du côté du souterrein, et nous en vîmes sortir le marquis et St. Méran; mais il me serait impossible de te donner une idée de la figure effrayante de ton frère. Il était pâle comme la mort, il avait les yeux horriblement hagards, il marchait

en vacillant, comme un homme ivre. St. Méran paraissait ému, et d'ailleurs ne donnait aucun signe de frayeur. Nous avons été, Sauval et moi, tout abasourdis à l'aspect de ton frère. Il a éprouvé un embarras visible en nous appercevant; il a voulu balbutier quelque chose, il ne savait ce qu'il disait, il bégayait, sa voix tremblait. St Méran a pris la parole pour nous dire en riant que le revenant ne s'était pas montré; mais que le marquis, dans l'endroit le plus obscur du souterrein, avait rencontré une roche contre laquelle il s'était grièvement blessé à la jambe...... Que penser de ce récit?.... il n'y avait point de sang à son bas, cette blessure ne pouvait être considérable, et il était dans un état affreux!... Je sais qu'il n'a pas l'esprit faible, et qu'il est très-brave; cependant il était épouvanté, hors de lui: cela est certain.,. Et que faisait là St. Méran sorti du salon une demi-heure avant lui, et

qui nous dit en nous quittant qu'il allait se coucher ?... Enfin le lendemain nous apprîmes que le marquis avait une fièvre épouvantable qui dure encore ; il ne veut voir personne. Pauline même n'a la permission d'entrer dans sa chambre qu'un moment dans la journée... Il y a là-dessous quelque mystère fort singulier ! Comme Sauval a conté l'état dans lequel nous avons rencontré le marquis à la sortie du souterrein, tout le monde est persuadé qu'il a vu l'horrible spectre. Moi-même, en vérité, je ne sais que penser. Cependant St. Méran était avec lui, et paraissait fort tranquille : on s'y perd. Tout ceci donne un poids prodigieux aux histoires du revenant ; et je t'assure que nous mourons tous de peur.

Adieu, mon bon ami ; mande-moi ce que tu penses de ces aventures.

LETTRE

LETTRE XXV.

Du Marquis à la Comtesse.

D'Erneville, le 14 août.

RASSUREZ-VOUS, ma tendre mère. Il est vrai que j'ai été bien malade, mais la fièvre m'a quitté. Cependant permettez-moi de différer encore le récit que vous me demandez. Je conçois votre curiosité, mais j'ai la tête si faible !.... Je vais voyager dans les environs pendant huit ou dix jours, ensuite je reviendrai; je vous écrirai alors avec détail, et vous saurez tout. Adieu, ma mère; je suis bien malheureux, et sans aucun espoir de cesser jamais de l'être.

LETTRE XXVI.

De monsieur d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 23 août.

Je puis à présent, mon cher chevalier, vous éclaircir l'*énigme*. Vous aviez fort bien pensé, quand je vous montrai la lettre de Denise, qu'il ne s'agissait ni d'*apparition*, ni de *revenans*. Voici ce qu'on m'a conté à Bourbon, où l'histoire fait grand bruit.

Albert était jaloux de St. Méran; il a épié, il a écouté des conversations, il a surpris des billets, etc., bref il s'est battu avec le vicomte. Ils se donnèrent rendez-vous dans le souterrein dont la peur chasse tout le monde. Vous savez qu'au milieu du souterrein la voûte se trouve interrompue par un grand espace en plein air; ils se battirent là auprès du rocher; vous connaissez cet endroit.

Le marquis fut blessé. On convint de tenir la chose très - secrète ; cependant, durant sa maladie, Albert ne put dissimuler son chagrin et sa rancune, il ne voulut pas voir sa femme ; et St. Méran partit trois jours après, avant la guérison d'Albert. Tout cela est assurément très-clair.

Enfin mon frère, à peine rétabli, vient de quitter Erneville : il voyage ; Pauline est triste, inquiète ; je pense que ce *beau roman* va finir par une séparation. J'admire que mon frère ait eu la patience d'attendre si longtems, car de bon compte en voici *trois* bien constatés : le duc de Rosmond ; le *philosophe*, et St. Méran.

Si vous n'étiez pas si discret, vous pourriez bien en nommer *un quatrième* ; j'ai toujours été persuadé que vous avez eu cette bonne fortune autrefois, pendant ce fameux voyage d'Albert aux eaux de Vichi.

Adieu, mon cher ; mes complimens à nos amis.

LETTRE XXVII.

Réponse du Chevalier.

D'Autun, le 15 août.

Comme vous l'observez fort bien, *rien n'est plus clair.* Quant à *ma discrétion*, *je* pourrais dire de *l'héroïne* que l'amant favorisé par elle,

A si peu de tems pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

Mais (sans me compter) nous en trouverons bien une *demi-douzaine.* Vous avez oublié dans votre calcul le président de *** qu'elle eut à Dijon, et puis les deux buveurs d'eau de Bourbon, Landry et Duval, ces trois-là sont aussi *constatés* que les autres. Nous pouvons sans témérité en supposer pour le moins autant d'inconnus ; ainsi je crois que le total va bien jusqu'à quinze... et elle écrit toujours son *journal* et

ses *mémoires*! J'imagine qu'à l'exemple de la fameuse madame de Staal, elle ne s'y peint *qu'en buste*. Mais cela n'est-il pas suffisant? *Le cœur* se trouve dans le buste, et le cœur est tout :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé (1).

Instruisez - moi du dénouement, je vous prie. Si, comme tous les honnêtes gens le pensent, ce n'est pas une éternelle séparation, votre frère est le plus sot et plus lâche de tous les hommes.

Adieu, mon cher; mes respectueux hommages à madame d'Orgeval.

(1) Vers de la tragédie de Cinna.

LETTRE XXVIII.

Du Marquis à la Comtesse.

D'Erneville, le 26 août.

Je vais, mon amie, vous dire une chose que ma raison dément !..... une chose que je ne pourrais confier à nulle autre sans me couvrir du plus grand ridicule...... Mais vous m'écouterez, vous me plaindrez !..., je ne puis dire : vous me croirez : je ne me crois pas moi-même....

Le 6 août, Pauline étant encore inquiète de Léocadie, nous veillâmes dans la chambre de cette enfant jusqu'à près de trois heures ; alors Pauline fut se coucher, et moi j'eus envie de profiter de la plus belle nuit du monde, et d'aller me promener. On me fit promettre de diriger ma promenade du côté du souterrein, devenu célèbre par les récits d'apparitions dont je vous ai déjà parlé... je sortis seul du salon ; afin d'abré-

ger le chemin, je passai par le long corridor qui conduit aux chambres de Jacinthe, des autres femmes de chambre et de Léocadie. Les lampes étaient éteintes, mais le jour commençait à poindre, et l'on pouvait déjà, sinon distinguer, du moins entrevoir les objets. J'étais à la moitié du corridor, lorsque j'apperçus à quelques pas de moi, une figure blanche qui me parut sortir de la chambre de Jacinthe. Il me vint sur-le-champ à l'esprit que c'était une des jeunes femmes de chambre qui s'amusait à faire le revenant; aussitôt je criai en me nommant, que j'ordonnais qu'on s'arrêtât. Pour toute réponse on prit la fuite... Vous savez que je cours bien, mais la figure courait d'une manière surnaturelle.... et je pensai qu'il n'y avait sûrement pas de femme dans le château qui eût cette surprenante agilité... La figure conservant toujours l'avantage qu'elle avait eu d'abord, se trouvait à la même distance; au

bout du corridor, elle franchit le petit escalier avec une inconcevable rapidité, je la perdis de vue; j'imaginai qu'elle allait au souterrein, et comme elle prenait le chemin de l'allée de tilleuls qui est le plus long, je pris celui de la basse-cour qui est infiniment plus court. J'avais mon passe-partout, j'ouvris la porte, et je me trouvai à trente pas du souterrein au moment où la figure sortait de l'allée de tilleuls; je me précipitai à sa rencontre, je n'étais plus qu'à dix pas d'elle, lorsque je me sentis saisir par derrière, ce qui me força de m'arrêter. Dans cet instant la figure passa comme un éclair, et entra dans le souterrein..... C'était St. Méran qui m'avait arrêté, et qui me retenait toujours en faisant de grands éclats de rire, et en me demandant où j'allais si vîte. Je me débarrassai promptement de ses bras, et je me précipitai à toute course dans le souterrein; il m'y suivit.... A cinquante pas de l'endroit où la

voûte effondrée forme une large ouverture qui laisse voir les cieux, je distingue parfaitement la figure blanche qui avait très-peu d'avance sur moi..... Je lui avais crié plusieurs fois qu'elle ne m'échapperait point, que je la poursuivrais avec persévérance..... Il faisait grand jour..... Tout-à-coup, la figure au lieu de se diriger en avant, se jeta de côté, gravit le rocher qui se trouve dans la partie la plus découverte de cet endroit en plein air. Je m'arrêtai au pied du rocher en criant à St. Méran que j'entendais accourir, que le fantôme ne pouvait plus nous échapper.... En appercevant St. Méran, je me disposai à monter sur le rocher. Dans ce moment, la figure blanche, voilée de la tête aux pieds, me dit : *Arrête* ! Cette voix douce, mais éclatante et sonore, m'émut jusqu'au fond des entrailles... Qu'elle me parut terrible ! c'était la voix de la conscience. . . . . Je restai frappé d'étonnement. . . . . La figure alors

relève son voile, et me découvre son visage... O prestige inconcevable !..... c'était elle !.... Je la vois pâle, immobile, mais plus belle, plus majestueuse que jamais, me regardant fixément.... c'était elle.... c'était Camille...... Je veux douter, j'ose attacher mes yeux sur cette figure éblouissante et formidable !.... je ne puis soutenir son regard pénétrant et sévère, il me semble qu'au fond de mon cœur se r'ouvre et se déchire une blessure mortelle ; mon sang se glace dans mes veines, et je tombe évanoui dans les bras de St. Méran !...

Je restai près de trois quarts-d'heure dans cet état ; enfin les secours de St. Méran me rappelèrent à la vie..... Je jetai les yeux en frémissant sur le rocher.... je ne vis plus rien.... Qu'avez-vous donc ? me dit St. Méran ; que vous est-il arrivé ? Quoi ! repris-je, vous n'avez rien vu !... Absolument rien, répondit-il, et je vous avoue que cette question

dans votre bouche et l'état où vous êtes, me paraissent les choses du monde les plus surprenantes. Cette réponse me fit éprouver une espèce de confusion d'un genre absolument nouveau pour moi ; la honte de paraître pusillanime dissipa pour un moment mon trouble et ma terreur ; je m'efforçai de sourire. Ce n'est pas, répliquai-je, que je croie avoir vu un fantôme ; mais quand vous m'avez arrêté à l'entrée du souterrein, une femme y est entrée, j'en suis certain, et je pense que c'était la jeune Suzette.. Quant à mon évanouissement, il faut que vous sachiez que depuis quelque tems je suis sujet à ces sortes d'accidens ; et d'ailleurs en courant je me suis heurté violemment contre ce rocher, je me suis blessé à la jambe, la douleur et l'émotion d'une course rapide m'ont fait évanouir... St. Méran eut l'air de me croire. Il me donna le bras, et nous retournâmes au château. A la sortie du souterrein nous trouvâmes madame d'Orgeval ;

j'avais sûrement dans la physionomie quelque chose d'extraordinaire, car elle me regarda avec l'air du plus profond étonnement....

Je rentrai chez moi, je m'enfermai.... je me jetai dans un fauteuil, je rassemblai toutes mes forces, je rappelai toute ma raison, afin de me persuader que ce que je venais de voir n'était qu'une illusion ; mais en vain !.... J'aurais pu le croire, si en entrant dans le souterrein mon imagination eût été frappée, ou que l'aspect de cette figure m'eût étonné ; mais jusqu'à l'instant où j'entendis cette voix redoutable (qui semble encore retentir à mon oreille) je n'avais pas la moindre émotion, je ne songeais nullement à l'objet infortuné qui s'offrit à mes regards..... Enfin, après cette terrible apparition, seul dans ma chambre, glacé de terreur, je n'entendais, je ne voyais rien. Preuve incontestable que l'apparition du rocher n'était point l'ouvrage de l'imagination.... D'ailleurs,

j'étais sûr de l'avoir revue.... son regard fixe et perçant avait si bien pénétré jusqu'au fond de mon cœur... Cependant comment croire avec certitude un tel prodige ?..... je ne pouvais ni me le persuader, ni en douter... Dans cette étrange perplexité d'idées je pensai tout-à-coup que peut-être une fausse nouvelle m'avait abusé, que peut-être une *léthargie* avait donné lieu à ce bruit, qu'enfin Camille vivait encore, et que j'avais vu, non une ombre vaine, mais Camille elle-même. Dans cette supposition il était fort difficile de concevoir pourquoi elle errait ainsi durant la nuit autour du château d'Erneville; mais enfin ce n'était qu'une singularité qui n'avait rien de surnaturel.... Frappé de cette idée, j'écrivis sur-le-champ à d'Olbreuse pour lui mander que j'avais des raisons particulières de douter de la mort de Camille, et que je le conjurais de prendre à cet égard les informations les plus précises.

Après avoir écrit cette lettre, je fus obligé de me coucher ; j'avais une fièvre brûlante... Quelques heures après je me relevai et je vous écrivis ce billet qui vous a causé tant d'inquiétude. Je me remis au lit sur le soir ; j'y restai plusieurs jours..... ensuite la fièvre se dissipa. Sur la fin de la même semaine, je reçus la réponse du comte d'Olbreuse, qui ne me permit pas de conserver le moindre doute sur la mort de l'infortunée Camille!.... Il me mandait qu'étant à l'agonie, elle avait fait appeler madame d'Olbreuse, qui ne s'était arrachée d'auprès d'elle qu'après avoir reçu son dernier soupir!.... et que lui, d'Olbreuse, trois jours après, avait rencontré son convoi dans la rue St. Honoré!...

Elle n'existait plus le 14 *mai*! et *je l'ai vue* dans la nuit du 6 *août*!..... Tous les raisonnemens sont anéantis par un fait certain, positif: je l'ai vue!....

Je voulus la revoir encore!.... Je

retournai secrétement trois nuits de suite au souterrein ; j'y éprouvai les plus violentes émotions, mais rien ne parut !.... J'y veux retourner encore ; je veux la revoir !... Adieu, ma mère ; oh ! ne me dites point que c'est une erreur ; vous ajouteriez à mon affliction sans me désabuser. Je vous répéterai jusqu'à mon dernier soupir : *Je l'ai revue* !....

LETTRE XXIX.

De la Marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 27 août.

NON, chère amie, toutes les histoires d'apparitions sont entiérement finies ; mais malgré tous mes soins, les enfans en ont entendu parler. Voici ce que j'ai découvert. J'ai remarqué que, depuis sa maladie, Léocadie est devenue peureuse ; dès que la nuit vient, elle n'ose aller seule d'une chambre à l'autre, et lorsqu'on veut l'y forcer, elle rougit, elle pâlit, elle est visiblement troublée. Surprise de ce changement, je l'ai prise en particulier pour la questionner. Vous connaissez sa candeur ; après avoir un peu hésité, elle m'a avoué qu'il lui était arrivé *une chose bien extraordinaire*, et qu'enfin elle avait *vu un fantôme*. J'ai demandé des détails, et elle m'a conté que ce

fut dans la nuit où elle a été le plus malade, et dans laquelle je me trouvai si mal moi-même, qu'Albert m'ordonna positivement à deux heures après minuit, au moment où elle s'endormit, d'aller me reposer dans ma chambre, en me promettant qu'on viendrait me chercher dès qu'elle s'éveillerait. Léocadie prétend donc qu'environ une heure après mon départ elle se réveilla, parce qu'elle sentit *qu'on l'embrassait*, et que son visage était baigné de larmes... Elle ouvrit les yeux en disant : *Oh ! c'est maman !...* mais elle vit une figure inconnue, *d'une beauté merveilleuse, vêtue de blanc*, et qui s'enfuit aussitôt... Jacinthe était là, et accourut tout de suite à son lit..... Léocadie, très-émue, lui demanda quelle était cette belle personne ; Jacinthe étonnée lui répondit qu'elle n'avait rien vu, et lui soutint que c'était un rêve.... En même tems elle l'engagea à ne m'en point parler, parce que je prendrais ce rêve pour

du délire, et que cela me donnerait les plus cruelles inquiétudes.

Léocadie garda le silence, et depuis qu'elle est rétablie, elle n'a pas osé m'en parler, croyant, dit-elle, que je me moquerais de cette vision; mais malheureusement elle est si fortement persuadée de la réalité de cette apparition, que rien ne pourra jamais l'en dissuader. A tous mes raisonnemens, elle répond constamment: *Je ne rêvais point, je ne dormais point; je n'avais point le délire, je l'ai vue.* Je lui ai demandé si elle avait conservé un souvenir distinct de cette figure; elle dit *qu'elle ne se rappelle bien que ses grands yeux noirs remplis de larmes, et sa beauté surprenante*; mais qu'elle n'avait pas eu le tems d'examiner tous ses traits.

Sans doute tous les récits d'apparition *de la figure blanche* ont frappé son imagination et causé cette illusion, d'autant mieux qu'elle avait entendu Suzette parler *du fantôme du souterrein.* Voilà ce que la raison

me dit ; mais , comme il est permis aux femmes d'être faibles et superstitieuses, je vous avoue , chère amie , que malgré moi ce récit m'a frappée... Ce baiser , ces larmes !... cette belle figure de femme !... je rougis de vous le dire ;.... mais , si nous cessons de recevoir *les étrennes anonymes* , je croirai que sa mère n'existe plus.... et alors la vision de Léocadie ne me paraîtra rien moins qu'une chimère. Combien est faible le pouvoir de la raison en comparaison de celui de l'imagination !.... Ceci me fait beaucoup de peine , car ma Léocadie a la tête frappée pour toute sa vie.

J'ai un chagrin nouveau plus amer encore , chère amie !..... Albert est dans un état auquel je ne comprends rien.... Chaque jour semble accroître sa sombre mélancolie ; il maigrit, il change ;..... depuis quelques jours il passe les nuits dans sa chambre ; il a quitté la mienne , parce que , dit-il , pour sa santé , il veut pendant un mois prendre le lait d'ânesse et se faire éveil-

ler avec le jour..... Et je sais qu'il va se promener seul tous les soirs, et qu'hier il n'est rentré qu'à près de cinq heures du matin ! Si je soupçonnais là-dessous une intrigue, je n'en parlerais point, non, pas même à vous, chère amie ; mais je suis très-sûre qu'il ne s'agit de rien de semblable. Non, il veut être seul, il veut s'occuper, se nourrir en liberté, sans aucune contrainte, d'un chagrin secret !.... Oh ! qui m'eût dit autrefois qu'Albert, près de Pauline, tomberait dans la consomption !.... Ce n'est pas assez pour moi de gémir de la perte de sa confiance et de son estime, il faut encore que ma présence lui soit importune !

Chaque année produit pour moi de nouvelles peines ! et j'en envisage encore de plus cruelles dans l'avenir !....

Ah ! que j'ai besoin de courage et des douces consolations de l'amitié !....

LETTRE XXX.

Du Marquis à la Comtesse.

D'Erneville, le 28 août.

Oh! quelle scène!... dans quel trouble affreux elle m'a jeté!....

Poussé par un sentiment que je ne saurais définir, je n'ai pu me défendre tous ces jours-ci de retourner la nuit au souterrein. J'y fus encore hier à deux heures après minuit.... Tout le monde couché dans le château, se livrait aux douceurs du sommeil!.. seul je veillais!... Le ciel était couvert de nuages, et la nuit excessivement sombre... Arrivé au milieu du souterrein, je m'assis au bout du rocher, le dos tourné à la partie de la voûte qui est du côté du château, et que je venais de parcourir. Bientôt le vent s'éleva et le tonnerre se fit entendre!..... Tout orage nocturne me fait une vive impression! et le

souvenir qu'il me rappelle, était encore plus frappant au pied de ce rocher redoutable !... Je me livrai tout entier à la rêverie la plus douloureuse : peu-à-peu ma tête s'exalta.... Je pensai qu'à la lueur des éclairs j'allais revoir Camille ; qu'elle reparaîtrait terrible et menaçante pour me reprocher son malheur, sa mort et mon crime !...

La tempête continuait toujours, et l'aurore commençait à dissiper l'obscurité !... Tout-à-coup j'entends près de moi un léger bruit ;... je frissonne, je lève en tremblant les yeux sur la cîme du rocher, et je m'écrie : *Oui, paraîs, j'ose t'attendre et t'appeler* !.... A peine ai-je prononcé ces mots, que, sur le sommet du rocher, je vois s'élever doucement une figure blanche !... Il me semble que la foudre vient de me frapper.... Un mouvement machinal et convulsif m'arrache de ma place, et je retombe prosterné. *Oh ! qui donc appelles-tu* ?...., dit alors une voix douce et tremblante !... Cette voix me cause une violente

émotion d'un autre genre ; je me relève, je regarde au dessus de moi, et je reconnais Pauline en pleurs, me tendant les bras !.... La surprise, la confusion, l'attendrissement me rendirent immobile et muet.... Pauline descend du rocher, et je me trouve dans ses bras.... Je n'avais qu'imparfaitement ma tête. .... Je serrai Pauline contre mon sein ; ensuite la repoussant avec égarement : éloigne-toi, lui dis-je, oh ! près de ce rocher, je ne puis recevoir tes embrassemens ! éloigne-toi, je veux être seul ici.... Tu me glaces d'effroi, s'écria-t-elle, je ne te quitterai point.... Elle pâlit en disant ces paroles, et je ne songeai plus qu'à elle !.... Chère Pauline, repris-je, sortons de ce lieu, viens, suis-moi !.... En parlant ainsi, je l'entraîne, et nous rentrons sous la voûte... Nous nous trouvons bientôt dans une obscurité totale ; nous marchions avec rapidité, Pauline gardait le silence, je tenais sa main... Au bout de quelques minutes je m'aper-

çus que cette main me pressait fortement, et qu'elle était excessivement froide ! Une terreur extravagante me saisit !.... Pauline ! dis-je d'une voix étouffée, parle-moi !.... Pauline ne répondit point, et cette main glacée serra la mienne avec une nouvelle force !.... mes cheveux se dressèrent sur mon front, je perdis tout-à-fait la tête.... Où me conduis-tu, m'écriai-je ?.... n'importe, je dois te suivre.... Nous avancions toujours..; Enfin nous atteignons le bout du souterrein ; le jour nous éclaire, et je revois Pauline, mais pâle, sans haleine, défaillante et presque sans connaissance. Je fondis en larmes, je la portai sur un banc dans l'allée des tilleuls ;.... elle reprit promptement ses sens,... nous rentrâmes au château.

Vous imaginez bien qu'il me fallut subir l'interrogatoire le plus embarrassant. Je commençai par faire le serment le plus solemnel, que nulle espèce d'intrigue ne m'attirait dans

le

le souterrein. Pauline me crut. Ensuite je protestai que, depuis ma maladie, j'avais des espèces de vapeurs noires, des imaginations bisarres, que je me plaisais dans cette solitude du souterrein, parce que je pouvais m'y livrer, sans distraction, à mes sombres rêveries. Pendant cette explication, Pauline pleura beaucoup, avec une amertume et en même tems une douceur qui me pénétrèrent.... Je tombai à ses pieds, je mêlai mes pleurs aux siens.... Elle m'apprit, à son tour, qu'ayant été réveillée par le tonnerre, dont elle a peur, elle était venue dans ma chambre; que ne m'y trouvant point, elle avait pris le chemin du souterrein, sachant que j'y allais quelquefois... Hélas! il me serait sans doute bien doux de pouvoir ouvrir mon cœur à la compagne de ma vie!.... il fût un moment où j'aurais fait cette confidence sans effort.... elle s'y refusa; maintenant, j'ose vous l'avouer, je ne sens plus ce besoin. La confiance n'est une

consolation que lorsqu'elle est réciproque.... de pénibles secrets ont mis entre Pauline et moi de cruelles barrières !.... Pardonnez, ma mère, ce mot qui m'est échappé !... Je le sais, il vous est impossible de douter d'elle; oh! combien j'envie votre heureuse sécurité ! . . . . Mais croyez que si, malgré moi, je ne la partage pas, Pauline ne m'en est pas moins chère. *Un instant d'oubli* pourrait-il effacer le mérite d'une vie entière dévouée à la vertu ?

Adieu, ma mère ; je crois que j'irai bientôt à Dijon ; je me consume ici!... ma raison s'y égare. Peut-être la retrouverai-je près de vous ; mais qui me rendra le repos ?...

LETTRE XXXI.

De la Marquise à la Baronne.

D'Erneville, le 1.er septembre.

Le croirez-vous, chère amie, deux lettres que je reçois de Dijon, l'une d'Albert, l'autre de ma mère, m'apprennent qu'Albert est parti pour l'Angleterre! Le docteur Morney, qu'il a consulté, lui a ordonné les eaux de Bristol! . . . . Il est parti! . . . . il a emmené le petit Stéphen, que ma mère lui a confié, parce qu'elle desire que cet enfant apprenne bien l'anglais, qu'il sait déjà lire!....

Albert est parti!... la mer va nous séparer!... Il ne reviendra que sur la fin de novembre, du moins il le dit; mais peut-être ne reviendra-t-il qu'au printems. Je ne vous parle point de ce que j'éprouve, vous me connaissez!......

Et vous, tendre amie, abandonnerez-vous aussi votre malheureuse Pauline?... Ah! venez! croyez qu'elle est plus à plaindre que vous ne pouvez l'imaginer !...

LETTRE XXXII.

Du Marquis à la Comtesse.

De Londres, le 12 novembre.

NON, mon amie, je ne prolongerai point mon absence; je ne puis que m'étourdir, et non me distraire.

Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,

c'est en vain que je cherche à me soustraire à des réflexions déchirantes; je conserve toujours, au milieu de la dissipation, le sentiment de mes maux, et je ne parviens à me fuir moi-même durant le jour, que pour me retrouver plus douloureusement pendant les nuits!.... Les voyages ne sont salutaires qu'aux *convalescens* et aux personnes affligées dont la douleur commence à s'épuiser... mais ils ne peuvent qu'agraver encore un mal violent et incurable. L'isolement où l'on se trouve dans une terre

étrangère, ajoute aux tourmens d'une ame profondément blessée, je ne sais quelle inquiétude vague, qui ressemble à la terreur. Qu'il est affreux, lorsqu'on souffre, de ne voir que des visages indifférens et nouveaux, et d'être loin de tout ce qu'on aime! Je n'ai jamais autant senti le besoin de me plaindre, que depuis que je n'en ai plus la possibilité et que je suis forcé de me taire sur tout ce qui me touche. Je ne me plais qu'avec les gens taciturnes et mélancoliques. Ce rapport d'humeur est pour moi une sorte de sympathie qui me paraît un supplément à l'amitié.

J'ai relu dix fois votre dernière lettre; vous n'en avez jamais écrit d'aussi touchante; elle est dictée par deux sentimens sublimes, la piété et l'amour maternel. Ah! n'en doutez pas, mes *opinions* sont les vôtres. Egaré par les passions, je suis d'autant plus coupable, que j'ai conservé tous les principes que vous m'avez

donnés ! Je crois, comme vous, que, sans la religion, nulle raison solide, nulle vertu véritable ne peuvent exister. La religion seule a su définir l'homme de bien, et peindre la vertu parfaite : cela seul suffirait pour fixer ma croyance ; cela seul suffirait pour donner à l'évangile un caractère divin, et pour former la preuve indubitable de la révélation.

Voltaire a dit :

Qui n'est que juste, est dur; qui n'est que sage, est triste.

Eh quoi! donc la bonté ne fait-elle pas une partie essentielle de la justice ? Nous avons tous besoin d'appui ou de consolation ; au défaut de secours, nous desirons, nous invoquons la pitié. Si nous avons le droit de réclamer des services, nous avons celui d'attendre tous les témoignages du regret, quand on ne peut nous les rendre. S'il est inhumain de refuser son assistance à l'infortuné,

ne l'est-il pas d'agraver ses peines en repoussant sa confiance et en écoutant, avec froideur, sa plainte et ses gémissemens ? Enfin, est-il équitable que le plus fragile des êtres ne soit pas indulgent et miséricordieux ? On n'a donc qu'une idée bien fausse de la justice, lorsqu'on pense qu'elle peut, et même qu'elle doit s'allier avec la dureté et l'inflexibilité ? Aussi la religion ne voit dans la *justice* que le complément de toutes les vertus. L'écriture veut-elle désigner l'homme le plus parfait, elle n'emploie qu'un seul mot pour le peindre, elle l'appelle *le juste*. Et plus on y réfléchit, plus on sent la solidité de cette définition si précise et si sublime. *Le juste*, en effet, est celui qui remplit tous ses devoirs envers son créateur et ses semblables; par conséquent, le juste est clément, compatissant et charitable.

Non-seulement la religion seule peut donner des idées saines sur la

morale et des principes invariables, mais elle seule peut encore perfectionner les vertus, et les porter au plus haut degré d'héroïsme ; sans la religion, le renoncement à son propre intérêt et le dévoûment de soi-même ne seraient que des folies. Enfin, ce n'est que par les motifs puissans fournis par la religion, que l'humanité peut s'élever avec succès contre la rigueur des préceptes établis par la politique, pour la sûreté de sociétés. Par exemple, le cœur réprouve vainement *la peine de mort* ; la raison, sans le secours de la religion, ne peut opposer à cette barbarie que de faibles raisonnemens.

J'ai vu plaider ici une cause criminelle. Tout mon sang s'est ému, quand j'ai entendu prononcer à haute voix : *Your time is very short* (1).

---

(1) *Votre tems est fini.* Formule de la sentence de mort.

Hélas ! pensais-je en moi-même, est-il bien certain qu'un homme puisse jamais avoir le droit de dire ces terribles paroles à un autre homme ? Peut-il dire à son frère et à l'ouvrage le plus précieux du créateur, quelque dénaturé qu'il puisse être : *Dieu t'a formé pour vivre encore près d'un siècle, peut-être, et tu mourras demain*..... Oh ! si l'ame avilie de ce criminel devait se réformer avec le tems, si dans dix, dans vingt ans, un repentir sincère devait la remplir et la purifier, combien sont coupables les juges qui terminent ainsi sa destinée !.... Cette ame perdue, au jugement redoutable et sans appel, leur reprochera un jour l'horreur de cette sentence, et tous ses crimes retomberont sur ceux qui en ont empêché l'expiation..

Comment les cœurs sensibles n'aimeraient-ils pas une religion dont les dogmes et les préceptes favorisent ainsi les vœux de l'humanité ?

J'ai déjà fait les préparatifs de

mon départ. Hélas ! les transports causés par *le retour* ne sont plus faits pour moi, je ne suis plus digne de les connaître ; mais j'éprouve encore les inquiétudes et les tourmens de l'absence, et près de Pauline et de vous, je serai toujours moins malheureux !....

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à sa femme.

De Londres, le 15 novembre.

Tu m'as demandé, chère Pauline, des détails sur la ville de Londres, et je puis à présent satisfaire ta curiosité. Depuis huit jours que je suis revenu de Bristol, j'ai parcouru plusieurs fois cette ville si grande, si riche, mais si inférieure à Paris. L'éclat de ses boutiques fait sa principale beauté ; cependant ces boutiques si vantées ne me paraissent nullement supérieures à celles de notre rue St. Honoré, et rien dans ce pays ne peut se comparer à la colonnade du Louvre et la magnificence extérieure des maisons et des palais dont Paris est orné. Le roi d'Angleterre est le monarque le plus mal logé de l'Europe ; mais loin de pouvoir critiquer St. James, on

éprouve un sentiment de respect en parcourant cette triste demeure, lorsqu'on songe que les rois ne l'habitent que parce qu'ils ont cédé aux matelots invalides l'élégant et superbe palais de Greenwich. On a prodigué des trésors pour la construction de Charleton-house, et cette masse de bâtimens est d'une si mauvaise architecture, qu'au premier coup-d'œil elle offre l'aspect d'un édifice détruit en partie par un incendie; car les colonnes sont si minces et si éloignées les unes des autres, que l'on croirait qu'il en manque la moitié. L'intérieur du palais fait honneur au prince qui l'habite; on dit qu'il en a seul ordonné l'arrangement et les décorations. Ce palais m'a rappelé celui de Compiègne, rebâti à neuf; le roi, mal conseillé en toutes choses, a choisi un architecte sans génie, qui a dépensé des millions pour fabriquer le plus lourd château de l'Europe. On n'a pas employé moins d'argent pour faire

les jardins surchargés et les petites chaumières de Trianon. Que l'on compare ces ouvrages à ceux que fit faire Louis XIV, on aura une idée des deux rois et des deux siècles.

J'ai, comme tu le desirais, cherché à Westminster le tombeau de Richardson; j'ai trouvé dans cette vaste église de riches monumens élevés en l'honneur de comédiens et de comédiennes, mais la tombe de l'auteur de Clarisse n'y est point. C'est une chose surprenante, car en tous pays on est équitable pour les grands hommes quand ils n'existent plus. Les *épitaphes*, souvent trop flatteuses, ne sont jamais injustes, et la noire envie n'a point encore osé répandre son venin sur la pierre des sépulcres, comme le dit ingénieusement un de nos poètes :

La mémoire est reconnaissante.
Les yeux sont ingrats et jaloux (1).

---

(1) M. Lebrun.

C'est dans l'église de Saint-Brides que reposent les cendres de Richardson. On n'y voit qu'une simple pierre, qui ne contient que son nom et l'année de sa mort (1) sans aucun éloge.

Pour terminer ma description de Londres, je dois parler encore de quelques édifices. Sommerset-house, palais plus imposant par sa grandeur que remarquable par sa beauté ; l'église de Saint-Paul que l'on doit admirer lorsqu'on n'a pas vu Saint-Pierre de Rome, et la charmante petite église de Saint-Stéphen qui me paraît un chef-d'œuvre dans son genre : voilà tous les monumens qu'on peut citer. Le reste de la ville, bâtie en briques jaunâtres, présente un ensemble triste et sans noblesse. Il en faut louer les beaux trottoirs, si commodes pour le peuple ; mais une chose qui me déplaît beaucoup, c'est que dans toute l'étendue de

---

(1) Il mourut le 4 juillet 1761, âgé de 72 ans.



Londres on ne rencontre point de fontaines publiques, du moins apparentes et décorées, et il me semble que c'est un embellissement aussi agréable que nécessaire dans une grande ville.

J'ai été plusieurs fois à Greenwich voir les matelots invalides ; c'est dans son genre le plus bel établissement de l'Europe.

Les salles où couchent les invalides sont de vastes et larges galeries, parfaitement éclairées, ayant de grandes cheminées et de bons feux de distance en distance. Des deux côtés des galeries sont leurs petites chambres qui contiennent un lit, une table et une chaise. Ces espèces de cellules sont d'une propreté ravissante, ornées d'estampes et de mille jolies choses, et communément de coquillages, de plumes d'oiseaux des autres climats, de plantes marines, de petits vaisseaux, etc. Ces bons invalides s'occupent presque tous à différens petits ouvrages dont ils dé-

corent leurs chambres, et qu'ils vendent aux étrangers qui viennent les voir. Au lieu de ces travaux durs et pénibles qui ont exercé leur jeunesse, ils se livrent à des occupations douces et sédentaires ; j'aimais à contempler ces bras nerveux, ces mains calleuses qui ont tant de fois et si long-tems été trempées de l'eau des mers, qui ont mis le feu à tant de canons, qui ont manié tant de cables et de goudron, maintenant employées à faire des découpures ou des savonnettes parfumées.

Autour des cheminées il y a des bancs ; les uns travaillent dans leurs chambres dont les portes vîtrées, même lorsqu'elles sont fermées, leur laissent voir tout ce qui se passe dans la galerie ; d'autres sont assis autour des cheminées, et là ils lisent ou causent ensemble, et assurément ils ont des sujets inépuisables de conversation dans le récit de leurs voyages et de leurs aventures ; on est ému en songeant à tout ce qu'ils ont

vu ou pu éprouver ; les idées de tempête, de naufrages, d'îles désertes, de sauvages, de climats éloignés, de combats que rappèlent à chaque pas cet établissement et ces invalides, donnent un intérêt inexprimable à cet objet de curiosité. J'aurais voulu interroger tous ces matelots, et demander à chacun son histoire, et certainement tous ceux qui y sont après 40 ans de service, (et c'est le plus grand nombre), auraient quelque chose d'intéressant à raconter. Si je demeurais dans ces environs, j'irais bien souvent causer avec eux. Les fenêtres de ces galeries donnent sur la Tamise ; ils apperçoivent une grande étendue d'eau, mais toujours paisible comme le reste de leur vie ; ils ont encore des vaisseaux sous les yeux ; mais ils ne les voient jamais que rentrer dans le port : je les aime bien mieux là que sur le bord de la mer ; c'est un sentiment pervers et trop commun que celui qui fait mieux apprécier le bonheur dont on

jouit, quand on le compare à l'infortune des autres; si ces vieux matelots pouvaient voir des naufrages, le tableau délicieux qu'ils m'ont offert, serait gâté pour moi; je leur supposerais une pitié déchirante ou un égoïsme odieux.

On voit encore à Greenwich la chapelle neuve de cet hôpital, trop petite et trop ornée (1), et des salles renfermant des peintures nationales : l'homme qui donne l'explication de ces tableaux, et que les étrangers paient pour cela, disait toujours dans son explication : *Notre patrie, notre gloire, notre commerce, notre richesse*, etc. Ce langage dans la bouche d'un homme du peuple est remarquable, et il n'a jamais prononcé ce mot *our* (2) sans me faire plaisir.

Il n'existe point de pays où il y

(1) On y trouve un excellent tableau de *West*, représentant le naufrage de St.-Paul à l'île de Malthe.

(2) Notre.

ait autant d'établissement de charité qu'en Angleterre, et point de ville où l'on en trouve autant qu'à Londres. Voilà ce qu'on ne saurait trop admirer et trop louer. Tout le monde sait avec quelle facilité en Angleterre l'on forme et l'on remplit une souscription pour le soulagement des infortunés.

Les Anglais ont plus de libéralité que nous n'en avons ; ils donnent plus facilement, et ils sont moins délicats. Ceci doit être en général le caractère distinctif d'une nation commerçante. Le commerce produit de grandes révolutions de fortune ; l'homme occupé dès l'enfance des moyens d'acquérir de l'argent, ne doit pas connaître cette délicatesse si pointilleuse établie parmi nous.

Passant de la médiocrité à l'opulence, et conservant toujours l'espoir qu'il augmentera encore sa fortune, il est comme les joueurs qui, dans leurs momens heureux, donnent avec facilité et presque sans

compter. On peut être avare d'un bien fixe, d'un revenu qui ne peut être augmenté ; on ne saurait l'être, du moins en général, d'un bien donné par le hasard, et que le même hasard favorable peut doubler, tripler, etc. L'imagination n'a point de bornes, l'espérance d'un gain immense doit préserver de l'attachement vil et passionné pour le gain qu'on a déjà fait.

J'ai dit que les Anglais étaient moins délicats que nous. Jugez-en : on montre dans ce moment à Londres pour une guinée par personne le superbe cabinet du chevalier ***, homme d'une grande naissance : moyen imaginé pour payer ses dettes ; et personne ici ne trouve cela extraordinaire. Que dirait-on en France, si le comte de *** ou le marquis de ***, qui ont de si beaux tableaux, employaient un pareil expédient pour l'arrangement de leurs affaires ? ils seraient avilis aux yeux de tout le monde. Mais un mal réel,

c'est qu'ils ne le sont point en ne payant pas leurs créanciers.

Les Anglais dans la société sont aussi moins susceptibles que nous, moins sensibles à la calomnie, aux discours injurieux, à tout ce qui attaque l'honneur et la réputation. Leurs discours et leurs disputes publiques au parlement, à l'imitation de celles des Grecs, sont remplies d'injures et de démentis formels. La liberté de la presse les expose chaque jour à se voir calomniés de la manière la plus indigne; leurs lois même ne permettent le divorce qu'à des conditions déshonorantes parmi nous, et très-souvent les femmes divorcées ne sont point bannies de la société. Les Anglais doivent donc n'opposer presque toujours qu'un froid mépris aux choses qui excitent le plus notre indignation et notre ressentiment.

Il y a très-peu de société en Angleterre, parce qu'il faut être invité pour aller dîner et souper chez ses



amis les plus intimes, et parce que les femmes sont fort séparées des hommes, par le parlement, par les clubs, par le goût des hommes pour la table. Les Anglais en général aiment le vin, et c'est précisément parce qu'il n'y en a point dans leur pays, que c'est une magnificence d'en avoir de bon et de plusieurs sortes, et d'en faire boire largement à ses convives.

D'ailleurs, le plaisir de parler politique contribue encore à leur faire aimer la table et les clubs. Ainsi tant qu'ils auront le bonheur de conserver leur constitution, ils ne seront jamais plus rapprochés des femmes, d'autant mieux qu'entrant tard dans le monde, la société des femmes ne peut jamais leur être nécessaire. Les Anglaises sont au premier abord froides et timides ; elles gagnent à être connues. J'aime l'extérieur froid dans les hommes : la sensibilité concentrée est plus profonde que celle qui se répand en démonstrations ; l'une

s'exalte en se renfermant, l'autre en se prodiguant s'évapore. Les femmes formées seulement pour les affections douces et modérées. (car les sentimens violens les égarent) doivent avoir des manières plus attrayantes. L'expression de la bienveillance, de la douceur et du sentiment est un de leurs caractères distinctifs; il peut si bien s'allier avec la pudeur, la candeur et la modestie ! Pauline en est la preuve.

Plaire est pour les femmes un devoir et une nécessité, ainsi l'air austère et froid n'est pas celui qui leur convient. Mais les hommes sont faits pour entreprendre de grandes choses, pour gouverner leur pays, pour le défendre, pour protéger l'innocence et la faiblesse; ce qui leur sied le mieux, est une sorte de dignité grave; il me semble que la frivolité, le jargon de la galanterie, le manque de caractère et les sentimens indécis sont en eux les travers et les défauts les plus choquans. Aussi

je crois que les Anglais, lorsqu'ils sont estimables, spirituels et bien élevés, et qu'ils ont passé quelques années dans le grand monde, sont les hommes de l'Europe qui réunissent les manières, le ton et l'extérieur qui conviennent le mieux à leur sexe. Tu juges bien que je ne parle qu'en général, et que je ne pense assurément pas que nul Français ou tout autre étranger ne puisse avoir ce genre de mérite. En même tems je trouve que les fats anglais sont complétement insoutenables. Ils croient que le bon air consiste à tout dénigrer, et à ne montrer que du dédain et de l'insouciance ; et c'est ainsi qu'à la sottise ils joignent l'impertinence et l'insipidité. Il faut en convenir, nos fats de bonne compagnie sont les moins ridicules de leur espèce ; il est juste qu'ils soient devenus les modèles des fats de presque toutes les autres nations. Ils sont infiniment moins chargés et moins outrés que les fats anglais ;

il faut quelque discernement pour les ranger promptement dans leur classe ; car ils ne sont dépourvus ni de politesse, ni de graces, et ils n'ont assurément nul rapport avec les *petits - maîtres* de théâtre et de comédie.

Les femmes ici sont en général mieux élevées que les nôtres, surtout celles qui sont riches, parce qu'il n'y a point de couvens, qu'on ne les met point dans les écoles, qui sont regardées comme subalternes (1), et parce qu'enfin les mères élèvent leurs filles, ce qui sera toujours un avantage inestimable. Mais les jeunes personnes vont de trop bonne heure dans le monde, et elles y prennent le goût du jeu. Sans cet inconvénient

(1) Cependant ces écoles, quoique mauvaises à plusieurs égards, sont sans comparaison les meilleures que j'aie vues dans aucun pays, avant d'avoir connu celle de madame Campan à St.-Germain près de Paris, et quelques autres nouvellement établies en France. (*Note de l'Editeur*).

qui est énorme, on pourrait prédire, avec certitude, que d'ici à vingt ou trente ans les femmes anglaises auraient en talens agréables et en littérature une supériorité très-marquée sur les hommes. Séparées des hommes, et ne prenant nulle part aux affaires, elles ont beaucoup de tems pour étudier et pour s'instruire. Des mères éclairées élevant toujours leurs filles et perfectionnant de plus en plus l'éducation, et les universités d'Oxford et de Cambridge avec la vieille routine formant les garçons, il est vraisemblable que le goût des arts et de la littérature ne se trouvera plus que chez les femmes. Il y a dans ce moment en Angleterre plus de dix femmes qui écrivent avec réputation et dans tous les genres, et elles cultivent aussi les arts avec un succès très-brillant. Au reste, cette nation si estimable, si spirituelle, et qui a produit tant de grands hommes, n'a montré jusqu'à la fin de ce siècle que peu de génie pour les arts. L'archi-

tecture, comme je l'ai déjà dit, est très-médiocre ici; les beaux morceaux de sculpture qu'on peut citer, sont faits par des Français et des Allemands, et je ne connais de grand peintre d'histoire que *West*, peintre vivant.

Je ne te parle point de la littérature : tu la connais, et tu es en état de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Je te dirai seulement qu'il y a ici un prodigieux nombre de superbes bibliothèques, et que les cabinets publics de lecture sont les mieux assortis de l'Europe.

Les voyageurs vantent beaucoup l'agriculture de ce pays, et prétendent que le peuple en est cruel et féroce. Je ne suis nullement de leur avis. J'ai parcouru presque toutes les provinces d'Angleterre, et j'en ai vu une très-grande partie en friche. A l'égard du peuple, je n'en connais point de moins grossier, de plus généreux et de plus instruit; il est très-commun de rencontrer dans les

plus pauvres chaumières des paysans qui lisent Shakespeare, et nous n'avons assurément jamais vu les nôtres lire Pierre Corneille. Ici, nul état honnête en lui-même ne paraît vil, chaque individu y jouit de sa *dignité d'homme*. Aussi ne faudrait-il pas y traiter le peuple comme nous le traitons en France; les postillons de poste, les aubergistes, etc., ne supporteraient pas les traitemens auxquels les nôtres sont accoutumés. Tout Anglais est fier de sa patrie : noble sentiment qui seul fait l'éloge d'une nation, en prouvant à la fois, et sa grandeur, et la bonté de sa constitution. Enfin, les fermiers riches d'Angleterre forment certainement la classe d'hommes la plus vertueuse et la plus respectable que l'on puisse trouver dans aucun pays.

Il y a long-tems que nous avons remarqué dans nos lectures, que les Anglais, dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, ont une infinité de rapports avec les anciens Grecs. On

en peut trouver la raison dans l'étude approfondie des auteurs anciens, qui occupe toute la jeunesse dans les universités; mais qui pourrait expliquer pourquoi le vrai caractère de la beauté physique a passé du doux climat de la Grèce sous le ciel humide et nébuleux de l'Angleterre ? Les campagnes ici sont peuplées de paysans qui retracent à chaque pas le genre de beauté des statues antiques. Ce qu'on appèle une *figure anglaise*, n'est autre chose qu'une *figure grecque*. J'ai rencontré un nombre prodigieux de jeunes filles qui ressemblent à Léocadie, c'est-à-dire, qui ont les traits et la coupe de visage des têtes de la famille de Niobé. Ceci prouve bien que le climat n'influe pas sur le physique autant qu'on le croit.

J'ai été plusieurs fois aux spectacles, j'ai admiré mistriss Siddons, actrice sublime et charmante, qu'il faut aimer passionnément, si l'on n'est pas dépourvu de goût et de sensibilité. Les Anglais la regardent

comme une actrice inimitable; cependant ils n'ont pas pour elle l'enthousiasme qu'elle doit inspirer, et que l'on aurait en France pour un tel talent. J'ai vu applaudir davantage ici le divertissement de *Cymon* et d'autres choses de ce genre, et jamais je n'ai entendu huer un mauvais acteur. Cette espèce d'apathie pour ce qui est ridicule, et cette froideur pour la supériorité, n'inspirent pas d'émulation aux artistes; c'est pourquoi, je crois, les arts ont fait si peu de progrès dans ce pays. On y honore les talens, mais l'estime ne leur suffit pas, ils veulent de l'enthousiasme; on les paie parfaitement ici : chez nous on les juge bien, et on les idolâtre; et c'est là qu'ils naissent, qu'ils se développent et qu'ils se plaisent. On trouve ici de l'esprit, du génie, des lumières et de la raison; mais le goût y manque, et le goût seul peut faire fleurir les arts. Pourquoi le goût manque-t-il chez une nation riche, éclairée, spirituelle? Pour

bien répondre à cette question, il faudrait écrire un volume; mais au lieu de développemens d'idées, quelques indications suffisent à un esprit tel que le tien : des préjugés d'éducation, le respect superstitieux des Anglais pour des ouvrages défectueux, mais pleins de génie, la rivalité établie entre les nations anglaise et francaise, qui a toujours empêché les premiers de profiter de ce que nous avons de bon, et de se rectifier à quelques égards d'après nos modèles; la facilité de faire des *pièces d'effet*, en ne s'assujétissant pas aux grands principes de Corneille, de Racine, de Molière, etc.; par conséquent l'habitude constante d'excuser le ridicule et des défauts monstrueux en faveur de quelques beautés, la richesse et l'esprit de commerce qui, en ôtant la délicatesse, font confondre le *salaire* avec la *récompense*, et persuadent que l'on paie assez les talens, quand on donne beaucoup d'argent, toutes ces choses réunies peuvent

servir à la solution de ce problême littéraire et moral. Pour revenir aux spectacles, j'ai trouvé dans la tragédie les gestes et les attitudes des acteurs d'une monotonie désagréable. Nos bons acteurs leur sont très-supérieurs à cet égard ; mais leurs héros de théâtre se tuent beaucoup plus naturellement que les nôtres ; on ne leur approche point un fauteuil, ils ne se jettent point dans les bras d'un confident, ils tombent de leur hauteur d'une manière effrayante qui produit la plus grande illusion. Leurs inflexions m'ont paru semblables à celles par lesquelles nous exprimons les mêmes passions ; le cœur n'a sans doute qu'un langage, et quand c'est lui qui fait parler, tout idiôme étranger devient intelligible. Le jeu des décorations de théâtre n'est point du tout perfectionné en Angleterre ; j'ai été bien choqué de voir continuellement la toile du fond, formant les cieux, posée si mal-adroitement, qu'elle coupe le sommet des arbres,

la perspective très-mal observée, et deux portes dorées rester constamment sur l'avant-scène, même lorsque le théâtre représente un paysage ou une forêt ; coutume étrange qui détruit toute illusion.

Il me reste à te parler des jardins : je les trouve encore au-dessus de leur réputation. Celui que possédait jadis le poëte Waller à Beaconfields, me paraît un des plus beaux et des plus pittoresques. Dans ces superbes jardins on n'imite que la nature sage et majestueuse, et non la nature sauvage qui n'offre que l'image du chaos. Ce qu'on appelle la *partie ornée* qui avoisine la maison, est symmétrique, et présente toutes les richesses de l'art. Ensuite peu-à-peu la symmétrie se dérange, la main de l'homme se retire et disparaît, on arrive à la *partie déserte*, on ne voit plus que la nature, mais parée de tous ces charmes, et se montrant dans toute sa grandeur et dans toute sa variété.

Au reste, les Anglais ne sont point parvenus dès leurs premiers essais à ce point de perfection ; ils ont commencé comme nous, par surcharger leurs jardins de fabriques, et j'espère que nous finirons comme eux par élaguer pour embellir. Il est vrai que ce genre demande un terrein immense; mais quand on ne l'a pas, il faut se borner à l'ancien goût français, ou du moins s'interdire *les ponts* ridicules pour un ruisseau, et tous les ornemens qui, placés dans un petit espace, ne présentent que l'aspect d'un magasin de décorations de théâtre.

Tu sais que j'ai toujours aimé les Anglais : peut-on ne pas admirer cette grande nation quand on sait l'histoire, quand on connaît bien sa littérature ? Mais pour apprécier parfaitement les Anglais, il faut les avoir étudiés chez eux. De tous les peuples policés, ce sont ceux qui ont le moins de préjugés nuisibles, et qui ont le plus de franchise et de générosité.

Adieu, chère Pauline; je partirai sous peu de jours, et je serai sûrement à Erneville avant le 25 de ce mois. Ma santé est meilleure, et j'espère que désormais elle me permettra de me fixer où je voudrais toujours être, auprès de Pauline et de nos enfans.

LETTRE XXXIV.

De la Marquise à la Baronne.

D'Erneville, le 21 novembre.

Je reçois une lettre d'Albert, qui m'annonce son prochain retour. Cette lettre a quinze pages, mais il ne m'y parle que de l'Angleterre!... Autrefois il m'en écrivait de plus longues encore, dans lesquelles il ne me parlait que de ses sentimens!... Oh! combien les tems sont changés!...

Je ne vous écris qu'un mot, chère amie, pour vous dire qu'attendant Albert tous les jours, je ne puis aller vous voir après demain comme je vous l'avais promis. Mais sûrement, dans le cours de la semaine prochaine, je vous demanderai le dédommagement de ce sacrifice.

LETTRE XXXV.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

D'Autun, le 17 décembre.

Je sais, mon cher d'Orgeval, que votre frère est de retour; je vous en fais mon compliment On prétend, dans nos quartiers, qu'il est toujours bien changé, et qu'il se ressentira toute sa vie de la terrible blessure qu'il a reçue dans son duel avec Saint-Méran. Mais que dit donc à tout cela *la sensible Pauline*?

Nous avons notre nouvel évêque; c'est un cagot et un hypocrite, qui a obtenu cet évêché, parce qu'il a été, pendant dix ans, le précepteur du fils de la duchesse de Rosmond, et *le mercure* de son mari et de la comtesse de Rosmond, intrigante et femme galante qui a eu pour premier amant le duc son frère.

J'espère que je pourrai faire un

tour dans vos cantons au mois de janvier. Je passerai une huitaine de jours avec vous. Adieu, mon cher; écrivez-moi donc un peu plus souvent; vous savez comme j'aime vos lettres et votre manière d'écrire, véritablement remarquable par la précision, le naturel et l'originalité piquante.

LETTRE XXXVI.

De la Marquise à la Baronne.

Le 8 janvier.

Les *étrennes anonymes* sont arrivées aujourd'hui. C'est une superbe boîte à couleur, de laque rouge, montée en or, et accompagnée d'un carton rempli de crayons, de vélin, de morceaux d'ivoire pour peindre, et de pinceaux.

Ainsi, la vision de Léocadie n'est qu'une rêverie; sa mère n'est point morte; ainsi, pour cette fois, nous ne croirons point aux revenans.

Il faut certainement que cette mère inconnue ait un moyen secret de savoir quelles sont les occupations de Léocadie. Albert, en voyant ce dernier présent, a dit, avec un sourire amer : « La mère anonyme a sans doute un génie familier qui visite ce château, et qui l'instruit de tout ce

qui s'y passe ; sans cela comment aurait-elle deviné que Léocadie peint à la gouache et en miniature ?..... » A cette remarque, je n'ai su que répondre, et suivant ma coutume j'ai rougi ; car je pénétrais facilement sa pensée, et les soupçons et la vraisemblance me causent autant d'embarras que pourrait m'en donner le crime !... Concevez-vous, chère amie, qu'il y ait des femmes coupables qui ne rougissent plus, quand la seule idée d'une injustice peut inspirer cette involontaire confusion sans aucun fondement ? Combien de fois ce timide embarras d'une ame délicate et sensible a dû faire condamner l'innocence !.... Les magistrats, les juges regardent le trouble et la rougeur comme des aveux tacites du crime, et sur ces indices, si trompeurs, ils décident de la réputation, du sort et de la vie des hommes !.... Interrogée juridiquement sur la faiblesse criminelle que l'on m'impute, non-seulement j'aurais rougi, pâli, mais je

suis sûre que je me serais trouvée mal! .... comment supporter avec sang-froid cet affreux appareil d'infamie !....

Un ancien appelait la rougeur inspirée par la pudeur ou par l'embarras, *la couleur de la vertu*. J'aime ce mot, et j'ai mes raisons. Je sais qu'une honte fondée peut faire rougir, mais je crois que toute personne qui rougit de ses fautes, n'est point corrompue, et je crois encore que l'on a toujours de la candeur et une belle ame, lorsqu'on a conservé l'habitude de rougir facilement, quand on a passé la première jeunesse.

Zéphirine est toujours avec nous, et je crois que sa mère est fort disposée à me la laisser tout-à-fait. J'aime extrêmement cette enfant. Albert m'a déclaré qu'au fond de l'ame il lui destinait Maurice, et que sans avoir pris un engagement formel, il avait donné cette espérance à son frère. Je n'ai aucune objection à faire contre ce projet, d'autant plus que,

même du côté de la fortune, Zéphirine étant fille unique, sera un fort bon parti. J'avoue que souvent malgré moi une autre idée s'est offerte à mon esprit !.... d'autant plus qu'elle pourrait me disculper entièrement !.... Mais je ne pouvais la communiquer que lorsque Léocadie serait en âge de la justifier par ses qualités personnelles, et il y a plus de deux ans qu'Albert m'a confié ses vues sur Zéphirine. Après cette confidence, ma proposition ne lui paraîtrait qu'un artifice, d'autant plus que chaque jour semble l'attacher davantage à son dessein, et qu'il me répète continuellement que sa nièce est la seule belle-fille qui puisse lui convenir. D'un autre côté, Maurice inspiré par lui, a déjà cette idée (chose que j'ai fort désapprouvée) et il montre, pour sa cousine, tout l'attachement qu'on peut avoir à treize ans. La petite, aussi, se doute qu'on le lui destine pour mari !... Ainsi donc, il n'est déjà plus tems de songer à

un projet qui, de toutes manières, eût assuré le bonheur de ma vie!.... Cependant j'ai exigé d'Albert que du moins il ne prît point d'engagement positif avant sept ou huit ans. D'ici là, que sait-on ce qui peut arriver? Ce délai me laisse du moins un faible rayon d'espérance, et c'est beaucoup de pouvoir conserver, durant quelques années, une si douce chimère!...

Chère Léocadie! quel sera son sort!.... Quand je pense qu'une si charmante créature ne trouvera vraisemblablement pas à s'établir avantageusement, que je hais l'avarice, l'ambition et les préjugés de la naissance!....

Convenez, chère amie, que la tendresse ne m'abuse point, et qu'il n'existe point d'enfant d'onze ans que l'on puisse lui comparer! Elle a autant de finesse que d'ingénuité; malgré son enfantillage, je ne crains jamais son indiscrétion dans les petites choses que je veux cacher; elle les devine ou les entrevoit, et sait les taire;

elle pénètre même ce que souvent elle ne comprend pas ; un instinct de sentiment, aussi singulier que délicat, lui fait connaître mes intentions et mes craintes, et sans questions de sa part, sans explications de la mienne, elle est toujours constamment pour moi, dans les moindres détails, une confidente clairvoyante et fidelle. Pauvre petite ! cause innocente de mes malheurs, elle en sera la consolation et le dédommagement !....

Adieu, chère amie ; ne parlez à qui que ce soit de tout ceci ; je pense et je rêve tout haut avec vous, bien certaine que ces rêveries ne nous passeront pas.

LETTRE XXXVII.

De la comtesse de Rosmond à l'Evêque d'Autun.

De la M**, le 1.er avril.

Je suis charmée, mon respectable ami, que vous soyez content de la province où vous allez vous fixer à jamais. Je sais qu'en effet la situation d'Autun est pittoresque et d'une grande beauté.

Comme vous allez faire la visite de votre diocèse, je veux vous parler d'une femme intéressante indignement calomniée que vous verrez sûrement; c'est la marquise d'Erneville.

Par un singulier enchaînement de circonstances, j'ai acquis les preuves les plus positives de sa parfaite innocence. La jeune personne qu'elle élève, et qu'on appelle Léocadie, ne lui est rien ; cependant l'envie et la méchanceté ont fait de cette action de

bienfaisance, la faiblesse la plus criminelle. Les témoignages d'estime d'une personne telle que vous, peuvent sinon détruire d'injustes préventions, du moins contribuer à les affaiblir. Le plus beau privilège de la vertu heureuse et reconnue, c'est d'avoir assez de poids pour pouvoir justifier l'innocence opprimée.

Madame d'Erneville est la femme la plus vertueuse, sa pureté est celle d'un ange; voilà de quoi je suis certaine. Je ne puis vous instruire des choses qui me donnent cette conviction, elles tiennent à des secrets qui me sont confiés, et que, par conséquent, il m'est impossible de révéler. Mais vous connaissez ma sincérité, et vous me croirez sans autre éclaircissement, d'autant plus que je ne suis point l'amie de madame d'Erneville, puisque je ne la connais point personnellement, et que je n'ai jamais eu avec elle le moindre rapport, même indirect.

Jules vous regrette et vous chérit;

nous nous consolons, en songeant au bien que vous ferez, et en nous rappelant vos conseils, vos leçons et vos exemples.

J'ai obtenu de mon frère ce que je desirais. Jules entrera dans le régiment de *** qui est pour quatre ou cinq ans en garnison à Moulins; ainsi il pourra toujours chaque année aller passer avec vous une quinzaine de jours, et quelquefois davantage. Il partage toute la joie que cet arrangement me cause. Adieu, l'ami le plus cher et le plus révéré!

Quand vous aurez vu madame d'Erneville, parlez-moi d'elle et de sa famille; vous savez comme j'aime les enfans, et elle donne, dit-on, une si bonne éducation à ceux qu'elle élève, que je voudrais en connaître tous les détails.

Agnès veut que je vous parle de son respectueux attachement.

LETTRE XXXVIII.

Réponse de l'Evêque d'Autun.

Le 25 mai.

Je viens, madame, de finir la visite de ce grand diocèse. J'ai été à Erneville; j'y ai donné la confirmation aux enfans du château et du village, et j'ai passé trois jours très-agréables dans ce château qui m'a plus d'une fois rappelé celui de M**.

Votre témoignage fixera toujours mon opinion; mais, quand vous ne m'auriez point parlé de la marquise d'Erneville, j'aurais fait bien naturellement tout ce que vous me demandez. Par-tout où je vois la régularité actuelle, je suppose la vertu; et, comme le repentir peut la donner ainsi que l'innocence, d'anciens scandales unanimement reconnus et parfaitement prouvés ne m'empêcheraient point de faire cette supposition chré-

tienne. Mais ce précepte évangélique n'est point applicable à madame d'Erneville. Non-seulement il n'y a rien de prouvé contre elle, mais on ne l'accuse que sur *des oui-dire*, sur des conjectures; et ceux qui la noircissent, sont évidemment animés par la haine, ou par l'envie. A peine étais-je depuis huit jours à Autun, que plusieurs personnes ont voulu me prévenir contre elle. J'ai refusé de les entendre, me contentant de demander si elle vivait bien avec son mari, et si elle remplissait les devoirs extérieurs de la religion. On n'a pu nier ces deux faits, et je n'ai pas voulu en savoir davantage.

Je ne comptais rester que quelques heures à Erneville, mais j'acceptai avec plaisir l'invitation des maîtres du château. La plus grande union paraît régner entre le mari et la femme, et tout annonce dans cette maison l'ordre, la bonté et la vertu. Les enfans sont charmans et très-bien élevés. La jeune fille adoptée est extrêmement intéressante. Elle est dans sa douzième année.

Je l'ai interrogée sur la religion, et je lui ai trouvé tant d'instruction et de piété, que je la juge en état de faire sa première communion ; mais madame d'Erneville veut qu'elle ne la fasse que le jour où elle aura treize ans, parce que ce sera dans ce jour solemnel qu'on lui apprendra le malheur de sa naissance, dont elle n'a pas la moindre idée.

J'ai été bien édifié de la bienfaisance de monsieur et de madame d'Erneville, qui ont fait dans leur village d'excellens établissemens de charité, entr'autres une école pour les pauvres enfans, qui peut servir de modèle à toutes les fondations de ce genre. La jeune Léocadie est déjà sous les yeux de sa mère adoptive, l'une des institutrices des petites orphelines. Elle vient même d'en prendre une auprès d'elle, qu'elle traite comme une compagne chérie. J'ai trouvé là aussi un digne curé qui m'a conté les traits les plus touchans de la bonté du seigneur et de la dame du château. En un mot, j'ai été véri-

tablement charmé de tout ce que j'ai vu et observé dans ce lieu.

De retour à Autun, je n'ai pas manqué de faire l'éloge du marquis et de la marquise devant les mêmes gens qui avaient essayé de m'en dire du mal. C'est une malice permise quand elle s'accorde avec la vérité, et j'avoue qu'indépendamment du sentiment de justice qui me porte à la faire, j'y trouve un plaisir particulier; il est si doux d'humilier et de déjouer les envieux et les calomniateurs !

Adieu, madame; malgré votre peu de goût pour les voyages, j'ose toujours espérer que vous viendrez à Autun; la reconnaissance et l'amitié vous y recevraient avec tant de ravissement! D'ailleurs vous trouveriez ici des montagnes, des rochers, des antiquités romaines, et enfin l'ami le plus sincère et le plus dévoué. Je supplie la bonne et sensible Agnès de me seconder dans le desir que j'ai de vous attirer en Bourgogne; j'espère aussi que Jules m'y servira de tout son pouvoir.

LETTRE XXXIX.

De madame d'Orgeval au chevalier de Celtas.

D'Erneville, le 4 septembre.

JE devine facilement d'où vient l'impertinente histoire qu'on vous a faite sur mon compte.

Je me suis permis de me moquer des amours de mademoiselle Verrier et de monsieur Remi; j'ai voulu vainement détourner la Verrier du dessein d'épouser un homme sans aucune fortune, et qui n'a d'autre mérite que celui de faire facilement de mauvais vers : et là-dessus mademoiselle Verrier m'a prise en aversion. C'est elle certainement qui vous a dit que le jeune Sauval est amoureux de moi, et que je réponds à ses sentimens. Il me semble que vous deviez me connaître assez pour ne croire tout au plus que la moitié de cette fable. Je ne suis plus d'âge à former de nou-

veaux engagemens ; cependant si je voulais prendre un amant, il ne tiendrait qu'à moi de faire un choix plus relevé. Ce jeune homme est amusant ; il a le talent de contrefaire ; la Verrier ne lui pardonne pas de l'avoir employé à son égard et à celui de son amant : il est vrai que j'ai ri aux larmes d'une scène qu'il joua un soir chez nous, et dans laquelle il imita, dans la perfection, la pédanterie de Remi, l'air sentimental et *enfantin* de la Verrier, et l'aigre-doux et la jalousie de la du Rocher. Enfin, je me suis fait peindre par lui, et j'ai donné ce portrait à mon mari. Je ne vois rien dans tout cela de bien scandaleux ; mais vous êtes devenu si *austère* pour moi !.... Il y a long-tems que vous me cherchez chicane. Depuis votre *intime liaison* avec madame de Bel*** je ne vous reconnais plus. Rentrez un peu en vous-même.... et peut-être serez-vous plus conséquent et plus équitable.

Je suis à Erneville, et j'y passerai

quelques jours. Rien de nouveau dans ce château, sinon que la société y est augmentée d'une petite *demoiselle de compagnie*, donnée depuis quelques mois à Léocadie. Cette petite fille, qu'on appelle *Mina*, est tirée de l'école de charité du village. Elle est de l'âge de Léocadie, et assez gentille; c'est une des élèves de ma belle-sœur, et aussi un *enfant trouvé*, non dans *une armoire*, mais à la porte du château. Pauline l'aime beaucoup; elle a des entrailles véritablement *maternelles* pour tous les bâtards.

Que dites-vous de la longue visite qu'a faite ici votre évêque? Ma belle-sœur prétend que c'est un homme d'un esprit, d'un mérite et d'une piété sublimes. Je me suis bien gardée de dire que je savais par vous que cet illustre prélat n'est qu'un sot et un hypocrite.

Zéphirine grandit, mais je ne trouve pas qu'elle embellisse. Vous avez raison, on en fera une *précieuse ridicule*, et on la rendra fausse; elle est

déjà flatteuse à un excès surprenant pour Pauline et pour *l'idole*, mais elle épousera Maurice. Ce dernier est aimable et très-joli.

Mon beau-frère est toujours aussi mélancolique. Sa santé est bien affaiblie depuis le *duel souterrein*; on prétend qu'il lui en est resté une blessure ouverte qui le fait beaucoup souffrir; mais, par une bisarrerie incompréhensible, depuis cette aventure, il s'est tellement affectionné à ce souterrein, qu'il y a fait faire toutes sortes d'embellissemens. Le chemin en est sablé, et l'endroit découvert est très-orné; le rocher est tout entouré de fleurs; on y a planté aussi des arbres verts, des sapins et des cyprès, et l'on a fabriqué un siège de mousse sur le sommet du rocher. Albert appelle ce lieu solitaire *son cabinet d'étude*: il y travaille, dit-il, avec moins de distraction que par-tout ailleurs: il y va tous les jours; on assure même que souvent il y passe les nuits. Enfin, l'entrée du sou-

terrein du côté du château est fermée maintenant par une barrière dont lui seul a la clef, de manière que les personnes de la maison n'y peuvent entrer qu'en allant par le grand détour au port du Fourneau. Concevez-vous quelque chose à tout cela ? Je crois que c'est pour dérouter sur l'histoire du duel. Mais ce sont là d'étranges finesses, et qui ne dissuaderont personne.

Adieu; je vous prie d'être à l'avenir moins sermonneur, et sur-tout moins injuste.

Le 5 septembre.

Ma lettre allait partir, je la r'ouvre pour vous dire une chose qui me paraît surprenante.... J'entends claquer des fouets, et bientôt le bruit d'une voiture de poste qui entre dans la cour. Je mets la tête à ma fenêtre, je vois sur le perron Albert et Pauline, recevant à bras ouverts l'homme qui descend de la voiture.... Devinez quel est cet homme ?.... le vicomte

de St. Méran !.... Apparemment que votre évêque a prêché ici sur *le pardon des injures*, et ce sermon a fait, comme vous voyez, une profonde impression sur l'esprit d'Albert.

Au reste, St. Méran a l'air le plus dégagé, le plus amical. Le marquis l'a très-cordialement embrassé. Pauline lui a tendu la main avec cet *air de sentiment* réservé pour les grandes occasions. On a dépêché un courier à Gilly; le philosophe accourra ce soir pour prendre part à la joie de ses amis.... Il faut venir ici pour voir des choses singulières.

Adieu; accusez-moi la réception de cette lettre.

LETTRE XL.

De la Marquise à monsieur d'Orgeval.

D'Erneville, le 5 février.

ALBERT est parti avant-hier matin pour Dijon; mais je connais ses sentimens, et je ferai auprès de vous, mon chère frère, tout ce qu'il ferait lui-même, s'il était ici. J'emploierai tout le crédit que peut donner l'amitié, pour vous porter à la douceur et à la clémence. Songez, mon chère frère, qu'à vos âges sur-tout un éclat serait affreux, et qu'il pourrait nuire à l'établissement de Zéphirine. Je connais les projets d'Albert sur cette aimable enfant, et je vous dirai sans détour *qu'une mère publiquement déshonorée* pourrait l'y faire renoncer. Songez enfin que monsieur Dupui vit encore, et qu'un parti violent remplirait d'amertume ses vieux jours... Venez, mon cher

frère, je vous en conjure, venez du moins m'entendre ! Souffrez que je vous dise que c'est votre aveugle confiance pour l'homme le plus méprisable qui a causé tous vos malheurs... Venez, au nom du ciel, avant de prendre aucune résolution ; venez écouter une sœur, une amie sincère qui vous attend avec la plus vive impatience et un cœur pénétré de tristesse !

LETTRE XLI.

De la même à monsieur du Resnel.

Le 9 février.

Vous serez bien surpris, monsieur, de recevoir une lettre de moi, et par un courier; mais c'est un fâcheux événement qui m'oblige à vous écrire. Le jeune Sauval, par une suite d'étourderies dont le détail serait trop long, a compromis ma belle-sœur d'une manière très-désagréable. Je vous demande en grace de ne lui faire à cet égard aucune espèce de reproches; mais dites-lui seulement que des affaires qui me sont survenues, me forcent d'interrompre pour quelque tems les leçons de Léocadie. Vous savez que l'évêque d'Autun desire avoir un artiste pour réparer les tableaux de sa cathédrale; si vous pouviez envoyer monsieur Sauval à Autun pour deux ou trois mois, vous me

feriez un plaisir extrême. Au reste, ceci n'est au fond qu'une tracasserie qui, je l'espère bien, ne fera aucun tort à ma belle-sœur. Elle me prouve en cette occasion amitié, confiance et franchise ; j'en suis vivement touchée, et je me flatte que mes amis partageront ce sentiment et l'intérêt qu'elle m'inspire.

Léocadie attendait monsieur Sauval pour finir la tête qu'elle vous destine ; mais elle est fort en état de l'achever toute seule, et vous l'aurez incessamment. Croyez, monsieur, que la mère et la fille trouvent un grand plaisir à s'occuper d'un ami tel que vous.

La baronne, qui est ici, me charge de vous dire qu'elle compte toujours sur vous pour samedi ; elle sera chez elle vendredi au soir.

LETTRE XLII.

Réponse de monsieur du Resnel.

De Gilly, le 9 février.

Vos ordres sont suivis, madame ; Sauval partira demain à cinq heures du matin, et il ne reviendra d'Autun que dans le cours du mois de mai.

Je *savais tout* deux heures avant d'avoir reçu votre billet. Sauval éperdu et *justement* repentant, m'avait confié la scandaleuse histoire qu'un *ange* de bonté n'appelle qu'une *tracasserie*.

Vos amis, madame, doivent conformer en ceci leur conduite à la vôtre ; mais en adorant votre générosité, il leur est permis de reconnaître avec plaisir dans cette aventure, la providence, qui punit les envieux et les détracteurs de la vertu, et qui fait jouer un si beau rôle à l'objet intéressant des plus indignes calomnies!... Je n'ose vous en dire davantage, mais

je me dédommagerai samedi de cette retenue avec madame de Vordac ; vous ne serez pas là, madame, pour nous *réprimer*.

Daignez, madame, vous charger de mes remercîmens pour l'aimable et chère Léocadie ; elle sait le prix que j'attache à ses ouvrages, et combien son amitié est nécessaire à mon bonheur.

LETTRE XLIII.

De la baronne de Vordac à la comtesse d'Erneville.

Du château d'Erneville, le 12 février.

VOICI encore une circonstance, madame, dans laquelle je ne vous serai pas inutile. J'ai vu la lettre que Pauline vous écrit sur la désastreuse histoire de madame d'Orgeval, et cette dernière mérite bien un historien plus *exact* et moins laconique. Ecoutez donc, madame, un récit sincère et détaillé!

Dimanche dernier nous revenions, Pauline, les enfans et moi, de la grand'messe; il était dix heures du matin; les enfans se mirent à jouer au volant, nous laissons le baron avec eux, et je suis Pauline dans son cabinet où nous voulions achever une lecture commencée la veille. A peine étions-nous assises, que nous voyons

ouvrir la porte, et paraître madame d'Orgeval, mais pâle, tremblante, échevelée, et avec une figure véritablement décomposée.... Elle se jette sur une chaise sans dire une parole.... Bon Dieu, ma sœur, s'écrie Pauline, quel sujet vous amène? votre voiture a-t-elle cassé? que vous est-il arrivé?... Non, ma sœur, répond madame d'Orgeval, je viens vous demander si vous pouvez, si vous voulez me servir.... je suis très-malheureuse! — Ah! chère sœur, parlez, que puis-je faire? A ces mots je me levai, et je fis quelques pas pour sortir..... Non, madame, me dit madame d'Orgeval en m'arrêtant, vous pouvez rester, ma sœur n'a rien de caché pour vous, et d'ailleurs ce que j'ai à dire, grace à la sottise de monsieur d'Orgeval, sera public dans deux jours.... Cet étrange début nous pétrifia d'étonnement Pauline et moi... nous gardâmes un moment le silence, et pendant ce tems madame d'Orgeval se promenait dans la chambre d'un air

théâtral et tragique, mais sans verser une larme....

Enfin Pauline prenant la parole : Chère Denise, dit-elle, vous devez croire que je ne confierais pas même à madame de Vordac des secrets qui ne seraient pas les miens... N'importe, reprit madame d'Orgeval, elle peut rester. Je vous avoue, madame, que je ne demandais pas mieux ; je me remis dans mon fauteuil. Madame d'Orgeval va fermer la porte à double tour, met la clef en dedans, prend une chaise, s'assied vis-à-vis de nous, tire près d'elle une petite table sur laquelle elle jette ses gants, et tout cela avec les mouvemens les plus brusques, et avec l'air de la colère et de l'indignation... Ensuite elle nous dit, (mais toujours sans répandre une larme) : Je suis la victime d'une perfidie atroce ; cette infâme Verrier m'a brouillée sans retour avec monsieur d'Orgeval !..., — Oh ciel ! .... — Je vais tout vous conter sans préambule; j'ai du caractère, et quelque chose

qui arrive, je ne me démonterai point. — Mon Dieu, ma sœur, expliquez-vous. — Après tout, une erreur de jeunesse n'est pas un crime irrémissible ! . . . . *Moi* je ne me suis point mariée par amour. L'inclination ne se commande pas. Le chevalier de Celtas eut pour moi dès les commencemens de mon mariage une violente passion. Poussée par les conseils de la Verrier, j'y répondis ; nous nous écrivions en secret, la Verrier se chargeait de nos lettres. Elle nous dit une fois, qu'en défaisant mon paquet, la lettre que je lui envoyais pour le chevalier était tombée dans un brasier ardent, et avait été brûlée. Il y a de cela onze ou douze ans. Le fait est que la Verrier avait égaré cette lettre, qu'ensuite elle la retrouva, et qu'elle eut l'indignité de la garder, apparemment pour s'en faire une arme contre moi en cas de brouillerie..... Oh ! c'est un monstre, c'est une créature abominable !.... Après ces exclamations, madame d'Orgeval, très-

essoufflée, fit une petite pause. Je regardai Pauline..... je me trouvais dans la situation où l'on a si souvent peint Hercule, j'étais *entre le vice et la vertu*. Oh! combien alors la vertu paraît sublime! que Pauline était belle et touchante!..... elle avait les yeux baissés, le plus vif incarnat colorait ses deux joues!..... sa physionomie en peignant un pénible embarras, avait quelque chose d'imposant qu'elle n'a pas ordinairement; car l'indignation ne s'est jamais montrée sur ce doux visage par l'expression du dédain, elle ne s'y manifeste que par un air plus froid et plus sérieux, et par un surcroît de dignité.

Cependant madame d'Orgeval reprenant sa narration : Enfin, ma sœur, poursuivit-elle, monsieur d'Orgeval fut hier à Luzi; il comptait y passer trois jours, mais il vit le soir la Verrier, qui a eu l'infamie de lui remettre cette vieille lettre dont je viens de vous parler. Là-dessus, monsieur d'Orgeval, furieux, est

revenu à ***. Il n'est arrivé qu'à trois heures du matin.... Il faut que vous sachiez que ce soir-là monsieur Sauval, sans m'en avoir prévenue, était arrivé à l'heure du souper; il ignorait l'absence de monsieur d'Orgeval et de mon oncle, qui est chez madame de T***. Au reste, je n'imaginais pas qu'à mon âge il y eût de l'inconvénient à recevoir un artiste chez soi... Après le souper, nous jouâmes aux échecs jusqu'à deux heures; vous savez comme j'aime à veiller!.... Ensuite je fus me coucher... Monsieur Sauval s'amusa encore dans le salon; enfin il monte dans sa chambre, se déshabille, et prêt à se mettre au lit, il veut boire; ne trouvant point d'eau, il prend la chandelle pour en aller chercher, et descend l'escalier. Sa chandelle s'éteint, il se perd dans les corridors, et se méprenant de porte, il entre dans ma chambre... Je commençais à m'endormir, je me réveille; jugez de ma surprise, en voyant dans ma chambre monsieur Sauval en che-

mise ! Il était tout aussi étonné que moi, il se retirait précipitamment, quand tout-à-coup parut monsieur d'Orgeval. Comme je vis sa fureur, je me jetai à bas du lit pour le retenir, monsieur Sauval s'est échappé ! . . . . Monsieur d'Orgeval trouve une horreur dans cette histoire, qui est assurément très-innocente. Heureusement que mon oncle n'était point à la maison, et qu'il n'y reviendra que demain. Monsieur d'Orgeval a fait un tel éclat, que tous nos gens ont entendu ses cris.... Je me suis échappée, et je viens vous prier, ma sœur, de faire entendre raison, s'il est possible, à monsieur d'Orgeval. S'il parvient à me noircir auprès de mon oncle, en sera-t-il plus avancé, quand je serai déshéritée ? . . . . Je sais, ma chère sœur, que vous êtes bonne et généreuse : je vous assure que si quelquefois vous n'avez pas été contente de moi, ce n'était pas ma faute, mais c'était uniquement celle de monsieur d'Orgeval. Si vous saviez toutes les

de la flatterie sans graces, une fausse gaîté qui dégénère toujours en persiflage, des jeux de mots continuels, une éternelle *vanterie*, un orgueil puéril qui se montre mal-adroitement dans les moindres choses ; tout cela forme un personnage aussi médiocre que haïssable.

Pauline vit d'abord en particulier monsieur d'Orgeval, qui lui montra *la vieille lettre d'amour*, si claire qu'elle ne laisse aucun doute....., et remplie de moqueries sur *la duperie* et *la bêtise de monsieur d'Orgeval*. Voilà, je vous assure, ce qui l'a le plus fâché ; il aurait pardonné facilement *ce vieux péché....* ; mais il est bien dur de ne pouvoir plus croire à tous ces éloges flatteurs donnés pendant quinze ans à son *tact*, à son *charmant naturel*, etc. Quant à l'histoire du peintre Sauval, dût Pauline me redire, avec son grand air, *qu'il est coupable* de répéter les propos d'un homme dominé par la colère, je ne vous cacherai point, madame,

que monsieur d'Orgeval m'a dit à moi-même qu'il avait trouvé cet *artiste innocemment reçu*, non pas seulement dans la chambre de madame d'Orgeval, mais établi beaucoup plus à son aise.... N'allez pas croire qu'il ne fût simplement que dans un *fauteuil*; non, madame, mieux que cela encore!.... Je promets à Dieu de ne révéler cette *petite circonstance* qu'à monsieur du Resnel; assurément, ni vous ni lui ne la publierez. Ce pauvre Sauval s'enfuit de la maison tout en chemise; il pleuvait à verse, il fut se réfugier dans une chaumière du village, il s'y habilla en paysan, et se rendit, ainsi déguisé, à Gilly. Il est présentement à Autun.

Monsieur d'Orgeval, après avoir bien exhalé sa fureur, promit tout ce que voulut Pauline, consentit à pardonner, à taire cette aventure, à la nier si on en parle, et enfin à revoir sa femme. Cette entrevue ne fut pas fort touchante; madame d'Orgeval y montra ce qu'elle appelle du

caractère, c'est-à-dire, une effronterie peu commune. Il est assurément bien remarquable que dans tout ceci elle n'ait pas eu un instant les larmes aux yeux. C'est une vilaine femme.

A présent, madame, jouissons du rôle, si digne d'elle, que Pauline a joué dans cette occasion! Quel ange!... Je dois cette justice à monsieur d'Orgeval, que du moins, pour le moment, il a senti le prix de la conduite de sa belle-sœur; je l'en ai vu véritablement pénétré..... Quels remords devaient se mêler à cet attendrissement!.... Croiriez-vous que Pauline s'afflige sérieusement de cette ridicule histoire? Tête à tête avec elle, je me permettais d'en plaisanter. Ah! m'a-t-elle dit, ce scandale affreux me fait sentir plus vivement le malheur d'être calomniée; j'aurais pu honorer le nom que l'on flétrit, j'aurais pu balancer cet opprobre, et l'injustice me le fait partager! Vous reconnaissez là, madame, sa délicatesse et son incomparable sensibilité!....

J'oubliais de vous dire que monsieur d'Orgeval a conjuré Pauline de se charger entiérement de l'éducation de Zéphirine ; il a même fait de cette demande une des conditions du raccommodement. Au reste, ceci ne cause aucune peine à madame d'Orgeval, qui ne s'est jamais piquée d'être une tendre mère ; elle n'aime point sa fille, et dans quelques années elle aura de l'aversion pour elle, parce qu'elle en sera jalouse.

Adieu, madame ; si la santé du baron le permet, nous irons à Dijon ce printems. Je ne puis faire un voyage plus agréable, puisqu'il doit me procurer le bonheur de vous revoir.

LETTRE XLIV.

De monsieur Sauval à monsieur du Resnel.

D'Autun, le 3 mai.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par une occasion, les vues des environs d'Autun, que j'ai dessinées d'après nature. Il est étonnant qu'on n'ait pas déjà gravé, plus d'une fois, les superbes paysages que l'on découvre de la montagne du côté de Châlons. Cette montagne, couverte d'arbres et de rochers majestueux, est elle-même la chose la plus pittoresque que j'aie vue dans ce genre. Je joins à ces dessins la *porte d'Arroux*, belle antiquité, qui mériterait bien aussi les honneurs de la gravure.

Grace à votre recommandation, monsieur, j'ai plus d'ouvrage que je n'en puis achever. J'ai fait une quantité de portraits. J'ai déjà peint *sept Dianes*, *six Flores* et *quatre Ves-*

tales, et une douzaine de guerriers *cuirassés* et armés de toutes pièces. Enfin, j'ai restauré les tableaux de plusieurs églises. Monsieur l'évêque a mille bontés pour moi. Ce digne prélat n'a aucun faste ; il vit très-frugalement, mais sa charité est immense ; il emploie tous ses revenus à décorer les églises, à soutenir les ouvriers indigens, et à soulager les infortunés de toutes les classes. Je vais vous conter un trait de lui, qui vous le fera mieux connaître que tous mes éloges. (1)

---

(1) L'histoire suivante n'est point inventée ; c'est le récit exact d'une action du vertueux évêque de Nimes, chez lequel j'ai logé en passant par cette ville pour aller en Italie. Je tiens ce trait d'un de ses grands-vicaires. Ce même évêque qui, pendant quarante ans, ne sortit jamais de son diocèse, et dont les lumières égalaient la piété, fit à ses frais réparer des chemins, établit des manufactures, enrichit la ville, et n'y laissa point de pauvres (*).

(*) On m'apprend que l'on vient de faire deux jolies Comédies de cette anecdote, et que les auteurs attribuent ce trait, l'un au maréchal de Catinat, l'autre à l'archevêque d'Auch ; je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit : c'est qu'en passant à Nimes, il y a 24 ans, avec madame d'Orléans, un des grands-vicaires de l'évêque, M. de Bec-de-Lièvre, nous conta ce trait et beaucoup d'autres du même genre.

Mesdemoiselles de L*** sont deux vieilles filles d'une très-bonne maison, dont le père s'est ruiné; on ne connut le mauvais état de ses affaires qu'à sa mort, il y a environ sept ans. Il se trouva alors qu'il avait plus de dettes que de bien; ses deux filles abandonnèrent tout aux créanciers. Il leur restait une petite terre qui leur venait de leur mère, qu'elles pouvaient légitimement garder; mais elles la vendirent afin de tout payer, et alors elles se trouvèrent exactement à l'aumône, car elles avaient vendu jusqu'aux moindres meubles, n'ayant uniquement réservé qu'un vieux tableau représentant un St. Jérôme, parce que leur père aimait ce tableau, qu'il avait eu pendant vingt ans dans la ruelle de son lit. Ces vertueuses demoiselles, ayant trop d'élévation d'ame pour demander, et même pour accepter des secours, se décidèrent à vivre du travail de leurs mains; mais cette faible ressource n'a jamais pu, pendant sept ans, leur donner le

simple nécessaire, et elles ont passé tout ce tems dans une extrême indigence.

L'évêque actuel, aussitôt qu'il a été installé ici, a pris les plus exactes informations sur tous les habitans de cette ville qui pouvaient avoir besoin de secours. Malgré l'obscurité, le silence et la profonde solitude de mesdemoiselles de ***, il a découvert leur existence et leur histoire ; il a su qu'elles étaient aussi intéressantes par leur union, par la pureté de toute leur vie et par leur éminente piété, que par leur tendresse filiale et leur désintéressement. Il a envoyé chez elles un de ses grands-vicaires leur offrir des secours qu'elles ont refusés, en disant simplement qu'elles n'avaient aucun besoin. Monsieur l'évêque, que rien ne peut faire renoncer à une bonne action, se promit bien de trouver un moyen de les tirer de la misère sans blesser leur délicatesse.

Quelque tems après il apprit que le propriétaire de la maison qu'habi-

taient ces demoiselles, refusait de renouveler le bail de leur petit logement, voulant joindre leur chambre à une autre, afin de la louer mieux. Là dessus, monsieur l'évêque eut une idée qu'il résolut de réaliser sans délai. Il m'envoya chercher, me fit part de son dessein, et me prescrivit le rôle que je devais jouer.

En conséquence, je me rendis de grand matin dans la maison de mesdemoiselles de L***. Je dis au propriétaire que je voulais louer un de ses appartemens, et qu'en qualité de peintre je desirais sur-tout un beau jour; qu'ainsi le logement le plus élevé serait celui qui me conviendrait le mieux. On me conduisit tout au haut de la maison, et après m'avoir fait voir deux petits cabinets, on me dit qu'on y joindrait une assez grande chambre occupée, pour le moment, par deux vieilles demoiselles qui en délogeraient sous peu de jours. Je demandai à voir cette chambre, et me voilà introduit chez mesdemoi-

selles de L***. Ces deux vertueuses filles étaient déjà à l'ouvrage : l'une brodait, l'autre finissait une chemise. Deux mauvais petits lits sans rideaux, une vieille commode, une grande table de bois de noyer, et deux chaises de paille formaient tout leur ameublement. D'ailleurs, les quatre murailles, noircies par la fumée, n'offraient pour toute décoration que le tableau chéri, représentant Saint-Jérôme, dans un cadre de bois noir. A mon aspect, ces demoiselles se levèrent avec une sorte de confusion, car voulant cacher leur pauvreté, elles ne souffrent pas, à moins d'une absolue nécessité, que l'on entre dans leur chambre. Pour moi, les saluant à peine, je parus ne remarquer que le tableau qui se trouvait précisément en face de la porte, et tandis que leur hôte expliquait le sujet de ma visite, j'étais immobile devant Saint-Jérôme. Après deux ou trois minutes de contemplation, je fais quelques pas de côté pour considérer le tableau

dans un autre jour, et enfin transporté d'admiration, je m'écrie : Oui... certainement c'est un *Dominique !* (1) Pardonnez-moi, monsieur, me dit le sœur aînée, ce n'est point un St. Dominique, c'est un St. Jérôme, le patron de feu mon père !.... Mademoiselle, repris-je, ce tableau est peint par le Dominicain, l'un des plus grands peintres de l'école d'Italie.... c'est un chef-d'œuvre ! Permettez-moi de le décrocher pour le voir de plus près.... En disant ces mots, je prends une des chaises, je monte dessus, je détache le tableau et je le pose à terre. Alors je m'agenouille, je crache sur le tableau, je l'essuie, je le frotte avec mon mouchoir, je me relève, je me recule, je me rapproche, et après tout ce manège, je me retourne en disant : Mesdemoiselles, puisque vous avez

(1) On dit en français le *Dominique*, et je le fais dire ainsi la première fois pour induire les demoiselles en erreur.

conservé précieusement ce tableau, vous n'ignorez pas que c'est un des plus beaux originaux qui existe ?.... Monsieur, répondit l'une des sœurs, feu mon père y était fort attaché, c'est l'unique raison qui nous l'a fait garder.... Eh bien, mademoiselle, voulez-vous le vendre ?...—Monsieur, ce tableau nous est extrêmement cher, et.... — Mais, mademoiselle, savez-vous ce que vous en pouvez avoir ? savez-vous ce qu'il vaut ?.... Non, monsieur. — Il est sans prix, mademoiselle, je ne veux point abuser de votre ignorance à cet égard ; oui, ce tableau est sans prix, je vous en offre cinq cents louis argent comptant.... Cinq cents louis, s'écrièrent à la fois l'hôte et les deux sœurs ! Oui, repris-je, tout autant, et je suis sûr de le revendre sept cents en arrivant à Paris. Par ma foi, dit l'hôte, voilà ce qui s'appelle un coup de bonheur. En effet, dit-il, en s'approchant du St. Jérôme, je vois bien à présent que c'est une belle peinture,

quoiqu'elle soit bien enfumée, mais il est extraordinaire que jusqu'à ce jour on ne se soit pas douté du mérite de ce tableau.... C'est une chose qui arrive souvent, répondis-je; la *Vie des peintres* est remplie de traits de ce genre.... Oui, répartit l'hôte, je me souviens d'avoir lu qu'un peintre, en voyageant, acheta, pour quelques louis, dans un cabaret, une enseigne à bière, qu'il revendit huit mille francs.

Pendant ce dialogue les deux sœurs se parlaient à l'oreille. Je les priai de me répondre, et elles me dirent qu'elles consentaient à me vendre le tableau. Je donnai parole de revenir dans deux heures avec l'argent, et je sortis sans m'arrêter davantage. L'hôte, qui me suivait, me demanda d'entrer un moment chez lui : J'ai, me dit-il, une *Ste. Thérèse* qui me vient de ma grand'mère, faites-moi le plaisir de la voir en passant. Si par hasard c'était aussi quelque chef-d'œuvre, que sait-on ?.... Il fallut donc examiner la Ste. Thérèse; ce n'était

qu'une vieille copie, un peu moins mauvaise que le *St. Jérôme*, et après avoir dit franchement ce que j'en pensais, je volai à l'archevêché. . . . Monsieur l'évêque m'attendait avec impatience dans son cabinet. Monseigneur, lui dis-je, vous venez d'acheter douze mille livres un tableau qui ne vaut pas douze francs; l'affaire est conclue. Ah! reprit-il, c'est le meilleur marché que j'aie jamais fait! Aussitôt il me donna les cinq cents louis en billets de la caisse d'escompte, et je retournai chez mesdemoiselles de L***. Elles furent agréablement surprises en me revoyant; elles m'avouèrent qu'elles avaient cru que je m'étais moqué d'elles. Quand j'étalai les billets, ces pauvres demoiselles changèrent de couleur, elles étaient saisies et tremblantes.... Je leur présentai un beau porte-feuille anglais, de maroquin rouge, qui m'appartenait, en les priant de l'accepter pour y mettre leurs billets. Elles me remercièrent par un regard expressif,

elles n'étaient pas en état de parler.... Quand je pris le tableau pour l'emporter, elles soupirèrent, en disant : *Notre pauvre père !*.... Mesdemoiselles, leur dis-je, la piété filiale vous fait regretter ce tableau, mais je vous donne ma parole d'honneur de vous en faire une copie parfaitement ressemblante. Je vais m'y mettre tout de suite ; vous l'aurez dans quinze jours. A ces mots ces deux excellentes filles s'embrassèrent en fondant en larmes.... Ah ! monsieur, me direntelles, nous prierons Dieu pour vous tous les jours de notre vie devant ce tableau !.... Combien je regrettais de ne pouvoir leur dire la vérité, et d'être forcé de leur cacher le nom de leur pieux bienfaiteur !....

J'allai remettre à l'archevêché cette précieuse acquisition. Monsieur l'évêque contempla ce tableau avec des yeux de complaisance.... Jamais amateur passionné n'a reçu avec plus de plaisir un tableau capital depuis longtems desiré ! Il me dit qu'il le placerait

dans son oratoire. Monseigneur, répondis-je, si vous composez un sermon sur la charité sans ostentation, c'est devant ce tableau qu'il faut l'écrire; il vous inspirera des pensées sublimes.

J'ai tenu ma promesse, j'ai fait une assez jolie copie de ce vilain tableau, que monsieur l'évêque m'a prêté pendant trois semaines. Tout le monde croit que je l'ai véritablement acheté. Plusieurs prétendus connaisseurs sont venus le voir chez moi ; entre autres monsieur le chevalier de Celtas, qui m'a biem amusé par toutes ses simagrées d'amateur. Il a lorgné le tableau dans tous les sens avec un air capable si comique, qu'il m'a fallu beaucoup d'empire sur moi-même pour ne pas éclater de rire. Il a dit fort gravement, que c'était le plus beau *Dominicain* qu'il eût vu. Je lui ai demandé comment il trouvait ma copie ; il m'a répondu qu'elle était fort agréable, que j'avais saisi *le faire* de l'original; mais que je n'avais pas tout-à-fait rendu la *vigueur des ombres* et *l'ex-*

pression de la physionomie. (Je voudrais, monsieur, que vous vissiez *cette expression* !) Rien n'amuse un artiste comme les inepties des gens du monde, qui sans nulle connaissance des arts, ont de telles prétentions.

J'ai porté ma copie aux bonnes demoiselles, qui sont maintenant aussi heureuses qu'elles méritent de l'être. Je vais les voir souvent; c'est pour moi un agréable spectacle. Je suis certain que cette histoire vous fera plaisir; mais je vous conjure, monsieur, de ne la pas répandre, car monsieur l'évêque ne me pardonnerait pas de la divulguer.

J'attends vos ordres pour retourner à Gilly. Mon exil n'a-t-il pas été assez long ?.... Je sens plus que jamais combien j'ai à réparer !..... J'ose vous assurer, monsieur, qu'à l'avenir vous serez content de ma conduite.

Je suis avec respect, monsieur, etc.

LETTRE XLV.

De la Marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 21 février.

Oui, chère amie, demain est un grand jour! ce sera le jour de naissance de ma Léocadie! Demain elle aura treize ans! demain elle fera sa première communion, et demain elle apprendra qu'elle a encore une autre mère!.... Je l'ai déjà prévenue que je lui révélerais demain d'importans secrets. Elle a pâli et pleuré, et m'a dit qu'elle savait confusément depuis bien long-tems qu'elle n'était que ma fille d'adoption, qu'elle avait fait cette *triste découverte* sans questionner et sans qu'on le lui eût dit positivement, qu'elle avait même toujours écarté de son imagination cette désagréable idée, mais qu'en y pensant quelquefois malgré elle, elle avait imaginé qu'elle était une enfant trouvée comme la

jeune *Mina* ; ainsi, malgré toutes mes précautions, elle connaissait à-peu-près sa naissance. Je n'ai plus à lui apprendre que quelques détails, et à lui faire connaître les soins et la tendresse de sa mère anonyme. Je suis certaine que ce récit va lui donner pour elle un sentiment passionné !... Je ne serai plus la *seule mère*, l'amie préférée, l'objet le plus cher !....

Adieu, mon amie ; j'ai voulu profiter de l'occasion de Sauval qui retourne à Gilly. Je vous récrirai demain par Simon. Adieu ; je ne dormirai guère cette nuit !.... J'ai lu dans mille brochures, que le grand charme de l'amour est dans les vives émotions qu'il procure. Ah ! quand le cœur n'a pas été corrompu et desséché par des passions criminelles, quelles émotions peuvent surpasser celles que produisent la piété filiale, la tendresse maternelle et la seule amitié !

LETTRE XLVI.

De la même à la même.

Le 22 février, au soir.

Mon angélique Léocadie a fait, ce matin, sa première communion avec une piété aussi touchante que sincère. Elle était accompagnée de Mina, de six petites filles de l'école, et de quatre autres nouvelles communiantes du village. En sortant de l'église, cette intéressante petite troupe a été déjeûner chez notre bon curé. Ensuite Léocadie a prié à dîner toutes les jeunes filles. Ce dîner, auquel a présidé mademoiselle du Rocher, s'est donné à midi et demi dans la chambre de Léocadie. Zéphirine qui dînait avec nous et plus tard, leur a fait une lecture pieuse pendant tout le repas. A deux heures, Léocadie et ses compagnes sont retournées à l'église. Léocadie n'est revenue qu'à quatre heures;

je l'attendais dans ma chambre. Je l'ai fait asseoir à côté de moi, et je lui ai conté de quelle manière la providence l'a remise entre mes mains. Je lui ai tout dit, tout, jusqu'aux calomnies que cet événement a fait débiter contre moi.... Tandis que je parlais, elle tenait mes deux mains qu'elle arrosait de larmes. Je voyais se peindre successivement, sur sa charmante physionomie, tous les sentimens qu'elle éprouvait. Jamais visage n'a été plus expressif que le sien! Vous savez qu'elle pâlit aussi fréquemment que les autres rougissent, et cette particularité, lorsqu'elle est vivement affectée, donne à sa figure, d'ailleurs si touchante, quelque chose de singuliérement frappant. Tout-à-coup tombant à mes pieds : Oh ma véritable mère! s'est-elle écriée, oh ma généreuse bienfaitrice! je me console de ne vous devoir pas la vie, en songeant que je vous dois mille fois davantage! Mais comment pourrai-je jamais me

consoler des peines que je vous ai causées !.... Sans cette malheureuse enfant abandonnée que vous avez recueillie dans votre sein, la méchanceté n'aurait pu trouver un moyen de vous noircir !..... Ses sanglots lui coupèrent la parole; elle était presque suffoquée, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai mise dans un fauteuil, il a fallu la délacer et lui faire boire un verre d'eau.... Ma chère enfant, lui ai-je dit, c'est, sans doute, un cruel malheur que celui de causer, même innocemment, un grand scandale. Je pense, avec une vive douleur, que le crime qu'on m'impute étant presque généralement regardé comme prouvé, me donne une affreuse célébrité, me rend l'objet de l'indignation des ames vertueuses qui ne me connaissent pas personnellement, et qu'il est en même tems un exemple dangereux et une autorisation de plus pour les personnes faibles et sans principes qui sont tentées de s'égarer !.... Ces réflexions sont déchirantes, et, sous

ce rapport, la calomnie doit toujours être affligeante et redoutable ; avec quel soin ne doit-on pas éviter de lui fournir des prétextes ! . . . . combien une femme honnête et véritablement chrétienne doit avoir de prudence et de circonspection !.... Mais, enfin, la parfaite innocence dédommage de tout; elle inspire l'espoir d'une entière justification, et elle donne le courage de l'attendre avec patience.... Hélas! dit Léocadie, je suis le fruit d'un crime ; je dois à jamais rougir de ma naissance ! . . . . Jusques-là je ne lui avais parlé que très-vaguement de sa mère, je n'étais entrée dans aucun détail à cet égard ; il fallut, enfin, en venir à cet article intéressant et délicat ! J'ai dit qu'ignorant l'histoire de sa mère, nous devions la croire aussi peu coupable qu'il est possible de le supposer ; que, sûrement, ma chère Léocadie ne devait point la vie à l'adultère, et que tout annonçait, en sa mère, les sentimens les plus touchans... Ici Léocadie me demanda

si je savais avec certitude que sa mère existât encore : Assurément, ai-je répondu, tous les ans, au mois de janvier, elle vous envoie des présens charmans ; je vous en ai donné quelques-uns, mais j'en ai soigneusement serré la plus grande partie que je vais vous remettre. Venez, mon enfant, venez recevoir ce dépôt si précieux pour vous. En disant ces paroles je me lève ; Léocadie, pâle et tremblante, me suit.... J'ouvre une grande armoire, et le premier objet qui frappe nos regards, c'est la corbeille dans laquelle fut trouvée Léocadie! .... Voilà, lui dis-je, ton premier berceau ; regarde ce voile qui le couvrait, il fut brodé par ta mère.... Ah! s'écria Léocadie en fondant en larmes, je ne vois que celle qui m'a recueillie !.... En prononçant ces mots elle se précipita dans mes bras ; mes pleurs coulèrent avec les siens !.... Jusqu'à ce moment l'idée de sa mère n'avait excité en elle que de la confusion et de la douleur.... Enfin, prenant le

billet

billet tracé de la main de sa mère, je le lui donnai, en lui expliquant qu'il était dans la corbeille!.... Alors une expression nouvelle parut sur son visage; elle prit, avec la plus vive émotion, cet écrit touchant... A peine avait-elle lu la première ligne, qu'elle tomba à genoux, et dans cette attitude elle acheva de lire en versant un torrent de larmes.... Faut-il être vraie, chère amie?.... mais peut-on ne pas l'être avec ce qu'on aime!..... Ce respect religieux et cette excessive sensibilité m'ont causé je ne sais quoi de pénible!.... Je me disais qu'une femme faible et coupable, et une mère qui avait abandonné son enfant, ne méritait pas d'inspirer de tels sentimens.... Je me disais sur-tout: *Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable pour moi!....* Une prompte réflexion m'a bientôt fait rougir de ce mouvement d'envie; mais l'équité qui me le fait repousser, n'en saurait détruire le principe!....

Cependant Léocadie, après avoir

appuie sa bouche sur ce billet, et dit ensuite : *Te ne me quitteras plus, et je t'emporterai dans la tombe!* et elle le mit dans son sein!... Croirez-vous que j'aie été profondément blessée de ces paroles si simples : *Tu ne me quitteras plus*? De premier mouvement, j'y ai trouvé un reproche indirect de ne lui avoir pas remis plutôt cet écrit... mais j'ai eu pourtant assez de raison pour me taire; et Léocadie, depuis la lecture du billet, est si préoccupé de l'idée de sa mère, qu'elle est hors d'état de rien observer d'ailleurs!....

Je lui ai montré tous les présens, qu'elle a examinés avec le plus vif attendrissement, et presque toujours en silence.... Ensuite j'ai fait porter toutes ces choses dans sa chambre, nous sommes encore restées seules une demi-heure, elle pleurait toujours et me baisait les mains, mais elle ne parlait plus.... Mon cœur était resserré!.... il me semblait qu'elle craignait de me confier tout ce qu'elle

éprouvait; je supposais qu'elle desirait me quitter, afin d'aller contempler encore les dons de sa mère, afin d'aller relire son billet!.... Pour la première fois depuis qu'elle existe, je me suis trouvée embarrassée avec elle!... Oh! que ce sentiment est pénible quand on aime passionnément!.... Enfin, je me suis levée, je l'ai embrassée en lui disant que j'allais dans le salon, et qu'elle pouvait rester dans sa chambre jusqu'au souper!....

J'ai su par Jacinthe qu'elle avait passé tout ce tems à examiner et à ranger les présens de sa mère, à *relire un billet* et à prier Dieu. Elle a beaucoup pleuré; on le voit à la rougeur de ses yeux!....

Non, chère amie, je ne serai jamais heureuse, je le sens! Un pressentiment funeste m'annonce que cette enfant si chère me causera des peines déchirantes.... Je ne puis plus aimer qu'en tremblant!.... Il est minuit, il faut finir. Adieu, mon amie;

LETTRE XLVII.

De la même à la même.

Le 28 février.

Chère amie !.... faites-vous, s'il est possible, une idée de mon trouble, de mon saisissement.... Il y a trois heures que Jacinthe entrant dans ma chambre, me remit une grosse lettre venant de la poste.... Je vois une écriture inconnue, et un cachet avec ces mots : *Vivre pour expier !* Je suppose que c'est quelque libelle, j'ouvre l'enveloppe, j'y trouve deux papiers ; je déploie le premier qui se présente, et je lis ce qui suit !

« O vous, vertueuse bienfaitrice
» de mon enfant !.... respectable et
» chère Pauline, souffrez qu'une mère
» infortunée s'adresse encore à vous !..
» Daignez remettre ce billet à ma
» fille ; treize années de regrets, de

» repentir et de douleur m'ont donné
» peut-être le droit de lui écrire. »

Oh ! quelle impression m'ont faite ces mots : *à ma fille* ! Hélas ! je savais bien que cette enfant trop chère ne m'appartient pas !.... mais avec quelle émotion douloureuse j'ai lu ce titre écrit de la main de sa mère !.... *A ma Léocadie* !.... Il me semblait qu'on me l'ôtait !.... Vous êtes sûrement bien curieuse de voir la lettre qui lui est adressée, en voici la copie:

« Ma fille !.... je n'ose qu'en tremblant et en secret tracer un nom si
» doux et si cher !.... Hélas ! ce
» titre donné par votre coupable
» mère, ne vous causera que de
» l'étonnement et de la confusion !
» Réflexion accablante !.... Et moi,
» je suis mère de Léocadie, et j'en
» dois rougir ! L'honneur m'oblige
» à cacher le plus pur de tous les sen-
» timens, la tendresse maternelle!...
» Ce qui devrait faire ma gloire et
» ma félicité, n'est pour moi qu'un
» sujet de honte et de douleur !....

» C'est ainsi qu'en s'écartant de la
» vertu, on renverse, on bouleverse
» tout l'ordre naturel des relations
» les plus intimes et les plus sacrées !
» Votre malheureuse mère ne pourra
» jamais vous reconnaître ; sa faute
» fut irréparable, et son infortune
» est sans remède et sans espérance!...
» Cependant vous n'êtes point le fruit
» d'un amour adultère.... une erreur
» funeste et un moment d'égarement
» m'ont perdue..... un seul instant
» d'oubli peut souiller la vie entière!...
» Je n'ai le droit de vous offrir des
» leçons qu'en vous peignant mon
» malheur et mon repentir ; la for-
» tune avait tout fait pour moi, et
» depuis l'âge de *seize ans* je ne jouis
» d'aucun de ses dons. Hélas ! en
» retrouvant la vertu, en me r'atta-
» chant à elle avec enthousiasme,
» je n'en ai senti que plus vivement
» la perte de l'innocence!.... Et que
» de pleurs m'a coûtés le sacrifice de
» mon enfant !.... ah ! la source en
» peut-elle tarir ! J'en suis séparée,

» je ne puis ni la voir, ni m'en faire » connaître !... et cependant depuis » qu'elle existe, elle a été l'unique » objet de mes pensées. O ma fille ! » toujours privée de toi, et toujours » occupée de toi, ce cœur profon- » dément sensible, ce cœur maternel » et purifié, depuis treize années il » ne s'est ému, il n'a palpité que » pour toi, il n'a été rempli que de » ta douce image ! . . . Oh ! que du » moins enfin ton ame réponde à la » mienne ! cette idée va me donner » une vie nouvelle. J'aimais seule, » et je t'aimais passionnément ; main- » tenant je pourrai me dire : Elle sait » que j'existe, elle sait que dans cet » instant je pense à elle !...

» Adieu, ma fille ; adieu, chère » Léocadie. Suivez toujours les ver- » tueux exemples de votre mère d'a- » doption. Plaignez celle que la nature » vous a donnée, et songez que vous » êtes son unique consolation, et » qu'elle a mis en vous seule tout son » bonheur et toutes ses espérances ! »

Rien ne peut exprimer l'impression que cette lettre a produite sur Léocadie. Assurément il est bien simple qu'elle en soit profondément touchée, mais l'excès de sa sensibilité à cet égard est au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.... Et moi aussi je me suis *occupée* d'elle !... non pas seulement en y *pensant*.... pendant treize ans que de soins constans, assidus !..... et moi aussi j'ai souffert !.... Eh bien, chère amie ! tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai éprouvé, ne la frappe et ne la touche certainement pas autant que cette *seule page*, écrite par cette mère inconnue, dont elle ignorait l'existence, il y a quelques jours. Je suis bien éloignée de l'accuser d'ingratitude, je suis contente de ses sentimens, je dois l'être ! ... Je ne lui sais point mauvais gré de son enthousiasme pour sa mère, et même il ne m'étonne point. Tel est le cœur humain ; une longue suite de bienfaits produit beaucoup moins d'effet que telle action tou-

chante , qui , sans être méritoire ; offrira quelque chose d'extraordinaire et de frappant. On se blase sur tout ce qui est journalier ; il semble que la continuité constante diminue le prix des bienfaits : ainsi ce qui devrait exalter la reconnaissance, l'affaiblit!.. Le cœur en général ne sent avec énergie que par élans... Cette mère anonyme s'est emparée de l'imagination de Léocadie, elle aura sur elle un ascendant suprême. Au reste, j'éprouve pour cette femme intéressante un sentiment indéfinissable, je voudrais la connaître, je sens que je l'aimerais, et cependant je ne puis penser à elle qu'avec un affreux serrement de cœur.

Léocadie, en voyant les deux lettres de sa mère, n'a d'abord songé qu'à moi ; son premier mouvement a été de s'écrier qu'enfin j'allais être complètement justifiée! Mais je ne m'abuse point à cet égard ; ni vous ni ma mère n'avez besoin de cette nouvelle preuve, et elle ne produira pas plus

d'effet sur l'esprit d'Albert que n'en font les étrennes anonymes ; il regardera ces lettres comme une invention *du père* de Léocadie. J'ai là-dessus si peu d'espérance et un tel découragement, que si ces lettres n'étaient connues que de moi, je ne lui en parlerais pas. Non, rien ne saurait le dissuader, et peut-être maintenant, pour être moins malheureux, a-t-il besoin de me croire coupable !... Il est à Nevers, il revient vendredi, je lui montrerai ces écrits, et je vous rendrai compte de notre conversation à ce sujet.

Ma mère me mande que le petit Stéphen a été fort malade, et que les médecins ont conseillé de lui faire prendre l'air de la campagne ce printems. J'ai proposé à ma mère de me l'envoyer au mois d'avril ; cet enfant est aimable, je serai charmée de l'avoir ici pendant quelque tems. Adieu, mon amie ; vous connaissez ma tendresse pour vous ; ah ! croyez qu'il m'est plus nécessaire que jamais de savoir aussi combien vous m'aimez !...

LETTRE XLVIII.

De la même à la même.

Le 12 mars.

Albert est revenu cinq jours plus tard qu'il ne l'avait annoncé, parce qu'il a fait une petite course à Dijon ; et d'après ma lettre à ma mère, il s'est chargé d'amener Stéphen ici. Je garderai cet enfant jusqu'à la fin de l'automne, et je compte à l'avenir le demander ainsi tous les ans pour tout le tems de la belle saison. Cet enfant est si bien élevé pour son âge, qu'il ne me causera nul embarras : d'ailleurs Albert se charge de lui donner presque toutes ses leçons.... Il saisit avec empressement cette occasion de faire une chose agréable à ma mère.

J'ai montré *les deux lettres*, certaine d'avance du peu d'effet qu'elles produiraient. Je n'ai pu parler de ce

nouvel événement qu'avec l'air de la contrainte et de l'embarras. Les deux grands yeux pénétrans d'Albert, fixés sur moi, exprimaient je ne sais quoi d'ironique qui m'a glacée; l'émotion de la colère a succédé à celle de la crainte; je me suis tout-à-coup arrêtée au milieu de mon explication;.... je suis sûre que j'ai pâli!... j'ai posé les lettres sur une table, je me suis levée et je suis sortie. A peine ai-je été dans ma chambre, que j'ai senti combien ce trouble extérieur m'était funeste, et combien il déposait contre moi; mais il est indomptable: la seule crainte de paraître émue me le donnera toujours! .... Ces réflexions m'ont causé un véritable mouvement de désespoir; si j'avais pu pleurer, j'aurais été soulagée; mais mon cœur était resserré, je suffoquais, et prête à m'évanouir, je suis tombée dans un fauteuil..... Dans ce moment Albert, tenant les deux lettres, paraît.... En le voyant, mon premier mouvement a été de lui

faire signe de la main de s'en aller....
Il s'est arrêté en silence avec l'air de l'effroi; ensuite, sans dire une parole, il est sorti. Alors j'ai eu l'injustice de lui savoir mauvais gré de m'avoir laissée dans l'état où j'étais, et j'ai fondu en larmes..... Au bout de quelques minutes Jacinthe envoyée par Albert est entrée; j'ai voulu être seule, et je suis restée trois heures dans ma chambre !.... Je n'ai revu Albert qu'en présence de témoins, il ne m'a parlé de rien. Ses discours sont simples et affectueux comme à l'ordinaire, mais je trouve dans son air et dans son maintien quelque chose de froid et de sévère. Grace à ma folie, il est bien persuadé que ces lettres ne sont qu'un stratagême, et peut-être croit-il que cet indigne artifice est de mon invention. Ah! que je suis malheureuse !.... Sur le soir Albert m'a rendu les lettres, en me disant tout bas : Chère Pauline, que ceci reste entre nous! je ne vous conseille pas de montrer ces lettres;

car soyez sûre qu'elles ne persuaderaient personne. Je n'ai rien répondu. Nous étions dans le salon, tous les enfans nous entouraient. A quoi servirait une explication ? comment pourrais-je prouver que cette confusion apparente ne vient que de l'idée que je lui suppose ? une femme criminelle ne tiendrait-elle pas ce langage? Albert croirait-il que l'on ne puisse jamais surmonter une délicatesse si bisarre ?.... Une tardive apologie dénuée de preuves ne saurait effacer une première impression vive et frappante. Ceci s'est passé hier ; je n'ai pu vous écrire, j'étais trop malade, j'ai encore bien mal à la tête. Adieu ; plaignez l'infortunée Pauline.

LETTRE XLIX.

De la baronne de Vordac au marquis d'Erneville.

Le 13 mars.

Je reçois de Pauline une lettre qui me déchire le cœur. Je vous envoie cette lettre ; vous y trouverez la vérité si naïvement exprimée que vous ne pourrez la méconnaître. Ah ! calmez les inquiétudes de cet ange, de cette femme incomparable, qui n'a jamais vécu que pour vous et pour la vertu. Je vous demande en grace de lui cacher cette démarche dont elle me saurait mauvais gré.

LETTRE L.

Réponse du Marquis.

Le 14 mars.

PAULINE, madame, se livre à des inquiétudes qui n'ont aucune espèce de fondement. Mon estime pour elle est aussi inaltérable que ma tendresse ; et c'est, je l'ose dire, ce que ma conduite devrait lui prouver.

Agréez, madame, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de mon respectueux attachement.

LETTRE LI.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel**, chanoinesse d'Alix.*

Le 6 août.

Je suis depuis huit jours, ma chère cousine, chez la marquise de T***, et je me retrouve *sans émotion* dans le voisinage du château d'Erneville et de la maison du vieux Dupui. Je ne me rappelle ces erreurs de ma jeunesse, que pour m'en étonner. Les aveux que je vous ai faits à cet égard, doivent vous convaincre que le souvenir qui m'en reste, ne saurait être dangereux. Je plains l'une des deux belles-sœurs, et je méprise souverainement l'autre. Ce dernier sentiment est universel; dans ce moment sur-tout l'indignation, ainsi que le scandale, est au comble. *Les deux époux* ont fait un accord qui a tout pacifié; le mari pardonne

la naissance *de Léocadie*, et la femme a la même indulgence pour le petit *Stéphen*. Les deux bâtards, à la face de toute la province, sont enfin réunis et élevés ensemble dans le château d'Erneville. D'après ce vertueux traité, Albert tolère l'amant actuel, le vicomte de St. Méran, et tout le ressentiment causé par le duel est immolé à l'amour paternel. Cela n'est-il pas héroïque? Depuis l'installation du petit bâtard, le vicomte a été reçu à Erneville, et à bras ouverts, par sa maîtresse et par son rival; mais on assure qu'en revanche Pauline a invité la mère de Stéphen, la comtesse d'Olbreuse, à revenir dans nos cantons, et que nous la verrons arriver incessamment.

Voilà, il faut en convenir, des événemens peu communs, et ce ne sont plus là des jeux d'enfans. L'héroïne de ce beau roman, Pauline, a trente-deux ans, et *le héros* a sept ou huit ans de plus!

Toutes ces folies nous divertissent extrêmement. La marquise de T***

est excellente à entendre sur ce chapitre; elle a bien de l'esprit, et sa société est délicieuse.

Assurément, ma charmante amie, de quelque manière que ce puisse être, nous nous reverrons cette année. Je ne me console de votre absence, qu'en nourrissant l'espoir de vous voir arriver à Autun, ou en formant le projet d'aller vous retrouver à Lyon. En attendant, écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, adressez-moi votre réponse ici, je compte y rester encore au moins trois semaines.

LETTRE LII.

Du Marquis à la comtesse d'Erneville.

D'Erneville, le 5 septembre.

J'AI fait une étourderie, ou pour mieux dire une folie, qui me cause beaucoup d'inquiétudes....

Vous savez quel charme mélancolique m'attire et me retient dans le souterrein depuis trois ans!... Le desir de fixer des pensées fugitives qui m'accablent, mais qui m'attachent, m'a fait imaginer d'y écrire mes longues rêveries. J'y porte un porte-feuille sur lequel j'écris ce qui s'offre à mon imagination : de retour au château, je relis ces productions de la tristesse; quand je suis hors du souterrein, je les juge avec plus de sang-froid; j'en copie ce qui m'en paraît bon, en retranchant ou déguisant tout ce qui a rapport à ma situation, et j'en forme un ouvrage *sur la mélancolie*,

dans lequel on trouvera sûrement du sentiment et de la vérité. Je ne manque jamais de brûler les feuilles de l'écrit original, composé dans le souterrein, quand j'en ai fait l'extrait, mais quelquefois je le garde trois ou quatre jours. Hier, l'ayant encore dans ma poche, j'ai été à dix heures du matin me promener sur la grande route pour essayer un nouveau cheval. En passant auprès du moulin-à-vent, le cheval qui est extrêmement ombrageux et rétif, a fait un écart prodigieux et s'est jeté à terre. Je ne me suis fait aucun mal, ce qui est fort heureux, car j'ai été renversé sous le cheval; mais, dans ce mouvement, j'ai perdu mon porte-feuille, qui est sorti de ma poche sans que je m'en sois apperçu. Ce n'est qu'en me déshabillant pour me coucher, que j'ai fait cette découverte. J'ai envoyé un de mes gens sur le chemin; on n'a rien trouvé, et j'ai moi-même inutilement cherché ce matin. Ce porte-feuille aura été pris par quelque passant, et

ne sera point restitué, puisqu'on ne l'a pas déjà rapporté. Il est vrai que mon nom ne s'y trouve point; cependant, si près du château d'Erneville, on doit bien imaginer qu'il m'appartient. Je serais au désespoir qu'il tombât entre les mains de Pauline; mais par bonheur qu'elle ne va jamais se promener de ce côté, ni les enfans non plus. La poste part ce soir, et j'ai voulu soulager mon inquiétude en vous la confiant. Ah! mon amie, la paix et la tranquillité sont des biens perdus sans retour pour votre malheureux fils!

J'ai mené Stéphen dans le souterrein; je ne puis vous exprimer ce que j'ai ressenti en le voyant assis sur le rocher où m'apparut sa malheureuse mère!... Non, nul raisonnement, nulle force d'ame, rien enfin ne pourra jamais me dissuader d'avoir *entendu!* d'avoir *vu!*.... C'était elle! il est bien prouvé qu'elle n'existait plus alors, mais c'était elle!.... et St. Méran ne vit absolument rien! Ce souvenir

confond ma raison, je me répète chaque jour que cette vision ne fut qu'une illusion, je me le répète vainement, je ne puis le croire; cependant je ne puis admettre un prodige.... Je ne comprends pas comment cette confusion d'idées ne m'a pas fait perdre entiérement la tête.

Adieu, ma mère; Stéphen se porte bien, apprend à merveille, et me devient tous les jours plus cher.

LETTRE LIII.

Anonyme adressée à la Marquise.

D'Erneville, le 15 octobre.

Madame,

Un passant a trouvé, près du château d'Erneville, un vieux portefeuille de cuir, renfermant les papiers ci-joints, qu'il a lus, parce qu'ils n'étaient ni signés, ni cachetés. Il les a montrés à une dame qui connaît l'écriture de M. le marquis d'Erneville, et qui assure que ce singulier écrit est de lui. Comme il paraît que la tête de M. le marquis est tout-à-fait détraquée, on croit, madame, vous rendre un service en vous éclairant à cet égard.

Cette Camille, mère de Stéphen, dont il est question, fut séduite par le fidèle Albert, et pendant un an, sa maîtresse à Paris. Ensuite, elle vint, sous un autre nom, s'établir à *Nevers*;

elle

elle y resta long-tems ; elle venait de tems en tems, déguisée, voir son amant à Erneville ; le *souterrain* fut plus d'une fois le lieu du rendez-vous. Elle fit le voyage d'Auvergne et beaucoup d'autres. Enfin, moins constante que belle et séduisante, elle s'ennuya de ce genre de vie ; elle retourna à Paris, y débuta à l'opéra, fit beaucoup de bruit par ses talens et par sa beauté. Le duc de Rosmond en devint amoureux, la tira du théâtre, et s'attacha passionnément à elle. Cette charmante créature mourut il y a trois ans.

RÊVERIES

Du marquis d'Erneville, écrites par lui dans le souterrain, au clair de lune, le 4 septembre, trouvées dans le porte-feuille, et envoyées dans la lettre anonyme.

Oui, l'on peut jouir des affections même renfermées sous la tombe! La mort ne saurait les détruire; elle ne fait que les épurer. On en jouit avec une profonde mélancolie, mais il serait plus triste encore d'y renoncer!.. Il est quelque chose de plus terrible que la mort; c'est l'oubli!... L'ingrat, l'affreux oubli, voilà le néant pour la sensibilité!...

O Camille! j'éloignai de ma pensée, durant ta vie, ton dangereux souvenir; maintenant je puis, je dois me le rappeler! M'y livrer n'est plus qu'un châtiment et qu'une expiation...

La douleur et le remords me conservent l'idée de mon crime, et la reconnaissance jette un voile éternel sur tes erreurs. Je ne veux me retracer que tes charmes, ta franchise, la noble fierté de ton ame, et cette énergie touchante et passionnée qui n'appartenait qu'à toi !...

Tu n'es plus ! mais tu vis toujours dans ce cœur qui, n'ayant pu se donner à toi, et n'osant même te regretter, ne se consolera jamais !... Je ne puis offrir à ta mémoire que ma douleur... ah ! du moins, les pleurs que je répands sur ta cendre couleront jusqu'à mon dernier soupir !... Là, je t'ai revue ! ce n'était point un songe : je t'ai revue... non telle que tu m'apparus autrefois dans ces jours rapides d'enchantement et d'égarement !... L'éclatante fraîcheur de la jeunesse ne brillait plus sur ton visage, le feu de l'amour n'animait plus tes yeux ; moins éblouissante, mais aussi belle et plus touchante mille fois, je t'ai revue sur ce rocher !... dans ce lieu

consacré pour moi par un inconcevable prestige! Oui, je veux écarter tous les doutes d'une orgueilleuse et vaine raison!.... je veux croire que ton ombre errante s'est reposée dans ce mystérieux asyle!... Oh! combien ta ravissante figure était majestueuse!... ton regard fixe et perçant, comme un glaive vengeur, pénétra jusqu'au fond de mon ame! Ah! ce trait déchirant ne peut s'en arracher!... Que voulais-tu?... venais-tu pour me punir, ou pour m'annoncer mon pardon?... Croirai-je que l'ame, dégagée de ses liens terrestres, puisse conserver le desir de la vengeance? Non, la haine et le ressentiment sont des passions humaines; le sentiment seul doit être immortel, seul il doit nous survivre!... ton apparition dut être un bienfait!... Cependant, quel trouble affreux elle m'a laissé! quelle révolution elle a produite dans mon cœur!... Oh! du sein de la tombe quel empire as-tu su reprendre sur mon imagination!... Sans cesse obsédé par ton

image, toujours distrait et préoccupé, je ne vois que toi, je ne vois, hélas! qu'une ombre fugitive; la réalité s'anéantit pour moi, je n'en saurais jouir, ma vie n'est plus qu'un rêve mélancolique, je m'abandonne tout entier à de tristes illusions, je me plais à les nourrir, à les conserver!... Pourquoi cette imagination si frappée, si remplie de toi, ne peut-elle te présenter encore à mes yeux?... Inutiles souhaits formés tant de fois depuis trois ans! .. Camille!... reviens... tu m'entends, tu m'écoutes; mais cesse d'être invisible! montre-toi!... Oh! si je pouvais te voir encore une seule fois sur la cîme de ce rocher!... à la douce et pure clarté de ce ciel étoilé!... là, sur ce siège de mousse, à côté du cyprès que mes mains ont planté,... j'oserais t'interroger! je n'aurais qu'une seule question à te faire, je demanderais: *Camille est-elle heureuse?* et si elle me répondait: *Oui, je le suis*, je mourrais satisfait!...

LETTRE LIV.

De la baronne de Vordac à M. du Resnel.

Le 17 octobre.

JUGEZ, monsieur, comme je suis malheureuse de savoir Pauline malade, et d'être retenue ici par un devoir sacré. Ayez pitié de moi. Mandez-moi au vrai comment elle est, quel est son mal, car tout ce qu'on m'en dit ne m'apprend rien. Sauval prétend que c'est une attaque de nerfs. Mademoiselle du Rocher me mande que c'est une indigestion. Le petit billet de Léocadie est très-effrayant, et n'explique rien. Au nom du ciel, écrivez-moi avec détail. A-t-on envoyé, à Dijon, un courier au marquis?.... Enfin, ne me laissez rien ignorer de ce qui la touche. Mon inquiétude est inexprimable. J'attends votre réponse avec une impatience dont vous seul pouvez avoir une idée.

Grace au ciel, le baron est moins mal ce soir.

LETTRE LV.

Réponse de monsieur du Resnel.

Le 17 octobre.

D'APRÈS le rapport de Sauval, je partis sur le champ pour Erneville, et depuis cinq heures que j'y suis, je n'ai pu la voir encore. Léocadie et Maurice, sans consulter leur mère, avaient déjà envoyé chercher le docteur Tiphaine, et voici ce que cet honnête et habile homme m'a dit en particulier : que ce mal subit venait certainement *d'une cause morale*. Elle a eu des convulsions violentes, elle a de la fièvre, elle est morne, silencieuse, ne peut supporter personne dans sa chambre, pas même Léocadie. La visite du médecin a paru lui déplaire beaucoup ; à peine a-t-elle répondu à ses questions ; elle n'a parlé à ses enfans que pour leur défendre formellement d'envoyer un

courier au marquis, ou même de lui mander par la poste cet accident. On était tenté de lui désobéir à cet égard, ce que j'ai empêché. J'ai fait sentir aussi au médecin qu'il devait cacher son opinion sur son mal, et c'est ce qu'il fera. Au reste, le médecin n'est point inquiet. Mais je vous avoue, madame, qu'il m'est impossible de retourner ce soir à Gilly; je coucherai dans le château d'Erneville pour la première fois de ma vie en l'absence d'Albert. Je veux savoir comment elle passera la nuit, et comment elle sera demain.

Voici comment ce mal a pris.

Hier, (jour de poste) Pauline se portait à merveille. A quatre heures on apporte de la poste une grosse lettre pour Pauline et les gazettes. Pauline, après avoir beaucoup regardé sa lettre, se leva sans l'ouvrir, et passa seule dans sa chambre. Tout le monde fut à la promenade. Au bout d'une heure, Pauline sonna...... Jacinthe était sortie; Suzette entra chez

elle, et la trouva dans un état affreux; elle avait le frisson et des convulsions; elle demanda de l'éther, et ne voulait point se coucher. Mais le frisson augmentant, on la mit au lit. Elle eut alors de grands vomissemens. Les enfans rentrèrent dans ce moment; ils envoyèrent à Bourbon chercher le docteur, qu'elle refusa positivement de voir. Personne ne se coucha, et à quatre heures du matin elle se trouva si mal, qu'elle demanda le médecin. Il lui donna une potion qui la calma un peu. Elle est beaucoup mieux aujourd'hui, mais toujours au lit, et, comme je vous l'ai dit, ne voulant voir qui que ce soit. Elle a même prié le docteur de retourner à Bourbon. Vous savez combien il lui est attaché. Il ne partira d'ici que lorsqu'elle sera en état de se lever.

Dans tout ceci les enfans sont ce qu'ils doivent être pour la plus tendre des mères et la plus parfaite de toutes les institutrices. Léocadie sur-tout est adorable. Combien tout ce qui aime

Pauline doit la chérir !...... J'envoie Simon qui me rapportera de vos nouvelles et de celles du baron. J'aurai l'honneur de vous recrire demain matin de bonne heure ; Sauval vous portera ma lettre, il pourra répondre à toutes vos questions, et il reviendra quand vous voudrez le renvoyer. Adieu, madame, qui peut mieux que moi comprendre votre peine et votre inquiétude ?

LETTRE LVI.

Du même à la même.

D'Erneville, le 18 octobre.

Je l'ai vue, elle est levée; un bain qu'elle a pris à cinq heures du matin a fait des miracles. Elle n'a plus de fièvre, mais elle est bien faible, bien changée, et ce qui n'est que trop frappant, c'est la rougeur extrême de ses yeux......

Son cœur a souffert une violente secousse, il est impossible d'en douter; puisse-t-elle soulager sa peine en vous la confiant! Pour moi, sans connaître ce chagrin secret et sans le deviner, je le partage du fond de l'ame.

J'ai découvert aujourd'hui que mademoiselle du Rocher a pris sur elle, malgré la défense de Pauline, d'écrire au marquis; ainsi je suis persuadé qu'il reviendra très-incessamment.

Je partirai d'ici demain après le

dîner ; vous pensez bien, madame, que ce ne sera point pour retourner à Gilly : je vous consacrerai tout le reste de cette semaine..... Etre auprès de vous, c'est n'avoir pas quitté Pauline, c'est la retrouver encore.

LETTRE LVII.

Du Marquis à la Comtesse.

Du château d'Erneville, le 21 octobre.

PAULINE est encore bien abattue, elle a les yeux bien rouges.... mais d'ailleurs elle est parfaitement rétablie.

Vous m'avez positivement ordonné de vous instruire avec une parfaite vérité de tous les détails de sa maladie... Hélas! ma mère, que vous dirai-je?... Le 16 elle était dans la plus brillante santé; la poste arriva. On lui remit une lettre et les gazettes; elle laissa les gazettes dans le salon sans les ouvrir (je les ai retrouvées toutes cachetées sur la cheminée), elle fut lire sa lettre dans sa chambre, et après cette lecture elle eut d'horribles convulsions.... J'ai ouvert toutes les gazettes, arrivées ce jour-là par le même courier, et j'y ai vu que le

duc de Rosmond, à la chasse du roi, est tombé de cheval, et qu'il a été si grièvement blessé, que l'on n'avait aucune espérance pour sa vie... Heureusement (et cette expression ne m'échappe point, je l'emploie avec réflexion) *heureusement*, dis-je, que la gazette du 19 apprend que le duc est hors d'affaire; et *le* 19, Pauline, pour la première fois depuis son accident, s'est mise à table, et est descendue dans les jardins... Au reste, je dois dire qu'elle n'a lu ni la première ni la seconde gazette; toutes deux sont restées cachetées dans le salon, mais Pauline reçoit des lettres par la poste !... Personne ici n'a lu ces gazettes que j'ai sur le champ brûlées, afin qu'on ne puisse faire, du moins dans le château, de fâcheux rapprochemens.... Pour prix de ma confiance sans bornes, j'ose vous demander avec instance de lui taire mes réflexions à cet égard. L'en instruire ne servirait qu'à l'affliger et à me désespérer, en m'ôtant ma seule consolation,

celle de vous ouvrir mon ame sans aucun déguisement. Pauline soutient que son mal n'a eu pour cause qu'une violente indigestion, suivie d'une attaque de nerfs. Je parais le croire, elle est satisfaite, nous vivons en paix; si elle savait ce que je pense sur ce point, elle ne pourrait que répéter que *tous les hasards sont toujours combinés contre elle*. Je suis un peu blâsé sur cette phrase, elle ne me ferait nulle impression, et nous serions tous deux également à plaindre. Je conviens qu'il est physiquement très-possible que Pauline ait eu sans aucune cause morale de la fièvre et des convulsions justement à l'heure de l'arrivée de la poste. Mais ce jour même, à cette heure même, elle reçut une lettre. Cette lettre n'était ni de vous, ni de moi. Elle s'enferma pour la lire, et s'évanouit après l'avoir lue.... Voilà bien des hasards singuliers pour un seul fait!

Vous me direz, mon amie, que même en supposant qu'elle eût aimé

jadis l'homme qu'elle n'a vu que quelques jours, il serait sans vraisemblance qu'elle eût conservé pour lui un tel sentiment, après quatorze ans d'absence. Non, je ne crois pas qu'elle ait conservé de l'amour, mais je crois qu'adorant Léocadie, elle s'est passionné pour son père ; que sans être complice de ses artifices, elle lui en sait gré ; qu'elle les trouve ingénieux et intéressans, qu'elle y voit à la fois un desir estimable de la disculper, et une tendresse touchante pour Léocadie. Ces attentions, ces présens charmans et magnifiques, cette persévérance, ces lettres remplies de sentimens, toutes ces choses ont fini par la toucher profondément; rien ne me paraît plus simple. Mais n'en parlons plus, je vous accorde que toutes ces étranges apparences ne sont point des preuves positives ; avouez du moins qu'il y a de quoi s'étonner, douter et s'attrister. Vous me reprochiez de m'abandonner à *des idées fantastiques* qui troublent et noircissent mon

imagination. Ah ! ma mère !..... hélas ! je suis forcé d'aimer avec moins d'abandon l'objet qui pouvait seul occuper uniquement et remplir mon cœur...... Toute idée étrangère à cet objet, quelque triste qu'elle paraisse, si elle peut me distraire de mon infortune réelle, ne saurait être pour moi que salutaire. *Les illusions du souterrein* n'agissent que sur mon imagination qu'elles occupent fortement, elles ne m'inspirent que de la mélancolie ; mes réflexions sur Pauline me déchirent le cœur, et si je m'y livrais sans réserve, elles me jeteraient dans le plus affreux désespoir !..... Laissez-moi donc m'égarer avec une ombre, méditer sur un tombeau, et dans des rêveries vagues, tristes, mais attachantes, perdre quelquefois le souvenir et le sentiment de mes peines véritables !......

LETTRE LVIII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 8 octobre.

Quoi ! chère amie, vous doutez de ma confiance et de ma tendresse ! Ah ! n'achevez pas d'accabler votre malheureuse Pauline ! Eh bien ! je vais vous dire tout ce qu'il m'est permis d'avouer. Je vous affligerai sans vous instruire. Je vous donnerai la plus grande preuve de confiance sans vous révéler mon secret..... Mais à mon tour j'exige de votre amitié que vous cessiez de m'interroger sur ce triste sujet, et que vous brûliez cette lettre quand vous l'aurez lue.

Oui, ce mal subit fut produit par *une cause morale*, par la découverte d'un mystère effrayant et douloureux !..... J'ai éprouvé dans l'espace de quelques minutes tout ce qui peut frapper l'imagination et déchirer le

cœur !...... la surprise, le saisissement, la terreur, la pitié, l'indignation.... et d'autres mouvemens encore plus pénibles et plus violens !..... Ne m'en demandez pas davantage, ô mon amie ! je me fais une vertu de mon silence ; respectez-le, vous ne pourriez le faire rompre.

Ne soyez point inquiète de ma santé, je la soigne, elle est utile à quelques êtres ; ah ! la douleur ne cause point la mort !....... Ce corps périssable, malgré sa fragilité, est fait pour résister, sans se détruire, aux souffrances inséparables de la vie, comme un vaisseau est fait pour supporter, sans se briser, l'effort des vents et des tempêtes. Adieu ; j'irai sûrement vous embrasser avant la fin de la semaine.

LETTRE LIX.

Réponse de la Baronne.

Le 25 octobre.

UNIQUE amie de mon cœur ! ma bien-aimée Pauline ! oui, je respecterai ton silence, je suis certaine que le motif en est sublime. Quand je le pourrais, je ne voudrais pas pénétrer ce funeste secret, je croirais le trahir en cherchant à le deviner. Je me tairai sans effort, je ne te questionnais que pour gémir avec toi, si tu souffrais : que m'importe les détails ? ne sais-je pas tout, lorsque je sais ce que tu éprouves ?.... Viens pleurer dans le sein d'une amie fidelle ; viens, tes larmes confondues avec les miennes couleront avec moins d'amertume !...

LETTRE LX.

De la Marquise à la Baronne.

Le 4 janvier.

Les *étrennes anonymes* sont arrivées. Ce sont des anneaux d'oreilles et des bagues de pierreries d'une très-grande beauté, et deux autres choses beaucoup plus précieuses aux yeux de Léocadie, deux ouvrages faits par sa mère, une robe magnifiquement brodée en or et en soie nuée, et un tableau à l'huile peint d'une manière charmante, et représentant une femme voilée dans un jardin, traçant sur un arbre le nom de *Léocadie*. Ces présens étaient accompagnés d'une lettre extrêmement tendre, mais très-courte, adressée à Léocadie.

Le duc de Rosmond est arrivé à Moulins, précisément le jour où j'en suis partie. Quel bonheur pour moi de ne l'y avoir pas rencontré ! Il est

venu pour la tenue des Etats de la province, c'est-à-dire, pour y passer quelques jours avec le prince de ***. J'imagine qu'ensuite il ira faire une visite à l'évêque d'Autun. Je ne puis vous exprimer à quel point je souffre de le savoir si près de nous! Léocadie est bien troublée de cette idée, car je ne lui ai point caché que beaucoup d'apparences nous persuadent qu'il est son père. Elle a trouvé le moyen d'admettre cette supposition avec la croyance que sa mère n'est point coupable d'adultère. Sa mère lui dit, dans sa première lettre, qu'elle fut la victime *d'une funeste erreur*. Léocadie pense qu'elle est libre, et que le duc ne l'aura séduite qu'en lui cachant qu'il était marié, ce qui est assurément très-possible; cette infâme imposture ne serait qu'une gentillesse pour un homme aussi dépravé. Le voisinage du duc nous expose souvent à l'inconvénient d'entendre inopinément prononcer son nom; alors Léocadie pâlit et je rougis!.... Hélas!

pourtant ce n'est pas à moi de rougir!.. et c'est moi qui gémis sous le poids de l'injustice et de la honte !.... Mais je ne me plains point, puisque le ciel a daigné me laisser l'innocence, ce bien inestimable dont tant de cœurs, faits pour la vertu, déplorent en secret la perte irréparable !..., trésor si précieux, que même la toute-puissance de l'Eternel ne saurait le rendre, lorsqu'il est perdu !... Dieu peut nous rendre la santé, le bonheur, la vertu, la vie même, mais il ne saurait nous restituer l'innocence. Sa bonté suprême ne peut que nous aider à la conserver.

Madame d'Olbreuse m'écrit toujours avec la même exactitude et la même amitié. Son beau-frère, le marquis d'Elvas, vient d'épouser une parente du chevalier de Celtas, de la branche aînée de cette famille, établie en Languedoc. Je ne crois pas que cette alliance produis une bien tendre liaison entre le chevalier de Celtas et madame d'Olbreuse.

Adieu, amie parfaite et si chérie! Assurément j'irai lundi à Bourbon dîner chez le docteur, puisque je suis sûre de vous y trouver, et que j'ai de plus l'espérance de vous emmener à Erneville.

LETTRE

LETTRE LXI.

De la même à la même.

Le 2 mars.

Il est vrai, chère amie, que je me suis toujours un peu moquée des tombeaux placés dans des jardins, et cependant je viens d'en faire achever un dans l'enceinte fermée de mon parterre; mais cette idée est moins inconséquente, et sur-tout moins commune que vous ne le pensez!....

Je vous avoue donc franchement que non-seulement je ne ferai point ôter cette fabrique, mais que c'est moi qui l'ai fait placer où elle est. C'est ce que je ne voulais point dire publiquement; voici le fait : depuis plus de deux mois je desirais de pouvoir *méditer sur un tombeau*, et connaissant la discrétion de Sauval, je lui fis une demi-confidence; je lui dis que m'étant déclarée contre ce

genre d'ornemens, je ne voulais point paraître inconséquente, sur-tout aux yeux de mes élèves ; je l'instruisis de mon projet, qui s'est heureusement exécuté. J'avais une jolie statue de la Mélancolie ; cette charmante figure tient une colombe, et pleure sur une urne funéraire. J'ai gravé sur le socle de la statue ces vers de monsieur de la Harpe :

» Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle ;
» A sa douleur qu'elle aime, elle est toujours fidelle. «

et j'ai dit, devant tout le monde, que je voulais placer cette statue dans mon jardin particulier, ce qui a paru fort simple. J'ai ajouté que, pour donner bonne grace à la statue dont le socle est trop bas, je la mettrais sur un piédestal. En effet, à côté du rocher et de la fontaine, j'ai fait faire un petit ouvrage creux, en maçonnerie, ressemblant à un piédestal. Un jour qu'Albert était à Luzi, j'ai secrétement déposé dans le vide intérieur de çet ouvrage un petit coffre

de bois de cèdre que j'ai entiérement recouvert de plaques de plomb; ensuite j'ai moi-même remis assez de mortier sur ce coffre pour le bien cacher, et j'ai, sur-le-champ, fait sceller le tout, en ma présence, avec des briques et du ciment. Le lendemain de cette opération, nous partîmes pour Dijon, et je dis publiquement à Sauval que je le chargeais de faire recouvrir ce piédestal en marbre blanc, et d'y poser la statue. Au lieu de cela, pendant mon absence, il a fait faire, suivant notre convention secrète, *un tombeau* de la plus belle proportion et de la forme la plus élégante, et la statue est placée sur la cîme du rocher; elle fait là un effet très-frappant. A mon retour j'ai paru fort surprise et fort mécontente de cette prétendue invention de Sauval; mais le tombeau étant fait et produisant véritablement un point de vue extrêmement pittoresque, tous mes élèves m'ont conjurée de le laisser, et je n'ai pas eu de peine à y consentir.

Quant au coffre de cèdre, tout ce que je puis vous dire, mon amie, c'est qu'il renferme un triste dépôt!... il contient le secret qui pèse sur mon cœur, et que je ne puis confier à l'amitié.... Mais si, comme je l'espère, Albert me survit, il saura ce mystère quand je ne serai plus; et j'ose croire qu'alors cette tombe, si souvent baignée de mes larmes, deviendra du moins le dernier objet de ses méditations!...

Adieu, tendre et chère amie; brûlez sus-le-champ cette lettre.

LETTRE LXII.

Du vicomte de St. Méran au comte de Poligni.

Paris, le 28 avril.

Je vois avec un plaisir inexprimable, mon ami, que guéri enfin d'une passion malheureuse, vous vous livrez avec ardeur aux charmes de l'étude, de la lecture et de la philosophie. Je vais répondre aux doutes que vous me proposez, et aux questions que vous me faites.

Croyez, mon cher Poligni, que les préjugés les plus nombreux comme les plus nuisibles, sont l'ouvrage des passions. La simple crédulité peut facilement céder à l'évidence : nul attrait puissant ne l'attache à l'erreur; elle se dissipe sans résistance en voyant la lumière que les passions redoutent, et que par conséquent elles évitent ou feignent de méconnaître.

Non, il faut au peuple une religion. Plus les hommes sont rapprochés de la nature, plus ils sentent ce besoin, ce desir sublime inspiré par l'espoir et par la reconnaissance. L'athéisme est un rêve monstrueux de l'homme civilisé, corrompu par l'orgueil; tous les sauvages ont établi parmi eux des cérémonies religieuses. Reconnaître un pouvoir souverain, l'honorer et l'invoquer, sont des idées et des actions inséparables, lorsqu'on ne suivra que les lumières naturelles de la raison. Ainsi l'idolâtrie n'est qu'un égarement de l'instinct que le créateur nous a donné, et l'athéisme, ou, ce qui revient au même, *le déisme* des philosophes modernes, en est la dépravation la plus absurde et la plus étonnante. De tous les systêmes, le plus extravagant est sans doute celui de l'athée; mais l'indifférence et la conduite des déistes encyclopédistes sont également incompréhensibles. Qui leur a révélé que cet être suprême qui a créé l'homme sensible et raison-

nable, et qui lui a donné une ame immortelle, soit indifférent à ses hommages et sourd à ses prières? qu'il n'attende rien de plus des créatures intelligentes qui ont reçu de lui la pensée et le don de la parole, que des animaux dépourvus de raison qu'il a soumis à leur empire? Quoi! ces réflexions si simples n'inspirent même pas le plus léger doute à nos déistes!

Dieu ne punit point et ne veut point de culte: ils en sont sûrs! Et à quoi donc peut me servir la croyance d'un Dieu? quelle influence peut-elle avoir sur mes desseins et sur ma conduite? quelle utilité, quelle consolation en puis-je tirer? Qu'est-ce donc que cet être impassible que je ne puis offenser, que je ne puis toucher? ce maître dédaigneux qui refuse de m'entendre? pourquoi m'a-t-il donné la faculté de connaître qu'il est la source éternelle de toute perfection, si ce n'est pour l'adorer?... L'athée du moins est conséquent; il dit: *Point de culte, parce qu'il n'y a point*

de Dieu. Mais dire : *Point de culte, quoiqu'il y ait un Dieu*, c'est blasphémer encore, et c'est conclure d'une manière infiniment plus absurde.

L'homme irreligieux, dès qu'il est affirmatif, est insensé, en ne le jugeant même que d'après ses propres raisonnemens ; il ne veut croire que ce qui lui est géométriquement prouvé. Or il sait qu'il lui est impossible de prouver qu'il n'y a point de Dieu, il doit être dans le doute ; et s'il admet un Dieu, comme il lui est également impossible de prouver que Dieu ne veut pas qu'on l'honore et qu'on l'invoque, il doit être encore dans le doute à cet égard, et dans ce doute il est extravagant de rejeter la prière. Au lieu de ce scepticisme (le seul genre d'irreligion que l'on puisse concevoir) nos esprits forts affichent une croyance fixe, inébranlable ; ils sont affirmatifs et tranchans, comme s'ils avaient les preuves les plus positives de la vérité de leurs suppositions. Quelle

est donc cette aveugle foi de l'incrédulité ? cette foi si vive et si ferme ? et pourquoi la foi chrétienne lui cause-t-elle tant d'étonnement ?

On répète ce qu'on disait jadis (et ce qui pouvait être vrai il y a cent ans), qu'il n'y a point d'athées de bonne foi. Avant que la philosophie moderne eût bouleversé tous les principes , toutes les idées , et détruit toute moralité , l'athéisme était en effet extrêmement rare ; il y avait alors de véritables déistes , mais par conséquent très - différens des nôtres. Ces anciens déistes , en admettant l'existence de Dieu , croyaient qu'on doit l'adorer et le prier. Sur tous les autres points ils n'avaient que des doutes , et ce scepticisme (qui fut celui de Montaigne et de tant d'autres) leur laissait du moins du respect et même de la vénération pour le culte établi, parce qu'ils pensaient que ce culte pouvait être agréable à l'Être - Suprême ; ils n'admettaient ni ne re-

jetaient la révélation, et ils admiraient la sublimité de la morale évangélique. Ces déistes n'avaient point d'orgueil, le simple doute n'en donne pas; loin de mépriser ceux qui croyaient fermement, ils répétaient : *Peut-être ont-ils raison.* Aussi parmi eux, les ames douées d'une grande sensibilité et les esprits capables de méditation ne pouvant supporter cette funeste incertitude, réfléchissaient, s'instruisaient, afin de découvrir la vérité qui se montre toujours à ceux qui la cherchent avec sincérité, et ils finissaient par devenir véritablement religieux. Les autres, entraînés par les passions ou dominés par la paresse, restaient avec indolence dans un état d'indécision. A ces déistes ont succédé les athées; l'orgueil qui les dépravait et les enivrait, les a réunis, et ils ont formé une secte, celle des encyclopédistes. Assurément on ne peut mettre en doute l'athéisme des chefs de cette secte : durant leur vie ils en

ont enseigné la doctrine, en n'osant nier toutefois, du moins ouvertement, l'existence de Dieu et la spiritualité de l'ame ; mais depuis leur mort, leurs lettres et leurs ouvrages posthumes montrent assez leurs véritables sentimens. Voltaire, Diderot et d'Alembert, en prêchant le matérialisme, en faisant des athées de tous leurs prosélytes, n'osèrent prendre un titre odieux qui aurait révolté la multitude ; ils donnèrent à l'athéisme un nom moins déshonoré, mais pendant soixante ans ils en répandirent les principes avec une infatigable persévérance. C'est ainsi que l'athéisme, malgré sa stupide audace, forcé de devenir hypocrite, a pris le masque du déisme. Et l'on pourrait aujourd'hui dire, en général avec justesse, qu'il *n'y a point de déistes de bonne foi.* Enfin par un renversement de toute raison, par une inconcevable inconséquence, et qui peint particuliérement ce siècle, la cause de l'athé-

isme n'est plus soutenable, elle est universellement abandonnée, et l'athéisme n'a jamais été si commun. Il est vrai que nos prétendus déistes conviennent de l'existence de Dieu, (1) mais ils ne s'occupent pas plus que les athées, de ce Dieu dont ils ont fait un être si parfaitement inutile à l'homme et à la morale ! Enfin ils ont brisé le lien sacré qui unit l'homme à son créateur, et qui donne à la fois un but, un encouragement et un prix à la vertu. Je le répète, il n'y a entr'eux et les athées aucune différence réelle, et voilà l'espèce d'irreligion dominante et générale.

Les philosophes modernes prétendent qu'un peuple composé d'athées, formerait la nation la plus paisible et la plus douce de l'Univers, et ils soutiennent qu'il serait à desirer qu'il n'y eût point de religion domi-

(1) Robespierre en convenait aussi.
Note de l'Éditeur.

nante dans un état, et point de culte prescrit. Tout gouvernement qui ne prescrirait pas un culte public, abolirait la religion. Si ce malheur arrive jamais en France ou ailleurs, qu'en résultera-t-il ? que le peuple tombera dans la plus déplorable superstition. Quiconque a vécu dans les campagnes et connaît le peuple, sait qu'il ne se passera jamais de culte. Si on lui ôte la religion de ses pères, il s'en fera une ; il oubliera l'évangile dont la morale gêne les passions, il fera consister toute la piété en petites pratiques ; ces pratiques se multipliant et dégénérant, deviendront chaque jour plus absurdes, et formeront insensiblement des idolâtres et des fanatiques.

Pour assurer l'empire des lois équitables et bienfaisantes, il faut appuyer ce code humain sur un code religieux. Que sont les lois sans une morale publique ? et cette morale où la puiserait-on en France, si la re-

ligion était détruite ? où le peuple en trouverait - il les premières notions ? Dans les livres des vrais philosophes ? dans ces ouvrages immortels qui ont élevé la France (l'ingrate France !) au-dessus de toutes les nations ? Mais si l'on ne voulait plus de religion, il faudrait défendre la lecture de Fénélon , de Pascal , de Massillon , de Bossuet , de Racine , etc. , parce qu'on prouve dans leurs ouvrages que la véritable vertu ne peut exister sans la religion, et qu'on y refute victorieusement tous les sophismes qui de nos jours ont paru de si *lumineuses* nouveautés !... Il faudrait donc recourir aux livres des philosophes modernes.

Le ciel nous préserve du malheur affreux de voir jamais leurs maximes et leur morale en action !.... Nous verrions tout ce que la folie , l'inconséquence , le déréglement , l'injustice et la férocité peuvent offrir de plus monstrueux ! Qui pourrait trouver dans ces ouvrages incohérens

une chaîne quelconque de principes? Les contradictions les plus frappantes y fourmillent à chaque page, les vices les plus odieux y sont divinisés, c'est un labyrinthe ténébreux parsemé d'abîmes, où l'on s'égare dès les premiers pas.

La morale sans religion sera toujours arbitraire, et personne alors ne partant de principes sacrés, chacun pourra soutenir les sophismes les plus pernicieux. L'un fera l'éloge des passions, l'autre celui du suicide; un autre tournera en ridicule les vertus, et traitera de préjugés l'amour de la patrie et les sentimens de la nature. Il soutiendra *qu'une femme galante est plus utile à l'état que celle qui passe sa vie à soigner les malades, secourir les pauvres et délivrer les prisonniers* (1). Un autre louera des actions féroces, et ne verra qu'une *faiblesse aimable* dans l'adultère, et même

(1) Helvétius.

dans l'excès le plus honteux et le plus dépravé de la débauche (1). Toutes ces choses se trouvent dans les écrits de nos philosophes. Pourquoi tous ces principes ne seraient-ils pas admis ? ils sont commodes pour tant de gens ! et à quel tribunal pourra-t-on en appeler ? qui aura l'autorité de les condamner ? L'opinion d'un homme ne vaut-elle pas celle d'un autre homme ? et si celui qui en soutient une mauvaise, a de l'esprit et de grands talens, ne sera-t-il pas toujours sûr d'avoir raison ? Mais avec un code religieux cette anarchie morale ne peut exister, puisque tout ce qui est contre la morale enseignée par la religion, est reconnu mauvais. Dira-t-on que l'on ferait faire des ouvrages élémentaires de morale pour le peuple ? Je défie qu'on les fasse utiles et conséquens sans copier l'évangile ; mais même dans ce cas, si on ne les donne

(1) Diderot, Voltaire.

pas comme la parole de Dieu, ils ne feront que des hypocrites, car par leur seule autorité les hommes n'obtiendront jamais de leurs semblables de se soumettre à une morale si austère et si pure ; on sentira qu'elle est sublime, on paraîtra quelquefois la suivre (ce qui ne sera qu'extérieur), on substituera l'orgueil à la conscience. La crainte de Dieu peut conduire à la perfection ; la seule crainte du blâme des hommes n'a jamais donné de vertus réelles, et n'inspire communément que de la lâcheté et de la fausseté. Enfin, si l'on donne une autre morale que celle de l'évangile, elle sera fausse et si on la donne cette morale éternelle, quelle folie, quand on peut parler au nom de Dieu, c'est-à-à-dire, avec une autorité suprême, de ne parler qu'en son propre nom ! Piller l'évangile et le proscrire, serait une étrange démence.

Que peut-on opposer à ces raisonnemens ? que la religion peut produire le fanatisme ? De quoi les hommes

n'abusent-ils pas ? Faut-il tâcher d'éteindre dans tous les cœurs l'amour de la patrie et de la liberté, parce que ces sentimens mal entendus ont fait commettre dans tous les tems les crimes les plus atroces ? Observons que le fanatisme religieux peut se combattre par l'évangile même qui ne prêche que la douceur et la tolérance, et que, loin d'avoir un moyen si puissant contre le fanatisme inspiré par l'amour de la liberté, les exemples les plus imposans semblent en autoriser tous les excès. Tous les héros les plus révérés en ce genre ont été des assassins. Harmodius et Aristogiton, Timoléon chez les Grecs, Brutus chez les Romains, etc.

Heureusement, pour la cause de la vertu, que depuis la mort des chefs de la plus dangereuse de toutes les sectes, l'irreligion n'est plus prônée que par des gens dont les ouvrages sont aussi méprisables que leurs principes ; prosélytes impies qui, faisant profession de révérer les encyclopédistes, ont tant de fois, par leurs

louanges ignominieuses, flétri le nom de Voltaire et profané celui de Rousseau. Ecrivains sans talent, qui, dans un langage barbare aussi boursoufflé qu'incorrect, ne répétant que des lieux communs également usés et dangereux, s'imaginent avoir sondé toutes les profondeurs de la métaphysique, et croient que le génie consiste à tout nier, à tout détruire, qu'on est éloquent, si l'on est obscur et bisarre, et qu'on écrit comme Voltaire dès qu'on a parlé *de la philosophie*, et qu'on a pris son orthographe. Ridicules pygmées montés sur de frêles échasses pour contrefaire les Titans escaladant le ciel!..... Hélas! les vrais Titans, comme ceux de la fable, soulevant après leur mort la terre qui couvre leurs ossemens, ont entr'ouvert de plus profonds abîmes que les gouffres brûlans de l'Etna (1)!

(1) Suivant la fable, les Titans foudroyés et plongés dans des gouffres souterrains de la Sicile, ont produit, par leurs efforts pour se délivrer, l'ouverture de l'Etna et ses éruptions.

LETTRE LXIII.

Réponse du comte de Poligni.

Le 6 mai.

Oui, mon cher St. Méran, votre observation est juste et neuve, la cause de l'athéisme est abandonnée, et jamais il n'y eut autant d'athées. C'est que l'esprit a été éclairé malgré lui, ou pour mieux dire, poussé à bout par des réfutations victorieuses, mais que le cœur est resté corrompu. On renonce à des propositions insoutenables, on conserve les principes qui favorisent les passions. Ainsi cette bisarrerie apparente qui vous a frappé, est moins une inconséquence qu'un artifice. On veut cacher une dépravation qui révolterait, si elle se montrait à découvert; on se fait déiste pour ne pas avouer un horrible matérialisme, ou l'insouciance la plus entière et la plus extravagante sur cet im-

portant sujet. Personne, parmi les philosophes modernes, n'ose dire au vrai ce qu'il pense, c'est sur-tout ce qui m'a dégoûté d'eux; car j'ai reconnu qu'il n'existe pas un seul de leurs prosélytes, qui, à moins d'être un imbécille, ne soit un hypocrite.

Les hypocrites qui prennent le masque de la religion, peuvent, au moins à beaucoup d'égards, être utiles à la morale publique par leurs exemples, et même par leurs actions; ils sont forcés, par leur genre d'hypocrisie, de vivre d'une manière austère et frugale, de renoncer au faste et aux goûts ruineux qui ôtent aux cœurs généreux même la possibilité de se livrer à la bienfaisance. *Un tartuffe* secourt les pauvres, fonde des hôpitaux, l'histoire de sa vie extérieure est celle d'un saint, tous les résultats en sont bienfaisans, car la seule imitation de la véritable vertu peut être utile à l'humanité.

Mais rien de bon ne peut résulter de l'hypocrisie de nos déistes qui ne se

parent que d'une vertu arbitraire, et par conséquent toujours fausse. Esclaves des passions, enivrés des plaisirs, en parlant sans cesse de la vertu, ils en défigurent l'image sacrée, et souvent ils donnent son auguste nom au vice même; ils sont également, par leurs discours et par leurs exemples, les corrupteurs des mœurs publiques.

Dans le tems où, emporté par le torrent, j'étais *un homme à bonnes fortunes*, je me demandai plus d'une fois, au milieu de mes plus brillans succès, pourquoi je trouvais ce rôle si insipide. J'en ai depuis découvert la raison. Il peut être flatteur pour l'amour-propre de vaincre les scrupules d'une femme sensible, de la voir conserver et révérer des principes dont on obtient le sacrifice sans les détruire; de posséder un cœur subjugué et non corrompu; de recueillir, de sécher les larmes du repentir, et de ne pouvoir en tarir la source; de trouver dans la faiblesse qui rend heureux, un sujet éternel de craintes,

de triomphes, d'attendrissement et de reconnaissance. Mais c'est un bonheur que je n'ai jamais goûté. Je n'ai eu que des maitresses *déistes*, c'est-à-dire, adoratrices des ouvrages de nos philosophes et de leurs principes ; j'ai reçu d'elles, en passant, il est vrai, le titre et les droits d'un amant ; mais la victoire ne m'appartenait pas ; Voltaire, Diderot, Helvétius furent leurs vrais séducteurs. Ces métaphysiciennes ridicules, aussi insipides que méprisables, cédaient sans rien sacrifier ; elles parlaient effrontément de la vertu sans la regretter et même sans la connaître, et je pensais, avec quelque raison, que l'on peut quitter sans scrupule la femme qui se donne sans remords. Enfin je finis par trouver que, tout calculé, des courtisanes valaient infiniment mieux que des maitresses *philosophes ;* c'était retrancher d'un genre de vie scandaleux le mensonge et l'adultère, et deux grands désagrémens, la contrainte et l'ennui.

Adieu, mon cher vicomte ; je vais entreprendre un nouveau voyage ; mais je passerai par Paris ; et si vous y êtes encore, je m'y arrêterai quelques jours uniquement pour vous.

LETTRE LXIV.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

De la M**, le 26 août.

Je vous l'ai déjà dit il y a long-tems, mon ami, je ne désapprouve point l'intention où vous êtes d'assurer tout votre bien à la jeune et charmante Léocadie. Je vous assure que, si j'avais votre fortune, je desirerais en pouvoir faire le même usage !....

Vous me mandiez, il y a six ou sept ans, que vous vouliez différer autant qu'il serait possible de rendre ce dessein public, parce que, dans l'éclat de la jeunesse de Pauline, on pourrait douter de la pureté de vos motifs.... Songez, mon ami, que Pauline, quoiqu'elle ait trente-deux ou trente-trois ans, n'a rien perdu de ses charmes, et que Léocadie n'a que quatorze ans et demi. Rien ne vous presse ; tout, au contraire, doit vous engager à différer. Si Léo-

cadie avait l'assurance d'une telle fortune, les partis se présenteraient en foule, et vraisemblablement elle serait mariée sous deux ans. N'est-il pas plus desirable qu'elle puisse rester jusqu'à dix-neuf ou vingt ans sous l'autorité de Pauline? Laissez achever et perfectionner cette éducation si bien commencée. Du moins attendez encore deux ou trois ans : voilà mon avis. Je vous avoue que, par intérêt pour la chose, je serais véritablement fâché de ne pas vous persuader à cet égard. Mandez-moi votre décision là-dessus.

Vous avez raison, mon ami; quoique j'aie assurément renoncé à toute espérance, il m'est toujours impossible de m'arracher des lieux habités par madame de Rosmond; je resterai ici jusqu'au mois de novembre, mais j'irai sûrement en Bourgogne ce printems. Tant de sentimens m'y rappellent!

Adieu; présentez mes hommages au château d'Erneville, et à l'aimable *et parfaite amie.*

—

LETTRE LXV.

De la Marquise à sa mère.

Du château d'Erneville, le 12 novembre.

Nous voilà revenus d'Autun, chère maman, où, grace au vertueux évêque chez lequel nous logions, j'ai passé quinze jours très-agréables. Ah! qu'il est doux d'admirer de près une vertu si pure et si parfaite, sur-tout lorsqu'on a conservé son innocence, et que nul retour amer sur soi-même ne corrompt la douceur d'un spectacle si ravissant! Je me dis, en contemplant notre évêque, ce que je me suis dit si souvent près de vous, que je suis bien loin encore d'une telle perfection, mais que j'y puisse atteindre, et cette idée me fait jouir des vertus même que je n'ai pas. Je suis sans tache aux yeux de Dieu, voilà le motif d'une juste espérance; nous ne pouvons rien sans son secours; la

perfection morale est un de ses bienfaits, et le plus précieux sans doute; s'il daigne quelquefois l'accorder au repentir, pourrait-il le refuser à l'innocence qui l'implore avec humilité?

Je fais faire par Sauval une suite de petits tableaux peints à la gouache, représentant toutes les actions vertueuses faites de nos jours dont j'ai été témoin, ou dont j'ai les preuves positives. Vous, ma mère, Albert, madame de Vordac, monsieur du Resnel, l'évêque d'Autun et notre bon curé, m'avez fourni jusqu'ici tous les sujets qui seront toujours pour moi les plus intéressans et les plus utiles. Quelle douceur de trouver les exemples qu'on révère et des modèles sublimes dans les objets de son attachement!... J'intitule cette ravissante collection, *Les souvenirs consolans*; je la place dans mon petit salon, et derrière chaque tableau est écrit de ma main l'histoire du trait représenté par le peintre. Avec quel plaisir je m'enferme dans ce cabinet où je suis

entourée d'images si charmantes! où l'admiration se confond délicieusement dans mon cœur avec le sentiment! Ah! j'oublie là sans effort les méchans et la calomnie! . . . . Comment mon caractère pourrait-il s'aigrir par l'injustice et le malheur, quand je puis arrêter mon imagination sur des pensées si douces!

J'ai rencontré plusieurs fois, à Autun, le chevalier de Celtas; j'ai été très-polie pour lui: malgré toute son intrépidité, il a paru fort embarrassé en me voyant si calme, si simple. Il est extrêmement occupé dans ce moment de son jeune cousin, le marquis de Celtas, frère de la personne qui a épousé le marquis d'Elvas, beau-frère de madame d'Olbreuse. Ce jeune homme a de la fortune et une jolie figure; on dit qu'il a de l'esprit, mais ses manières annoncent une confiance et une fatuité qui me déplaisent extrêmement. N'ayant jamais vécu qu'en province, il croit avoir tous les meilleurs airs des gens à la

mode de la cour, instruction qu'il pense avoir puisée dans des romans et de prétendus contes moraux, qui n'offrent du grand monde qu'une peinture aussi fausse que révoltante, parce que leurs auteurs ont voulu peindre ce qu'ils ne connaissaient pas, et qu'il n'a résulté de cette prétention que des portraits *de petits maîtres* ou de coquettes, aussi peu ressemblans que ceux des valets et des soubrettes de théâtre. Enfin, ce marquis de Celtas va produire à Paris *les graces* qu'il doit à Crébillon (1) et à Marmontel. Je doute qu'elles le fassent accueillir dans la bonne compagnie. Il est parti en me demandant, pour madame d'Olbreuse, une lettre que je lui ai donnée.

Je me suis acquittée, chère maman, de vos commissions pour *la parfaite amie*; je l'ai trouvée bien maigrie et bien changée; son mari a été encore

(1) Crébillon fils, auteur de romans très-médiocres pour le talent, et très-licencieux.

à la mort d'une goutte remontée ; la baronne l'a veillé pendant onze nuits de suite. Quelle vie que la sienne ! toujours garde-malade d'un vieillard chagrin, de mauvaise humeur, et souvent très-violent et très-injuste. C'est ainsi que se sont écoulées les plus brillantes années de sa vie ; je conviens qu'elle ne saurait les regretter, car des devoirs austères et pénibles, remplis si parfaitement et avec tant de persévérance, doivent laisser un bien doux souvenir ! et celui des plaisirs les plus légitimes ne peut causer que de vains regrets. Pour bien jouir du présent, et pour tout espérer de l'avenir, il faut pouvoir s'estimer et s'applaudir en se rappelant le passé. Qui peut mieux que madame de Vordac connaître une telle jouissance !

Les médecins assurent que le pauvre baron n'a pas six mois à vivre. Ah ! qu'il me serait doux alors de voir se réaliser une idée qui s'est si souvent présentée à mon imagination depuis

le veuvage de monsieur du Resnel ! Quel bonheur de voir deux personnes si dignes l'une de l'autre, et qui me sont si chères, s'unir à jamais par un lien sacré !

Adieu, ma mère, *amie première* et si chérie ! votre enfant vous embrasse avec toute la tendresse d'un cœur reconnaissant, sans cesse occupé de vous et du souvenir de vos bienfaits.

LETTRE LXVI.

De la comtesse d'Olbreuse à la Marquise.

De Paris, le 30 mars.

L'HEUREUX Saint-Méran part demain pour Erneville, et je lui donnerai cette lettre. J'envie bien son bonheur, ma charmante amie; il vous verra, il vous entendra, il passera six semaines dans la plus aimable société que je connaisse.

Cependant, tant de bonheur ne sera pas pour lui sans danger. Il verra Léocadie, ayant atteint sa quinzième année, et, sans doute, acquis de nouveaux charmes; car il me semble qu'elle ne pouvait que grandir, et non embellir. Que deviendra le pauvre vicomte, que nous avons vu si passionné il y a cinq ans? Il sait d'avance qu'il a un redoutable rival en monsieur du Resnel, ce qui produira sûrement ces grands événemens qui plaisent tant

à mademoiselle du Rocher dans les romans, et qui lui paraissent si ingénieux, quoiqu'ils ne soient pas absolument neufs, les brouilleries d'amis intimes, les duels, les enlévemens, etc.

J'avais raison de vous mander que je n'augurais rien de bon d'un homme qui s'appelait *Celtas*. Néanmoins, malgré mon antipathie pour ce nom, j'ai très-bien reçu le frère de ma belle-sœur; c'était un devoir pour moi. Il arriva à Paris sur la fin de novembre, et me fut amené dès le lendemain. Il était encore en deuil de son grand-père, dont il est l'unique héritier. J'avais beaucoup de monde chez moi, et après les premiers complimens, je lui parlai de son grand-père, et quelqu'un qui se trouva là et qui a connu ce vieux Celtas, s'avisa de demander de quelle maladie il était mort. D'un mal, répondit son petit-fils, dont on ne se plaint jamais, et qui n'exerce que la patience des enfans ou des héritiers. — Quel est donc ce mal?

— La vieillesse. Figurez-vous, à cette réponse, la surprise et l'indignation de toute l'assemblée! madame de Sévigné, pour une réponse niaise, vit un peu légérement *des cornes* à un jeune provincial; pour moi, avec plus de raison, j'ai vu à celui-ci des cornes et *des griffes*, et tout ce qu'on peut voir de plus dégoûtant et de plus hideux. Mais rappelez-vous le conte de *la Bonne mère* de Marmontel, et vous y trouverez l'origine de cette jolie saillie.

Vous y verrez un *Verglan* qui tourne la tête aux femmes, même les plus sensibles et les plus vertueuses, avec ce genre de gaîté, et qui, venant de perdre un oncle et un bienfaiteur, appèle son habit de grand deuil *un habit de goût!*

M. le marquis de Celtas, sachant exactement par cœur les contes de Marmontel et les romans de Crébillon, et voulant absolument plaire aux femmes, a pris pour modèles les hommes représentés dans ces ouvra-

ges comme des êtres remplis de grâces et dont la séduction est irrésistible. A la vérité, ces auteurs nous assurent gravement que ce ne sont pas là des jeunes gens estimables ; mais ils prétendent que les femmes ne peuvent leur résister, et le jeune Celtas, *qui ne veut pas qu'on lui résiste*, se passe de l'estime, afin d'obtenir des préférences, des succès, et de brillantes victoires ; du moins telles sont ses idées et ses espérances. Quelques jours après le souper dont je viens de vous parler, M. de Celtas revint me faire une visite ; j'étais seule et j'avoue qu'à trente-huit ans, je ne m'attendais pas à recevoir une déclaration d'amour d'un jeune homme de vingt-deux, que je voyais pour la seconde fois. C'est pourtant ce qui m'arriva. Je répondis de manière à déconcerter quiconque aurait eu l'apparence du sens commun ; mais M. de Celtas n'écouta même pas ma réponse. Je n'éprouvai pas une médiocre sur-

prise, en le voyant se lever d'un air triomphant, s'élancer vers la cheminée, tirer des ciseaux de sa poche, et couper lestement les deux cordons de mes sonnettes...... C'est un tour ingénieux qu'il a lu dans l'un des romans de Crébillon. Comme cette gentillesse annonçait une attaque un peu vive, je pris, avec prudence, le parti de la retraite; je me précipitai vers la porte, je courus dans l'antichambre, d'où je lui envoyai dire, par un de mes gens, que je le priais de sortir de ma maison et de n'y revenir jamais. Que dites-vous de cette aventure galante? Au reste, il s'est conduit en cette occasion dans toutes les règles de l'art, prescrites et observées par ses modèles, qui ne réussissent qu'à force *d'audace* et *d'effronterie*, et qui commencent toujours leur carrière amoureuse *en attaquant* les femmes de quarante ans, afin de *s'établir dans le monde*.

Il a été présenté chez les princes,

et s'y est couvert de ridicule par l'impertinence de son ton bruyant et familier, et par la suffisance de son maintien et de ses manières. Enfin, à l'exception de sa sœur, tout le monde lui a fait fermer la porte; banni de la bonne compagnie, il s'est jeté dans la mauvaise, et s'y ruine au jeu et avec des femmes déshonorées. Voilà un jeune homme qui, avec un beau nom, de la fortune, une très-agréable figure, de l'esprit, est perdu sans ressource, parce que, sur la foi d'écrivains corrupteurs et sans aucune connaissance du monde, il a cru que, pour plaire et pour réussir, il fallait être insolent et se montrer pervers. Cet exemple n'est pas le seul que je connaisse dans ce genre; j'en ai vu beaucoup d'autres semblables depuis que je suis dans le monde. Je vous assure que le tort que ces mauvais ouvrages font aux provinciaux et aux jeunes gens des pays étrangers, est véritablement incalculable. Le

vicomte vous contera qu'il a vu, dans ses voyages, un jeune fat qui ne s'occupait qu'à faire de petits ouvrages de femmes, afin d'imiter le marquis de la comédie *du Cercle* (1), qui séduit toutes les femmes en brodant, et en faisant de la tapisserie et des jarretières. Assurément ce n'est pas un homme du monde qui a dit que l'auteur de cette pièce *avait écouté aux portes*. Qui a jamais vu dans la société les jeunes gens faire des ouvrages à l'aiguille, et les coquettes s'exprimer comme Poinsinet les fait parler ? Qui pourrait désabuser la jeunesse de toutes ces folies absurdes, lui rendrait certainement un bien grand service. Le talent pour cela ne serait pas nécessaire ; il suffirait que l'auteur d'un tel ouvrage fût reconnu pour avoir passé la plus grande partie de sa vie à la cour et dans le grand monde.

---

(1) Comédie de Poinsinet.

Adieu, mon aimable et chère Pauline; ne m'oubliez pas tout-à-fait, ce sera vous rappeler quelquefois une tendre amie et votre plus sincère admiratrice.

LETTRE LXVII.

Du vicomte de St. Méran à la comtesse de Rosmond.

Du château d'Erneville, le 7 avril.

Me voilà, madame, dans le seul lieu où je puisse me plaire en votre absence, auprès d'un ancien et fidèle ami, et auprès de Pauline et de Léocadie. J'ai trouvé cette dernière encore embellie, s'il est possible. Vous aimez les portraits; je vais ébaucher le sien, c'est tout ce qu'on peut faire quand on parle d'elle ou *d'Uranie* !

Léocadie est si belle, que l'on croirait que toutes les descriptions les plus parfaites que les poëtes aient tracées de la beauté, ont été faites d'après la sienne, et que les visages de Vénus et d'Hébé, modelés par les sulpteurs grecs, ne sont que des copies du sien. On leur pardonne

de n'avoir pas rendu l'expression de sa physionomie, (comment donner au marbre tant de sentiment et tant d'ame !) mais toujours dans leurs chefs-d'œuvre on retrouve les traits de Léocadie ; en admirant toutes ces têtes ravissantes qui ont entr'elles des rapports si frappans, ces ouvrages sublimes de divers artistes qui vécurent dans des siècles différens, en contemplant la Vénus de Médicis et les enfans de Niobé, on se rappèle Léocadie, et l'on se dit : La beauté n'est point idéale, Léocadie en est le vrai modèle ; et pour être belle, il faut lui ressembler. Cependant, quand on la voit pour la première fois, l'on n'est ni frappé, ni ébloui ; sa taille élégante et légère n'est point la taille majestueuse de Diane ou *d'Uranie*, un vif incarnat ne colore point ses joues et ne forme pas un contraste éclatant avec la blancheur si pure de son teint ; tout en elle a de l'accord et de la douceur, sa fraîcheur est celle

d'une rose blanche animée d'une légère teinte de vermillon. Au premier coup - d'œil on trouve sa figure si agréable, si remplie de gentillesse et de grace, que le premier mouvement n'est pas de dire : *Qu'elle est belle !* mais toujours de s'écrier : *Qu'elle est jolie !* Ce n'est qu'en l'examinant qu'on est étonné de sa régularité ; plus on fixe les yeux sur elle, moins il est possible de détailler sa figure ; on veut toujours en contempler l'ensemble. On ne sait point si sa taille est parfaite, on sait seulement qu'il n'y en a point de mieux proportionnée ; on remarque à peine la forme et la couleur de sa robe, mais on est charmé de l'élégante simplicité de son habillement ; mise comme toutes les autres femmes, il semble toujours qu'elle ait un costume particulier ; on y trouve je ne sais quelle grace piquante, qui paraît originale sans être recherchée ; son visage enchanteur produit une impression semblable ; quand on

vient de la voir pour la première fois, on s'en rappèle mieux l'expression que les traits, et l'on ne saurait dire s'il existe de plus beaux yeux que les siens, on n'a été frappé que de son regard. C'est une ame angélique qui donne à sa beauté tant de charmes, tant d'intérêt et de variété, et son esprit vient aussi tellement de son ame, qu'on n'en peut faire un éloge séparé; tout ce qu'elle dit, plaît, touche et persuade, parce qu'elle ne dit rien qui ne soit inspiré par la raison et par la sensibilité; une délicatesse exquise lui donne cette finesse qui fait tout saisir et tout sentir, et une candeur incomparable répand, sur ses moindres actions, un charme touchant qui s'insinue jusqu'au fond du cœur.

Ce portrait, je l'avoue, est fait par *un amant passionné*. Soyez sûre, néanmoins, qu'il n'est nullement embelli; l'amour même ne saurait en flatter l'original.... Je ne dirai pas, cependant, que cet objet soit

incomparable ! c'est, sur-tout, en le *comparant* que je l'admire avec tant d'enthousiasme.

Je suis sûr qu'une muse divine a donné le jour à Léocadie, car elle a tous les talens comme elle a tous les charmes ; elle fait même déjà des vers très-agréables, mais elle ne veut ni les donner, ni les montrer. J'en ai pourtant recueilli quatre qui, sans *nom d'auteur*, sont gravés sur le revers d'un médaillon qu'elle vient de donner à son amie Zéphirine. Il faut que vous sachiez, madame, que ce médaillon contient d'un côté le portrait de Léocadie, et qu'il a a été mis au cou de Zéphirine au moment d'une séparation ; Zéphirine partant pour Dijon avec son père et sa mère, et ne devant revenir que dans trois mois. Voici les vers :

> Que du sentiment le plus doux,
> Ce portrait soit pour toi le gage et l'assurance ;
> Mais mon cœur en serait jaloux,
> S'il te consolait de l'absence.

Je resterai ici *le tems couvenu...*

Je me flatte que vous quitterez la M*** plutôt qu'à l'ordinaire ; alors j'aurai un hiver tout entier, et ce sera pour moi *la belle saison.*

Adieu, madame ; comptez à jamais sur les sentimens que vous daignez partager, et même sur tous ceux que vous avez proscrits. Songez du moins quelquefois que si je puis me taire, je ne saurais changer. Si je ne vous supposais pas cette idée, le silence serait un tourment sans dédommagement et sans consolation.

La rivalité m'a presque brouillé avec du Resnel ; il ne me pardonne pas d'avoir tant de fois *oublié* sa commission des roses mousseuses qu'il veut offrir à Léocadie. Il est bien étonné de me trouver de la négligence pour lui et pour Léocadie. Ceci prouve,

Combien nos jugemens sont aveugles et vains (1).

---

(1) Vers de Tancrède, de Voltaire.

LETTRE LXVIII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 29 mai.

Ah! plaignez votre malheureuse amie ! Ma mère est dangereusement malade !.... On attèle nos chevaux, nous allons partir dans ma petite voiture, la grande est cassée ; je pars sans femme de chambre, la voiture ne pouvant contenir qu'Albert et moi, Maurice et le docteur que nous espérons décider à venir avec nous en passant à Bourbon. Je laisse ici Léocadie ; Albert a voulu que la quatrième place fût pour Maurice.... J'ai à supporter à la fois une inquiétude mortelle et déchirante, et le chagrin de me séparer pour la première fois de Léocadie, et il faut encore que la rougeole étant dans votre château et dans votre village, je ne puisse vous

demander de prendre cette chère petite avec vous durant mon absence !...

Adieu ; mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris !... O mon ange, priez Dieu qu'il me conserve la meilleure des mères et la plus chérie !....

LETTRE

LETTRE LXIX.

De la même à la même.

Dijon, le 8 juin.

GRACE au ciel je respire, elle est hors de danger. Les médecins répondent de tout depuis quarante-huit heures. Mais, grand Dieu, que j'ai souffert ! je l'ai vu à l'extrémité ! Oh ! quel lien que celui qui attache une fille à sa mère ! Il y a, certainement, dans ce nœud sacré, quelque chose de physique. Perdre une mère, c'est perdre une portion de son existence !... Nous l'avons veillée quatre nuits de suite, elle avait toute sa tête, connaissait parfaitement son danger, elle n'était occupée que de Dieu, d'Albert et de moi, mais avec une sérénité, une résignation angéliques. Quelles leçons sublimes j'ai reçues d'elle encore dans cette occa-

sion ! Ah ! qu'avec une vie si remplie d'innocence et de vertu la mort est peu redoutable ! Ce spectacle, si déchirant pour nous, était le plus grand, le plus auguste que l'on puisse contempler.

Elle est d'une faiblesse extrême ; les saignées l'ont sauvée, mais l'ont épuisée. Je resterai encore ici près d'un mois, car je ne la quitterai que lorsqu'elle sera en parfaite convalescence. Je serai bien tourmentée durant tout ce tems par mes inquiétudes sur Léocadie et Sylvestre. Que j'aime monsieur du Resnel, qui m'a écrit pour me demander la permission d'aller s'établir à Erneville, pendant tout le tems de mon absence ! Sachant mes enfans sous sa garde, je suis bien plus tranquille.

Je suis souvent bien déraisonnable ; si j'entends parler d'un accident, j'imagine dans l'instant que le même malheur a pu arriver à Erneville. Un jour on conta qu'une jeune personne, en lisant, le soir, avait mis le feu à sa

coëffure et s'était brûlée d'une manière cruelle, et là-dessus, j'eus la folie d'envoyer un courier à mademoiselle du Rocher, uniquement pour lui renouveler des recommandations faites mille fois, et je n'ai pu me tranquilliser qu'après avoir reçu sa réponse. Oh! combien l'on doit aimer une bonne mère! Quelles inquiétudes, quels déchiremens de cœur ne lui a-t-on pas causés! Dans le premier âge de mes enfans, que n'ai-je pas souffert! ils ne sont jamais tombés, que je n'aie eu pendant quarante jours toutes les horreurs de la crainte d'un contre-coup; quand ils n'étaient pas sous mes yeux, je ne pouvais entendre hors de la chambre un cri ou le bruit d'une chûte, sans frémir et sans croire qu'il leur était arrivé quelqu'accident funeste; se promenaient-ils sans moi, et rentraient-ils un peu plus tard que de coutume, l'agitation où j'étais est inexprimable; enfin, quoiqu'ils aient tous de bonnes santés, je n'ai presque point passé de jour sans éprouver des

saisissemens affreux et des inquiétudes cruelles. Depuis que je sais monsieur du Resnel à Erneville, je crains infiniment moins les accidens physiques, mais je ne puis supporter l'idée du chagrin et de la profonde tristesse de Léocadie; je voudrais, de bien bonne foi, dans ce moment, qu'elle m'aimât moins; la savoir souffrante et malheureuse est une peine au-dessus de mon courage; aussi, ne croyez pas que je lui écrive des lettres plaintives sur notre absence; au contraire, je lui dis tout ce qui peut la consoler, la rassurer sur moi, et ranimer sa force. J'aime mieux qu'elle ne connaisse que la moitié de ma tendresse pour elle, que d'augmenter sa douleur en la lui peignant telle qu'elle est.

Adieu, mon amie; mandez-moi si cette vilaine épidémie de rougeole dure encore chez vous; mais quand elle aurait cessé, je désirerais toujours que vous ne vissiez mes enfans que dans trois semaines; car en les voyant plutôt vous pourriez leur communi-

quer ce mal, puisque non-seulement vous avez été dans l'air, mais que vous avez soigné votre bonne gouvernante et sa fille, pendant toute leur maladie. Vous savez si j'aurais ces craintes pour moi ! mais les avoir pour ses enfans ne vous paraîtra pas une faiblesse. Adieu, parfaite amie; je vous donnerai exactement des nouvelles de notre chère malade.

Pardonnez, mon ange; mais si vous écrivez à Léocadie, je vous conjure de passer vos lettres au vinaigre avant de les lui envoyer, et de bien recommander au porteur de ne point entrer dans le château, et de remettre les lettres dans la maison du garde-chasse. Enfin, je m'en fie à vous sur toutes les précautions de ce genre.

De grace, n'envoyez point de romans à mademoiselle du Rocher, ni rien sans exception que l'on n'aurait pu tremper dans du vinaigre.

LETTRE LXX.

De mademoiselle du Rocher à la Marquise.

Le 9 juin.

MADAME,

Je reçois dans l'instant la lettre dont vous m'honorez par votre dernier courier. La France vient d'arriver, et a fait la route sans s'arrêter. Je suivrai ponctuellement les ordres de madame la marquise. Je laisserai tremper dans du vinaigre, pendant une heure, toutes les lettres de madame la baronne qui seront adressées à mademoiselle Léocadie; mais je suis très-peinée de voir les inquiétudes de madame la marquise, j'osais attendre plus de confiance de sa part.

Sylvestre est bien raisonnable; monsieur du Resnel, tous les jours, lui donne une leçon d'histoire et de géographie, et le fait calculer; et puis

il joue avec lui au ballon et au volant. Monsieur du Resnel a fait présent à mademoiselle Léocadie d'une charmante collection de coquilles et d'un livre in-folio gravé sur le même sujet, et il lui explique toutes ces choses ; il lui fait aussi répéter ses leçons de botanique et de minéralogie. Je fais assidûment toutes les lectures prescrites par madame la marquise ; je ne puis que me louer de l'application de mademoiselle Léocadie.

Nous allons tous les jours réguliérement à la paroisse prier Dieu pour le parfait rétablissement de madame la comtesse ; tant qu'on l'a crue en danger, l'église ne désemplissait pas. Mademoiselle Léocadie et les petites filles de l'école font maintenant une neuvaine en actions de graces.

La vieille Marie-Jeanne a été à la mort ; mademoiselle Léocadie l'a bien soignée, nous faisions nous-mêmes son bouillon. Nous visitons, comme de coutume, les autres pauvres qui sont tous en bon état.

Monsieur le curé se porte bien, et vient presque tous les jours dîner avec nous.

Je suis contente de Mina ; elle a fini la paire de bas et deux chemises pour les pauvres. Mademoiselle Léocadie travaille toujours avec moi à la layette qui avance ; la pauvre femme n'accouchera que dans deux mois, nous aurons fini avant ce tems.

Mademoiselle Léocadie n'a pas encore repris son appétit et sa gaîté ordinaires ; mais elle dort mieux, et elle est beaucoup moins pâle depuis deux jours. La société de monsieur du Resnel est sa plus grande consolation, après celle d'écrire à madame et de recevoir ses lettres.

La France veut repartir demain à la pointe du jour, c'est pourquoi nous lui donnons nos lettres ce soir.

Tranquillisez-vous donc, madame, et soyez bien sûre que Sylvestre *ne court pas tout seul* du côté de la pièce d'eau, qu'il ne *mange pas trop*, que les servantes ne lui donnent pas *à*

mon insu des tourteaux et des galettes, et que nous faisons tout ce que nous pouvons pour distraire mademoiselle Léocadie.

Je suis avec respect, madame, etc.

LETTRE LXXI.

Anonyme de la mère inconnue à Léocadie.

Le 18 juin.

Ma fille ! ma chère Léocadie, je suis dans les lieux que tu habites ! je suis près de toi ! .. Je n'ai pu t'appercevoir encore, mais j'ai vu le château d'Erneville ! j'ai vu le bois où tu te promènes, et l'arbre chéri qui porte ton nom !... Hélas ! je ne puis me découvrir à toi ! ... je ne le puis !... cependant je veux te voir !... Oh ! procure cet instant de bonheur à l'infortunée qui, depuis quinze ans, n'a connu de l'amour maternel que les inquiétudes et les douleurs qu'il peut causer ! Je te demande le secret pour quelques jours seulement : deux jours après notre rendez-vous, tu pourras révéler ce secret à ta bienfaitrice ; d'ici là j'exige un silence absolu. Trouve-toi demain matin à

cinq heures dans le bois dont l'enceinte est fermée, j'y serai cachée dans le creux de ton arbre, certaine que tu respecteras cet asyle, et que tu ne tenteras point d'y regarder : repose-toi sur le banc de gazon... Là je te verrai ; là, pendant quelques minutes, je serai dédommagée de tout ce que j'ai souffert !.... Tu resteras une demi-heure sur le banc ; ensuite tu rentreras dans le château. Je compte sur une obéissance exacte, et toi, ô ma Léocadie, compte sur une tendresse inexprimable et sans bornes !...

LETTRE LXXII.

De Léocadie à la Marquise.

Le 21 juin.

Ah ! chère maman, qu'il m'en a coûté de vous écrire pendant cinq jours, sans vous confier l'événement le plus intéressant de ma vie !... Mais lisez la copie de la lettre que je vous envoie, et vous verrez que votre Léocadie devait se taire, même avec vous. Enfin il m'est permis de parler, et je vais vous conter avec détail tout ce qui m'est arrivé.

Lundi 16, je me levai comme de coutume à six heures, je mis des cerises et du pain dans un panier, et j'allai dans le jardin au bout de la grande pelouse, du côté du bois, sur le bord de la rivière. Depuis votre absence, mademoiselle du Rocher me permit d'aller déjeûner là toute seule. J'y porte toujours vos deux dernières

lettres que je relis, et au bout d'une demi-heure mademoiselle du Rocher ou Jacinthe viennent me chercher pour aller à la promenade avec monsieur du Resnel et Sylvestre. Je fus donc dans ce lieu lundi dernier comme à mon ordinaire. Je m'assis sur le banc. Au bout de quelques minutes, jetant les yeux sur la rivière qui coulait à mes pieds, j'apperçus la plus jolie chose du monde; c'était la plus belle rose que j'aie vue, qui flottait sur la surface de l'eau, et qui, entraînée par le courant, se dirigeait doucement vers moi. Je rompis une longue branche de noisetier, et la jetant sur la rivière, j'attirai la rose qui avait sa tige et ses feuilles; je l'amenai à bord, je la pris. Quelle fut ma surprise en voyant sur la grosse branche un petit morceau de vélin attaché avec une soie, et sur lequel ces mots étaient écrits : *A Léocadie!* J'examinai la fleur d'une beauté toute nouvelle pour moi: c'était une rose mousseuse. Alors je me rappelai qu'il y a trois ou quatre

mois, ayant entendu parler de cette espèce de roses que nous ne connaissons pas ici, j'avais témoigné le desir d'en avoir, et que monsieur du Resnel s'était chargé de m'en faire venir, qu'il avait même écrit à Paris pour cela. Ainsi je n'ai pas douté que cette charmante galanterie ne vînt de lui. Je suis si accoutumée à recevoir de telles preuves de sa bonté et de son amitié, que cette idée était bien naturelle. Je ne pus être désabusée ce jour-là, parce que monsieur du Resnel, pour une affaire, c'est-à-dire, pour obliger quelqu'un (car voilà ses seules affaires), était parti de grand matin, et ne devait revenir que le soir très-tard. J'étais couchée quand il arriva; mais on lui conta mon aventure, et il protesta qu'il n'avait aucune part à la surprise de la *rose flottante*. Lorsqu'il vint le lendemain matin me répéter la même chose, j'eus une autre idée; je reconnus dans ce don charmant la tendresse maternelle, je pensai à vous.

chère maman ; c'était ne pas deviner sans me tromper ! Monsieur du Resnel me suivit à ma promenade solitaire ; à peine étions-nous assis sur le banc, que nous apperçumes de loin la *rose flottante* que le courant nous apportait. Cette rose éclatante était plus épanouie, plus fraîche, plus belle encore que celle de la veille. Monsieur du Resnel en la voyant s'attendrit, et s'écria : *Ah ! c'est elle ! je la reconnais ; c'est Pauline !* Il pouvait bien s'y méprendre ; tout ce qui est ingénieux et touchant, vous ressemble.

Monsieur du Resnel, avec sa canne, a saisi la rose ; il m'a bien impatientée, parce qu'il ne voulait pas me la rendre ; il a été un quart-d'heure à l'examiner, à la sentir ; il disait que ce jour-là elle n'était pas pour moi, que c'était à lui qu'on l'avait destinée, et qu'au moins elle lui appartenait par *droit de conquête*. Enfin, après m'avoir bien tourmentée, il me l'a rendue, et j'ai été la mettre avec la première

dans mon plus beau vase de porcelaine sur la fenêtre de mon cabinet.

A dîner on nous conta que deux dames étrangères, qui allaient à Nevers, avaient été forcées de s'arrêter à Paray, parce que l'une d'elles avait eu une violente attaque de colique. On ajouta qu'elles logeaient chez Bousset, et que celle qui n'était pas malade s'était promenée dans les environs, et qu'on l'avait vue dans les grands blés qui sont en face du château. J'avais bien envie de donner l'hospitalité à ces deux étrangères. mademoiselle du Rocher fit la réflexion que des femmes inconnues pourraient être des personnes de mauvaise compagnie, et que puisqu'elles paraissaient riches, et qu'elles étaient dans une auberge passable, on pouvait se dispenser de les inviter à venir loger au château. Monsieur du Resnel fut de cet avis; ainsi je me contentai d'envoyer Jacinthe à Paray, chargée d'offrir à ces étrangères toutes les choses dont je supposais qu'elles pou-

vaient avoir besoin dans un village. Jacinthe ne vit que leur femme de chambre, qui remercia de la part de ses maîtresses, mais sans rien accepter. Jacinthe nous dit que ces deux étrangères étaient des femmes de marchands de la rue Saint-Honoré, à Paris, qui faisaient un voyage pour leur négoce. Nous n'y pensâmes plus.

Le 18, je me rendis à six heures au bord de la rivière. Je n'apperçus point la rose flottante, mais je vis sur l'autre rive un homme inconnu d'un certain âge, bien mis et d'une belle figure, qui sortait du moulin. Il s'avança sur le bord de la rivière, détacha le bateau qui se trouve toujours là, entra dedans, prit la rame et se dirigea vers moi. Je me levais pour m'éloigner, lorsque cet homme m'appela par mon nom, en me montrant une superbe branche de *roses mousseuses* qu'il venait de tirer d'une corbeille. Interdite autant que surprise, je restai immobile en le regardant. Son bateau avançant rapidement

il se trouva tout près de moi ; la douceur de sa physionomie, l'honnêteté de son maintien, et sur-tout la rose mousseuse qu'il tenait, me rassurèrent.... Je n'avais plus que de l'étonnement et de l'émotion. Il s'arrêta vis-à-vis de moi en me présentant la rose.... Ne me trompé-je point, lui dis-je ? ces roses me sont-elles envoyées par ma mère? Oui, répondit-il, *mais par celle à qui vous devez le jour !*.... A ces mots je retombai sur le banc, et mes larmes coulèrent !... Mademoiselle, reprit l'inconnu, votre mère a fait cent cinquante lieues dans l'espérance de vous appercevoir un moment ; c'est elle qui, sous un nom supposé, est à Paray.... Grand Dieu ! m'écriai-je, est-ce elle qui est malade ?.... Non, mademoiselle, reprit l'inconnu, c'est sa compagne qui reste au lit, et sa maladie n'est qu'une feinte, afin d'avoir un prétexte de s'arrêter quelques jours dans ces environs. Je vous recommande, mademoiselle, de la part de vôtre mère, le plus grand

secret sur tout ceci; la moindre indiscrétion de votre part pourrait perdre une mère qui ne vit que pour vous. Soyez donc prudente et obéissante, et lisez cette lettre qui vous instruira de tout. En disant ces mots, il me remit la lettre de ma mère, et, sur-le-champ, il s'éloigna de moi, regagna l'autre rive, quitta le bateau, et disparut. Transportée, hors de moi, je n'osai lire la précieuse lettre que je pressais contre mon cœur. Je craignais d'être surprise par monsieur du Resnel ou par quelqu'autre. Je me hâtai de retourner au château, et j'allai m'enfermer dans mon cabinet. J'eus le bonheur d'y entrer sans être vue, ce qui m'assurait une grande heure de tranquillité, parce que j'étais certaine qu'on irait d'abord me chercher dans le bois et dans le verger.

Vous pouvez imaginer, ma chère maman, tout ce que j'ai ressenti en lisant une lettre si touchante, et en pensant que ma mère était si près de moi !..... Je ne songeai plus qu'aux

moyens que j'emploierais pour exécuter ses ordres, et pour me trouver à l'heure prescrite au rendez-vous qu'elle me donnait. C'eût été une chose impossible, si mademoiselle du Rocher n'avait pas eu le rhumatisme qui la retient encore au lit. La surveillance de Jacinthe est beaucoup moins exacte. J'étais bien sûre qu'elle ne m'empêcherait ni de me lever de meilleure heure, ni d'aller me promener seule. Je fus toute cette journée d'une distraction qui étonna tout le monde; je ne savais ni ce que je disais, ni ce que je faisais; je n'écoutais point, je n'entendais point, je n'avais qu'une pensée, je ne voyais que Paray ou *l'arbre creux* du petit bois!..... Après le dîner, je me dispensai d'aller à la promenade avec M. du Resnel et Sylvestre; je restai au château, et je proposai à Jacinthe d'aller à Paray à l'insu de mademoiselle du Rocher. Elle y consentit volontiers. Je mis dans mes poches deux bouteilles, l'une de sirop d'orgeat, l'autre de

votre bon vin de Malaga. Je remplis un assez grand panier de belles cérises, de légumes, de pâtisseries et de confitures ; et chargée ainsi, nous partîmes pour Paray. Je dis à Jacinthe que ces étrangères malades me faisaient pitié, et que je voulais leur porter toutes ces choses. Jacinthe desirait se charger de la corbeille; mais je ne l'aurais pas cédée pour toute chose au monde ; je trouvais tant de plaisir à la porter ! J'arrivai à Paray bien fatiguée ; je m'assis sur le banc de bois qui est en face de la maison de Bousset : oh ! comme j'étais attendrie en regardant cette auberge !..... Je n'osai y entrer ; je donnai à Jacinthe toutes mes provisions, et je restai dans la rue. Mais, au bout de quelques minutes, je vis paraître l'inconnu qui m'avait parlé le matin. Il me pria d'entrer dans la maison. A cette proposition je devins si tremblante, que je ne pouvais me soutenir ; il me donna le bras, et me conduisit dans une salle basse. Comme je regardais

de tous côtés, il sourit. Vous ne la verrez point, me dit-il; mais ayant appris que vous aviez porté vous-même les bouteilles et le panier, elle suppose que vous avez chaud, et elle veut que vous buviez le premier verre de la bouteille de vin que vous lui avez donnée. J'obéis, et comme je buvais, j'entendis marcher au-dessus de notre tête, ce qui me fit tressaillir. Oui, c'est elle en effet, me dit l'inconnu; nous sommes au-dessous de sa chambre, et dans ce moment elle y est toute seule. A ces mots, je retins mon haleine, afin de ne rien perdre de ce bruit devenu si intéressant pour moi! il me semblait que chaque pas que j'entendais, s'imprimait sur mon cœur! sur ce cœur palpitant et si profondément ému!... Au bout d'un quart-d'heure Jacinthe revint; elle me dit qu'elle n'avait point vu les dames, qu'elle n'avait parlé qu'à la femme de chambre. Je quittai en soupirant l'auberge où je laissais une mère si digne d'être aimée, sans avoir joui

du bonheur de l'embrasser et de l'entrevoir !.... De retour au château, toute la soirée me parut d'une longueur mortelle, et pour l'abréger, je fus me coucher à neuf heures et demie. Je ne sentis quelque besoin de dormir que sur les deux heures du matin : mais la crainte de me réveiller trop tard m'empêcha de céder au sommeil. Je ne fermai pas les yeux une minute, et je me levai à quatre heures. Je m'habillai sans bruit et à la hâte, et je sortis sans avoir réveillé Jacinthe. J'étais bien sûre qu'elle ne se leverait qu'à six heures ; ainsi j'allai sans inquiétude dans le bois. Je rencontrai Mathurin avant d'y arriver ; je lui dis que j'allais dans la prairie ; il entrait dans la basse-cour ; un moment après je rencontrai Véronique qui s'étonna de me voir si matin. Il fallut encore m'arrêter quelques minutes, et pour ne plus faire de rencontres, je pris le plus long chemin où les domestiques ne passent pas

à cette heure. Tout cela me retarda ; mais j'étais dans le bois à quatre heures quarante - neuf minutes, et en moins de six minutes je me trouvai près de mon arbre !.... Ne sachant point si ma mère était arrivée déjà, je suivis ses ordres, je passai du côté du banc, et je m'arrêtai là, en m'appuyant sur l'arbre; j'avais un tel battement de cœur, qu'il m'était impossible de proférer une parole; d'ailleurs j'aurais craint de commettre une indiscrétion en parlant... D'un autre côté, il me semblait que je devais exprimer ma tendresse et ma reconnaissance. Cette indécision mêlait une espèce de crainte pénible à la joie et à l'attendrissement extrême que j'éprouvais. . . . . J'écoutais avec autant d'attention que de saisissement, lorsque j'entendis distinctement soupirer !.... Je tombai à genoux, j'étendis les bras pour embrasser cet arbre cher et sacré ! Un ruisseau de larmes inondait mon visage : O ma mère, m'écriai - je, mon

mon ame entière est attachée sur cette écorce !..... A ces mots, ma mère ne répondit que par des sanglots et des gémissemens. Ce que je sentis alors est inexprimable ; je ne pus supporter une si violente émotion, je poussai un cri douloureux, mes bras se détachèrent de l'arbre chéri que je pressais contre mon sein, mes yeux se fermèrent, et je m'évanouis. Les plus tendres soins me rendirent bientôt l'usage de mes sens.... Quel fut mon ravissement en reprenant ma connaissance, de me trouver sur le siège de gazon dans les bras de ma mère !.... Mais elle était couverte d'un voile épais qui cachait entiérement son visage et sa taille.... Ah ! dans cet instant que pouvais-je desirer ! elle me pressait dans ses bras !.... je tenais, je baisais ses deux mains !... Elle prit une des miennes, qu'elle porta sur son cœur palpitant, en me disant d'une voix entrecoupée, mais délicieuse : *Pour toi, uniquement pour*

toi !.... Elle tira un anneau de son doigt, le mit au mien, appuya son visage sur mon sein, me posa doucement sur le banc en gémissant, se leva et fit quelques pas !.... N'osant ni l'arrêter, ni la suivre, je sentis mon cœur se déchirer, je me prosternai en lui tendant les bras... Elle se retourna, s'arrêta, et tout-à-coup elle se mit à genoux, et tendant les mains vers le ciel elle s'écria : *O mon Dieu, pour elle...... pour elle !* Ensuite elle s'éloigna rapidement..... Il me semblait qu'elle emportait avec elle, et mon ame, et ma force, et ma vie ! A mesure qu'elle s'éloignait, je me sentais défaillir..... elle disparut, et moi je restai couchée sur la mousse, la tête appuyée sur le siège de gazon. Je regardais mon arbre avec douleur, elle n'y était plus !.... Je restai dans cette situation jusqu'à sept heures et demie. J'entendis la voix de Jacinthe qui m'appelait. J'essuyai mes larmes, je mis un chapeau dont

je rabattis le voile, et je fus joindre Jacinthe. Je lui dis que je me promenais depuis long-tems, et que j'allais rentrer au château, et je fus m'enfermer dans mon cabinet. Mon premier soin fut d'examiner mon anneau ; il est d'or émaillé de vert, avec ces mots tracés en lettres d'or : *Amour maternel.* Dans l'intérieur de l'anneau sont écrits ces deux noms qui me paraissent n'en faire qu'un : *Pauline et Rosalba.* C'est ainsi que ma mère a réuni deux sentimens que je ne puis séparer, et qui remplissent mon cœur sans le partager, tant ils sont égaux et semblables !

Je sais donc que le nom de ma mère est *Rosalba*, nom désormais si cher et si révéré !...... Il m'est doux de pouvoir enfin lui donner un nom, c'est la connaître un peu plus.

Après le dîner, je m'échappai seule pour aller revoir mon arbre ; quel fut mon étonnement lorsque, voulant contempler la place où ma

mère s'était assise, j'y trouvai un superbe rosier de roses mousseuses dans un magnifique vase d'albâtre ! Je l'ai fait porter dans mon cabinet ; je ne l'arroserai jamais sans répandre les larmes de la plus tendre reconnaissance !...

A cinq heures du soir, Bousset vint au château ; il y dit que les deux dames étrangères étaient parties à neuf heures du matin, et qu'elles l'avaient chargé de m'apporter une corbeille de leur part, en reconnaissance de ce que je leur avais envoyé des rafraîchissemens. Cette corbeille est parfumée et charmante ; elle est remplie des plus belles fleurs artificielles, parmi lesquelles se trouve un bouquet et une guirlande *de roses mousseuses*. Ce présent, et le vase d'albâtre, ont causé beaucoup de surprise dans la maison. Je n'ai rien éclairci, voulant instruire maman avant de répondre. Elle me prescrira ce que je dois dire ; j'attends ses ordres là-dessus.

Le départ de ma mère m'a fait verser bien des larmes ! Hélas ! peut-être ne la reverrai-je jamais !... cette idée est affreuse !...... J'ai été plusieurs fois à Paray, afin d'entrer dans la chambre où elle a couché. J'ai acheté un vieux fauteuil de tapisserie, dans lequel elle s'est assise. Je n'oserai le faire transporter dans ma chambre que lorsque vous m'aurez mandé, chère maman, qu'il n'y a point à cela d'inconvénient. Bousset croit que je veux donner ce fauteuil à l'une de nos pauvres femmes, et en effet j'en donnerai un dans ce genre à Marie-Jeanne. Mais je serai heureuse d'avoir celui - ci chez moi !...

Je me flatte, chère maman, que vous montrerez cette lettre à ma bonne maman et à mon papa, qui, j'ose le croire, prendront part à mon bonheur ; car c'en est un grand pour moi de ne pouvoir plus douter de l'existence et de l'affection de ma mère. Enfin, elle a paru ! les présens

et les lettres anonymes sont bien d'elle, il n'est plus possible de supposer que toutes ces choses soient des *stratagêmes* ! Les bras dans lesquels je me suis trouvée étaient des bras maternels ; ah ! c'était un cœur maternel, que celui que j'ai senti palpiter sous ma main !...... et les sentimens que j'ai éprouvés, seraient seuls des preuves certaines. Ainsi donc, plus de doutes, plus de moyens de calomnier l'innocence, la vertu, la générosité, enfin ma bienfaitrice, ma seconde mère ! Cette idée me rend bien heureuse.

Adieu, chère maman ; quand reviendrez-vous ! Oh ! que cette absence est longue ! Ah ! revenez, vous qui seule pouvez me rendre la mère que je regrette !.... Revenez, chère et tendre maman ; songez que votre enfant, votre ouvrage, votre Léocadie vous desire dans tous les instans, vous appèle, et ne peut vivre sans vous.

L'homme qui m'a parlé dans le bateau et chez Bousset, est un valet-de-chambre de ma mère.

LETTRE LXXIII.

Réponse de la Marquise.

De Dijon, le 28 juin.

Ma mère est aussi bien que nous pouvons raisonnablement le desirer, elle se levera demain ; quelle joie j'éprouverai, en la voyant assise et habillée ! quelle reconnaissance je dois à Dieu, qui m'a conservé le plus précieux de ses bienfaits, une mère tendre et vertueuse !

Je vous prie, ma chère enfant, d'aller chez M. le curé, pour le remercier encore de toutes les preuves d'amitié qu'il nous a données dans cette occasion. Dites-lui que je recommande toujours ma mère à ses prières ; j'y ai tant de foi !..... Vous lui donnerez, pour notre église, un voile de calice que je vous en-

voie, et que j'ai brodé moi-même depuis que je suis ici. En outre, je voudrais me charger d'une pauvre femme de plus ; je voudrais qu'elle eût soixante-deux ans, l'âge de ma mère. Comme on ne trouvera point de pauvres sans secours à Erneville, il faut faire cette recherche dans les villes ou les terres voisines ; elle serait inutile chez madame de Vordac. ou à Gilly, et d'ailleurs si quelque infortunée s'y trouvait par hasard, je ne la ferais point venir à Erneville, car je ne veux pas voler mes amis ; je me contenterais de les avertir. Faites donc chercher à Bourbon, à Luzy, à L***, à P***, etc. Je logerai cette pauvre femme, non dans le village, mais dans le château ; je l'établirai dans le pavillon neuf bâti sur des caves, et dont l'exposition est très-saine ; je lui destine la chambre jaune au rez-de-chaussée, avec le cabinet dans lequel je ferai coucher Véronique, qui la servira. Il va sans dire, qu'en cher-

chant cette femme, on doit préférer celle qui aura la réputation d'être la plus pieuse, et par conséquent la plus honnête. Faites faire tout de suite un trousseau complet pour une femme de cet âge; je desire que les toiles soient infiniment moins grossières que celles de nos autres pauvres, sur-tout pour les chemises et les draps. N'oubliez pas de faire acheter des bas de coton. Monsieur D***, à Bourbon, fournira tout l'argent nécessaire, si mademoiselle du Rocher n'en a pas assez.

Ma mère et Albert ont lu votre dernière lettre, ma chère enfant, et leur avis est qu'il ne faut point du tout conter ces détails romanesques, que nos ennemis ne manqueraient pas de tourner en ridicule. Ainsi, n'en parlez point. Je ne puis qu'applaudir à la sensibilité que vous montrez pour votre mère. Ce sentiment si naturel vous honore, et des attentions si charmantes sont bien dignes de l'inspirer.

Pour moi, mon enfant, je ne suis que sensible, je n'ai su jusqu'ici que vous aimer. Ce qui est *touchant* peut en effet me ressembler, et non ce qui est *ingénieux*. Mon esprit n'a pu s'exercer dans ce genre; c'est sur-tout la nécessité d'employer le mystère qui rend ingénieux, et je n'ai jamais rien dû cacher....

Je vous avouerai naturellement que je n'approuve pas que votre mère vous engage à tromper les personnes qui ont une autorité légitime sur vous, et je m'afflige de ne vous pas voir le moindre regret d'avoir fait tant de petits mensonges à mademoiselle du Rocher et à Jacinthe. Enfin, ceci m'a fait naître une pensée bien douloureuse; c'est que si j'eusse été à Erneville, je vous aurais gênée, et vous m'auriez trompée !-...

Ah! mon enfant, disposez de votre cœur, livrez-vous toute entière à une affection dont l'excès même est vertueux; mais conservez les principes que je vous ai donnés !...

Je compte partir d'ici le 15 du mois prochain, si ma mère est alors, comme je l'espère, parfaitement rétablie.

Adieu, ma fille; adieu l'enfant de mon choix et de mon cœur! Ah! ne crois pas que jamais qui que ce soit au monde puisse t'aimer autant que moi! Je veux bien ne pas avoir la préférence, je veux bien que ton affection *soit également partagée*; mais ne confonds jamais la mienne avec une autre; ne compare point mes sentimens: c'est tout ce que je te demande.

LETTRE LXXIV.

De la même à la baronne de Vordac.

Dijon, le 6 juillet.

NON, chère amie, l'apparition *de la mère voilée* n'a pas fait plus d'impression sur l'esprit d'Albert que tout le reste. Il n'en convient assurément pas ; mais je vois qu'il est très-persuadé que toute cette scène a été jouée par une bonne comédienne, bien payée pour cela. Il m'a défendu positivement de conter cette aventure à d'autres qu'à mes *amis intimes* : c'était n'excepter que vous et M. du Resnel ; encore m'a-t-il prescrit de vous recommander le plus profond secret. Au reste, je pense comme lui que les indifférens, et à plus forte raison les ennemis ne verraient dans ce récit qu'une fable ou une comédie. Ainsi il ne

m'en coûtera rien de garder le silence à cet égard.

J'ai pris mon parti sur l'incrédulité d'Albert ; mais combien d'inquiétudes me cause cette mère inconnue ! Elle m'ôtera toute la confiance de Léocadie , vous le verrez. Et qu'est-ce que la tendresse filiale sans confiance ? J'ai répondu sur tout cela à Léocadie avec sévérité , et même avec un peu d'humeur. Je ne puis cacher ce que j'éprouve ; je suis moins aimable pour elle , et surtout moins attentive ; je n'ose lutter d'attentions avec sa mère , ce parallèle ne pourrait jamais être à mon avantage. L'affection de sa mère a pour elle tous les charmes les plus séduisans de l'amour ; le mystère , l'intrigue , les soins ingénieux et l'attrait piquant de la curiosité ; et ce roman est d'autant plus touchant qu'il est tout neuf , qu'il n'a rien de commun , que nul remords, nul scrupule n'en corrompt la dou-

cœur, qu'il occupe, qu'il exalte l'imagination sans l'égarer, que sa pureté ajoute un charme délicieux à son intérêt, et qu'en remplissant le cœur il satisfait la conscience, en confondant les doux mouvemens d'une tendresse passionnée avec le sentiment du devoir et l'enthousiasme de la vertu.

Que puis-je opposer à tout cela? quinze ans de soins et de leçons? mais on voit tant de bonnes mères, tant de bonnes institutrices, et il n'existe qu'une seule *mère anonyme* qui sache joindre à la tendresse maternelle toute la galanterie et les graces, et tous les soins délicats, ingénieux et romanesques de l'amour. Tout ceci prouve que la mère anonyme a quelque moyen d'être informée de tout ce qui se passe et se dit à Erneville ; sans cela comment aurait-elle su que Léocadie desirait des roses mousseuses ? Je pense toujours que c'est madame d'Olbreuse qui la

connaît et l'instruit, et qui sait elle-même tous ces petits détails par mes lettres et par St. Méran.

Léocadie, en portant au curé mon voile de calice, a fait le sacrifice du bouquet de roses artificielles qu'elle tient de sa mère ; elle l'a donné à notre église, et l'a placé dans la chapelle de *Sainte Rose*, patrone de sa mère. Je sais qu'elle a le projet d'orner particuliérement cette chapelle. Elle a commencé dans ce dessein la broderie d'un devant d'autel. Elle a déjà donné plusieurs jolis vases de son cabinet ; elle a prié Sauval de faire un petit tableau qu'elle doit copier ! Quelle dévotion pour *Sainte Rose !....* et elle n'a jamais pensé *à Sainte Pauline !....*

Adieu, mon amie; mon départ sera toujours le 15 : à présent vous y pouvez compter. Nous passerons par Moulins, où des affaires arrêteront Albert six ou sept jours au moins. Monsieur du Resnel veut bien m'amener Léocadie et mademoiselle du

Rocher. Il est décidé que de Moulins nous irons voir les grottes d'Arcy que je ne connais pas. Oh! si vous pouviez être de cette partie! Le baron se porte bien dans ce moment; s'il n'était pas souffrant alors, croyez-vous qu'il accordât cette permission? Je n'ose l'espérer; mais j'aurai l'audace de lui demander cette grace, qui me rendrait ce petit voyage si parfaitement agréable!

LETTRE LXXV.

De la même à la même.

De Moulins, le 20 juillet.

A PRÉSENT, chère amie, je suis consolée que vous n'ayez pas pu venir ici avec monsieur du Resnel et Léocadie, parce que vous auriez été témoin d'une scène qui vous aurait bien fait souffrir. Nous arrivâmes ici le 6 au soir; nous envoyâmes des cartes de visites à l'intendant, qui nous fit tous inviter à souper pour le lendemain. Nous y fûmes; heureusement qu'Albert n'y put aller avec nous, à cause de ses affaires. Nous arrivâmes à l'intendance, n'ayant vu personne encore, car nous n'étions pas sorties de notre auberge, et j'avais fait fermer ma porte toute la journée. Léocadie, que j'étais orgueilleuse de montrer pour la première fois dans une grande

assemblée, était fort parée, et d'une beauté ravissante. Nous entrons dans un salon excessivement éclairé et rempli de monde. Monsieur du Resnel me donnait la main, et le premier objet qui frappe nos regards est le duc de Rosmond, arrivé quelques minutes avant nous, et qui n'était à Moulins que depuis trois jours! Quelle terrible vision pour monsieur du Resnel et pour moi!.... Le duc me fit une profonde révérence d'un air grave et respectueux; je ne sais si je la lui ai rendue, mon trouble était si grand que je ne me rappelle ni ce que j'ai fait dans ce moment, ni même ce que j'ai pensé. Monsieur du Resnel a été obligé de me dire que l'intendante qui est boîteuse et qui marche avec beaucoup de peine, venait à moi. Je ne voyais rien; enfin je m'avance vers l'intendante qui nous conduit, Léocadie et moi, à l'autre bout de la chambre, et nous fait asseoir à côté d'elle. Il y avait plus de vingt femmes toutes assises, et une trentaine d'hom-

mes debout, formant un demi-cercle vis-à-vis de nous. Mon trouble était un peu dissipé, mais j'éprouvais une inquiétude extrême pour Léocadie. Elle avait en effet remarqué mon émotion sans d'abord en deviner la cause; ensuite ses regards se portèrent sur le duc de Rosmond, fort remarquable par son cordon bleu, et même encore par sa figure. Léocadie commençait à s'émouvoir, quand tout-à-coup elle entendit nommer le duc, et elle connut enfin que celui qu'elle croit son père était à six pas d'elle! . . . . Alors elle pâlit, et un éventail qu'elle tenait lui tomba des mains.... Le duc se précipite, ramasse l'éventail, et le lui présente. Léocadie se lève, chancèle, et retombe sur sa chaise en disant: *Ah! mon Dieu!* . . . . Tous les yeux étaient fixés sur elle.... Jugez de l'état où j'étais!.... Par bonheur dans ce moment une femme entre dans le salon, l'intendante se lève, il y eut un mouvement qui causa une distraction, pendant laquelle Léocadie se remit un peu. On arrangea les parties

de jeu ; au bout d'un quart-d'heure le duc disparut. Je fus bien soulagée en le voyant sortir ! Je ne puis vous exprimer tous les sentimens que sa présence m'a fait éprouver !.... Sa vue m'a rappelé le plus beau tems de ma vie. J'étais si heureuse quand je le vis pour la première fois !.... Malgré tout ce qu'il m'a coûté, je vous l'avoue, j'ai oublié tout mon ressentiment en le regardant ; sa ressemblance avec Léocadie est en effet frappante, inconcevable !.... Non, je ne puis haïr ce visage là !.... D'ailleurs, depuis que je le crois véritablement le père de Léocadie, je n'ai pu m'empêcher de lui pardonner en secret, ou du moins je n'ai plus pour lui cette aversion si fondée que j'ai eue dans les premiers tems. Cependant j'ai senti un violent mouvement de colère lorsqu'il a ramassé l'éventail !.... Homme audacieux ! oser s'approcher si près de moi !.... mais il tremblait en présentant l'éventail, il était profondément ému !....

Cette scène sera contée par-tout,

et sûrement avec l'exagération et les broderies de la méchanceté. Cette aventure va renouveler et confirmer toutes les calomnies contre moi. C'est une étrange et triste destinée que la mienne!

Sans entrer dans aucun détail, j'ai conté à Albert cette rencontre, qui me rend odieux le séjour de Moulins. Je ne retournerai plus à l'intendance. Heureusement qu'Albert, tout entier à ses affaires, ne va point dans le monde. Ah! s'il eût été avec nous le 16, je crois que je serais morte de saisissement et de terreur.

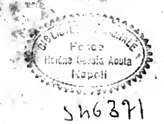
Le comte Jules, fils du comte de Rosmond, est ici avec son régiment. On dit que ce jeune homme est charmant à tous égards; l'évêque d'Autun l'a élevé et m'en a fait un grand éloge. Je suis sûre que Léocadie voudrait bien le rencontrer, mais vous croyez bien que je prends toutes les précautions nécessaires pour que cela n'arrive pas.

J'ai fait à Léocadie toutes les questions imaginables sur les événemens

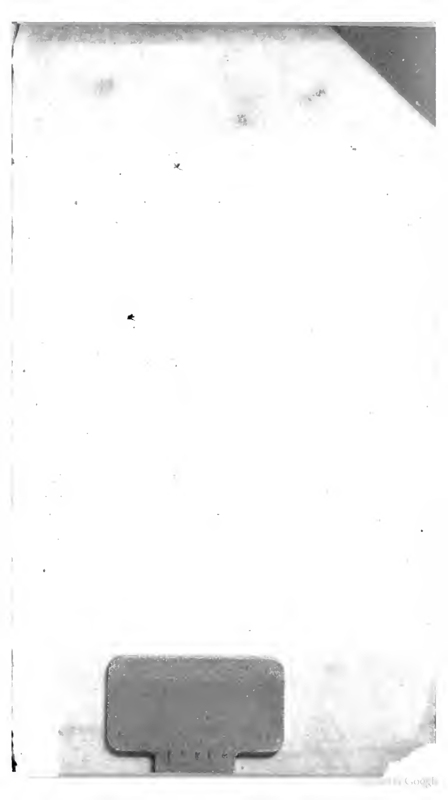
arrivés en mon absence, et je me presse de vous dire que sa mère est *très-grande*, qu'elle a des mains *d'une blancheur, d'une forme et d'une beauté parfaites*. Madame d'Olbreuse est petite, et n'a pas de jolies mains. J'espère qu'enfin ceci pourra vous ôter un injuste soupçon que vous gardez malgré moi depuis si long-tems.

Adieu, chère amie; nous partirons dans troisjours pour les grottes d'Arcy. Albert n'ira point, à cause de ses affaires qui l'obligent à faire une course de huit jours à Cosne, d'où il se rendra à Erneville. J'irai aux grottes avec monsieur du Resnel, mademoiselle du Rocher et Léocadie. Albert veut garder Maurice, et dans six jours je serai près de vous et toute à vous.

Fin du troisième volume.








BIBLIOTECA